BIBLIOTECA
VITT. EMANUELE
14
31 II
20

LE CHRÉTIEN

PAR

LE SENTIMENT.

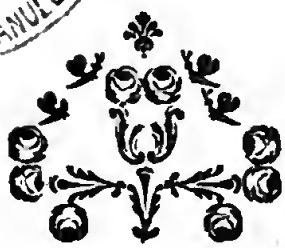
14.31.H.20

LE CHRÉTIEN
PAR
LE SENTIMENT.

Sedebit populus meus in pulchritudine pacis, & in tabernaculis fiduciæ, & in requie opulentâ.
Isai. c. 32.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE



A PARIS.

De l'Imprimerie de M. LAMBERT,
rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXIV.

a langage du St gervais Copr

TABLE

DES CHAPITRES

& Sections qui ſont contenus dans ce ſecond Volume.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I.

L'Attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne de la Divinité.

SECT. I^e. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne de l'ineffable grandeur de ſes Myſtères.*

SECT. IIe. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du Myſtere de l'Incarnation.*

SECT. IIIe. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtere de la Rédemption.*

SECT. IV. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtere de la Réſurrection.*

SECT. V^e. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtere de la Pentecôte.*

SECT. VIe. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtere de l'Euchariſtie.*

SECT. VIIe. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du Sacrifice de la Meſſe.*

CHAPITRE II.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans ſa prééminence ſur toutes les Religions de la terre.

SECT. I^e. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans la conformité de ſes oracles avec la deſtinée de l'homme.*

SECT. IIe. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans la douceur & la force de ſon amour.*

SECT. IIIe. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'étendue de ſon pouvoir.*

SECT. IVe. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans la ſurabondance de ſes tréſors.*

SECT. V^e. *L'attrait de la Religion Chrétienne dans le droit qu'elle donne à la Communion de ſes Saints.*

SECT. VIe. *L'attrait de la Religion*

te même de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt avec les Prophéties. 213
CHAP. IV. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'authenticité des faits évangéliques.* 233
CHAP. V. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'établiſſement de l'Evangile contre les régles de la prudence humaine.* 256
CHAP. VI. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par l'accompliſſement ſucceſſif des prophéties de Jeſus-Chriſt.* 271
CHAP. VII. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte par la conſidération des grandeurs des hommes religieux,* 294
CHAP. VIII. *L'homme conduit à l'eſprit du vrai culte malgré l'obſcurité de la foi.* 312
CONCLUSION *de la premiere Partie.* 335

Fin de la Table.

ERRATA

du premier Volume.

Page 44, *ligne* 3, multipliez ces univers, *lisez*, cet univers.

Pag. 44, *lig.* 26, ne vous annonceroit-il, *lisez*, annonce-t'il.

Pag. 57, *lig.* 13, grossier lapon, *lisez* rustre lapon.

Pag. 156, *lig.* 23. Naham, *lisez* Nahum.

Pag. 308, *lig.* 18, préférent, *lisez*, préférerent.

PRÉFACE.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

La Religion Chrétienne ſenſible au cœur.

TOUTES les paſſions de l'homme ont leur ſource dans ſon amour propre ; c'eſt delà que viennent ſes déſirs, comme c'eſt là qu'aboutiſſent toutes les ſollicitudes de ſa vie : s'il court après la fortune ; s'il travaille à ſe faire un nom ; s'il chérit la volupté, c'eſt parce qu'il eſt épris de l'amour de lui même ; & ſes ſoupirs pour la propre joie de ſon ame lui ſont ſi intimement per-

ſonnels, que tout plaiſir qui ne tourne pas au profit de ſon cœur lui devient indifférent, pour ne pas dire importun. N'examinons pas ici ſi cet homme ne ſeroit pas plus digne d'éloge, & par-là peut-être plus heureux, en préférant à ſa félicité celle de ſes ſemblables; ni d'où vient que ſans penſer à lui-même il ne fait pas tout ſon bonheur de la félicité de Dieu : il ne s'agit que de l'amour qu'il conſerve pour lui ſeul, & dont en effet il fut toujours l'eſclave : d'ailleurs voudroit-il comprendre qu'il ſe doit tout à Dieu, tandis qu'il a conſtamment réſolu, & qu'il ne lui eſt pas poſſible, dit-il, de ne l'aimer

que par rapport à lui-même ? Mais il ne ſuffiſoit pas à cet homme de ſuivre les impulſions de ſon cœur ; il lui falloit choiſir des objets capables de ſatisfaire & de tranquilliſer ſes penchans : qu'avoit-il à faire des plaiſirs qui, loin de favoriſer ſa paſſion, ne ſervoient qu'à le tyranniſer ; qui convertiſſoient en des jours d'horreur, ſes plus délicieux momens ; & qui après l'avoir mis dans le cas de tout entreprendre & de tout faire, n'aboutiſſoient qu'à contriſter ſon ame par de cruels retours ſur l'excès de ſes foibleſſes ; & c'eſt ce choix qui faiſoit la grande difficulté ? Envain la Philoſophie avoit enfanté juſ-

qu'ici cent & cent ſyſtêmes ſur le vrai bonheur ; on n'avoit pas oui dire encore qu'il y eût eu de mortel véritablement heureux. Les richeſſes, l'orgueil, l'ambition le cherchoient inutilement ce bonheur : le Souverain, accablé ſous le poids de ſa couronne, envioit ſécretement la deſtinée de ſon ſujet dont il préféroit la tranquillité aux bruyantes pompes de ſa cour : c'étoient toujours dans l'ame des ſoupirs inquiets pour des plaiſirs qui du moins laiſſaſſent reſpirer : on s'épuiſoit en recherches ; on eſſayoit de tous les genres de volupté ; la joie parfaite échappoit ſans qu'on pût deviner la cauſe de ſa fuite ; & par une

eſpéce de fatalité attachée aux délices de la terre, l'idole la plus favorite de l'homme devenoit ſon plus fier tyran.

Ce n'étoient donc point les vanités de ce monde qui pouvoient faire la félicité de cet homme ; rien dans la nature n'étoit capable de remplir la capacité de ſon cœur : cependant il nourriſſoit toujours dans ſon ame le deſir d'être heureux. Quoique laſſé dans la voie des plaiſirs, il ſe ſentoit animé d'un courage ſecret pour entrer dans une carriere de plaiſirs moins frivoles ; & tout ce qu'il témoignoit d'ardeur pour les douceurs de la vie qu'il goûtoit, n'étoit qu'une étincelle du

feu qui l'embraſoit pour celles qu'il ne connoiſſoit pas : n'étoit-il donc fait, cet homme, que pour toujours ſouffrir ? ou pourquoi conſervoit-il un penchant ſi décidé pour le vrai bonheur, s'il ne lui étoit point poſſible d'y parvenir ?

La Religion Chrétienne ne paroiſſoit point ſans doute poſſéder cet ineſtimable tréſor ; tout en elle faiſoit en apparence le déſeſpoir du cœur humain. Elle attaquoit les paſſions dont l'attrait étoit comme le ſeul appui d'une vie heureuſe : elle proſcrivoit & la préſomption de l'eſprit, & la concupiſcence des yeux, & les ſenſualités du corps : la pudeur,

la tempérance, l'humilité, telles étoient les régles de ſa morale. Elle vouloit que l'homme fût crucifié à lui-même; & par-là elle le rendoit, ce ſemble, miſérable. Mais elle avoit un Dieu pour auteur, cette Religion; & ſur ſa parole elle faiſoit eſpérer, contre l'eſpérance même, des jours bienheureux; en falloit-il davantage? Il ſçavoit bien ſans doute, ce Dieu, ce que le Philoſophe ignoroit & que toute ſa philoſophie ne pouvoit comprendre. Il avoit promis au Chrétien le repos de ſon ame : que devoit-il craindre après une telle promeſſe ? Eh ! n'entroit-il pas d'abord dans la carriere du vrai bonheur, par-là

même qu'il ajoutoit foi aux oracles de la ſuprême ſageſſe.

La vérité de la Religion Chrétienne eſt rendue ſenſible à l'eſprit par l'enchaînement des traits qui compoſent ſon hiſtoire : quel mortel ſenſé peut ſe refuſer à l'éclat de ſa lumiere ſi pure, ſi vive, ſi accablante ? mais quel témoignage plus parlant & plus invincible que le Chriſtianiſme ſenſible au cœur ? voudra-t'on combattre par des argumens ſophiſtiques la foi du Chrétien qui ſent dans ſon ame tout le prix de ſa Religion ? qui s'unit à Jeſus-Chriſt par des liens les plus tendres & les plus forts ? qui goute dans ſon amour des délices qui

aviliſſent à ſes yeux tout ce que la créature peut avoir de ſéduction & de charmes? Pourroit-il, ce Chrétien, former des doutes ſur l'authenticité d'un Evangile dont l'onction paſſe au travers de ſon cœur comme un fleuve de la Divinité?

L'Eſprit de Dieu eſt un eſprit de vertu, d'amour & de paix: par conſéquent ſa Religion eſt faite pour le cœur humain. Que peut aimer, ce cœur, en concurrence de l'éternelle beauté? & que ſont pour lui les plaiſirs de la terre auprès de ſon repos en Dieu, la ſource de tout plaiſir! Sous quelque point de vûe que l'homme enviſage le Chriſtianiſ-

me, tout eſt à ſes yeux, noble, ſublime, ineffable, digne de ſon eſtime & de ſes penchans. Ses myſteres ſur-tout lui paroiſſent touchans; myſteres auguſtes dont la grandeur tranſporte ſon ame d'admiration, d'amour, d'une yvreſſe toute céleſte. S'il aime la véritable gloire; s'il cherche la ſolide fortune; s'il ambitionne la renommée; la Religion ſe prête à l'accompliſſement de ſes vaſtes deſirs. Elle dirige ſon conſeil; elle fortifie ſon courage; elle charme ſes ennuis; elle raſſure ſon ame ſur le paſſé, ſur le préſent, ſur l'avenir : & par la joie dont elle le pénétre, elle le force de convenir que rien ſous le Ciel

n'égale le bonheur de l'homme Chrétien : n'en ſoyons point ſurpris ; c'eſt qu'il vit dans l'amour & la protection de Dieu, le centre de toute félicité.

Le Juif & le Gentil prendront toujours la croix pour un ſcandale : il faut être eſſentiellement Chrétien ſi l'on veut ſentir la douceur du Chriſtianiſme. On éprouve alors que Dieu en effet eſt infaillible dans ſes oracles & fidéle dans ſes promeſſes ; que les vertus évangeliques renferment cette tranquillité d'ame depuis ſi longtems recherchée ; & que c'eſt vraiment dans le ſervice de Jeſus-Chriſt qu'on jouit de tous les avantages de l'humaine féli-

cité. Que ne puis-je, mon cher Cléonime ! expoſer à vos yeux, je ne dis pas les ſentimens du peuple Chrétien, mais ſon propre cœur ! Je ne vous parlerai donc que le langage du fidéle Croyant qui va s'expliquer par mon organe : mais les affections de ſon ame, dont je ne ſuis que l'interpréte, fuſſent-elles mille fois plus tendres, ſoyez bien perſuadé que nos expreſſions ſeront toujours infiniment au-deſſous de ce qu'il ſent.

Mais par où commencer pour tracer le portrait d'une beauté également frappante ſous tous les aſpects ? Jeſus-Chriſt eſt adorable dans ſes conſeils, dans ſon

amour, dans ſes magnificences. La Religion eſt admirable dans ſon éclat, dans ſes myſteres, dans ſes loix. Le Chrétien eſt ſaint, bienheureux, reſpectable dans ſa vertu, dans ſa conſtante fidélité, dans la gloire de ſes jours : quelle foule de grandeurs ne préſente point le ſujet que je vais expoſer ! Et puiſque dans le Chriſtianiſme tout eſt ineffable, ne marcherai-je point en régle en débutant ſi je veux par où je devrois, ce ſemble, finir ? Ne craignons donc point de tomber dans le déſordre, il auroit toujours ſon mérite : c'eſt ici s'élever que de deſcendre : tout eſt attrait dans la Religion Chrétienne pour un cœur capable de ſentir.

Religion ſainte ! c'eſt votre éloge que je vais tracer ; c'eſt la magnificence du Dieu qui vous fonda ; c'eſt l'appareil de vos beautés ; ce ſont les victorieux tranſports de vos enfans. Imprimez dans mes portraits ces ſentimens divins que votre main grava dans le profond de leur ame ; cette lumiere ſublime, ce courage noble, cette paix admirable, cette onction délicieuſe qui ſuſcitent des Anges en la perſonne des hommes. Vous portâtes le feu céleſte ſur la terre ; & vous déſirâtes qu'il conſumât le cœur de ſes habitans : c'eſt pour ces cœurs de glace que mon ardeur s'intéreſſe & vous implore. Reli-

gion ſacrée ! que ne puis-je enve-lopper l'univers dans vos divines flammes ! cette Région immonde qui brûle de toutes parts de flam-mes impudiques !

Laiſſons, pourtant, laiſſons ces hommes à qui la brutalité des paſſions ôte la faculté même de penſer ; ou qui par une perverſité conſommée préférent l'horreur du crime à tous les charmes de la vertu : de tels hommes ſont in-dignes de comprendre même ce que je vais dire : c'eſt par d'autres traits qu'il faut les rendre ſenſi-bles à la perte de leur ame. J'é-cris pour vous qui ſentez tout le poids du malheur de vos jours ; qui malgré vos préjugés philoſo-

phiques connoiſſez le grand objet de votre naturelle deſtinée ; qui dans vos égaremens de l'eſprit & du cœur, conſervez néanmoins une eſpéce de deſir d'entrer dans les voies de Dieu, ou qui du moins eſtimez heureux ceux qui ont le bonheur de le connoître & de l'aimer : c'eſt vous ſur-tout que je cherche à piquer d'émulation par les ſentimens qui pénétrent l'homme Chrétien : mais élevez-vous au-deſſus des ſens, ſi vous voulez que la lecture de cet ouvrage faſſe en vous de l'impreſſion ; la matiere que je traite eſt eſprit, force, ſublimité, vertu ; ce ſont les attraits d'une Religion dont les oracles ſortirent de la bouche du Très-Haut, *ego ex ore altiſſimi prodivi*.

Eccleſ. c. 24.

LE CHRÉTIEN
PAR
LE SENTIMENT.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne de la Divinité.

LE plaiſir de l'homme, c'eſt la foi en Dieu ſouverainement grand, ſouverainement beau, ſouverainement bon, puiſqu'il trouve en lui l'objet le plus digne de ſes regards, le plus conforme

au desir qu'il a de tout aimer, & le plus généreusement porté à remplir toute l'étendue de son cœur. Il n'étoit donné qu'à la Religion Chrétienne de lui faire sentir ce que c'étoit que cet Etre suprême; elle seule avoit l'avantage de le bien connoître. En vain le Philosophe payen avoit essayé de se tracer une juste idée de sa divinité; il n'ignoroit pas que c'eût été trouver la vérité, cet attrait de l'amour le plus véhément de l'homme : mais ou il ne sçavoit pas la route qui conduit à cette science sublime, ou il étoit indigne de connoître un si adorable objet : toujours l'erreur s'insinuoit dans son système où il n'étoit pas possible de reconnoître même le Philosophe, moins encore la Divinité : tantôt c'étoit un Etre dépendant qui pouvoit être renversé de son trône; tantôt un Etre indolent qui livroit la nature à ses caprices, & bientôt un Etre terrible qui ne respiroit que la vengeance : & le Payen se perdant ainsi dans la voie qui conduit au vrai Dieu, vivoit & mouroit sans avoir connu la vérité, moins encore goûté sa douceur, le plus délicieux charme du cœur humain.

La Religion Chrétienne ne déploye point dans toute leur étendue les gran-

deurs de la Divinité ; Dieu ſeul peut contempler l'immenſité de ſon eſſence : mais elle nous la fait connoître autant, & plus qu'il n'en faut, pour nous faire ſentir ce qu'elle eſt par rapport à nous, & ce que nous devons être par rapport à elle. Il ne lui ſuffit pas de nous convaincre qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, par conſéquent Etre infini qui réunit toute la majeſté & toutes les beautés poſſibles : elle le rend ſenſible à nos cœurs par l'expoſition touchante de tout ce qu'il a fait pour nous : elle nous le repréſente tout préoccupé de notre bonheur long-tems avant notre exiſtence ; ajoutant le don de l'immortalité à la poſſeſſion de l'univers, dont il nous confia le domaine ; s'attendriſſant ſur la grandeur de notre chûte dans l'abîme de l'iniquité ; venant lui-même réparer le malheur de notre innocence perdue ; donnant à cette fin ſon ſang, puiſque ce n'étoit que par ſon effuſion que ſon amour pouvoit être vengé, & notre gloire rétablie ; nous laiſſant ſon propre corps comme le gage de ſa tendreſſe & de notre éternelle félicité ; répandant ſur nous du haut de ſon ciel tout ce que ſa ſageſſe a de bonté & de magnificence ; & par ces portraits qu'elle nous fait des myſtères de

notre ſalut, elle force nos cœurs de ſuccomber d'amour ſous le poids des miſéricordes de Dieu.

Ce n'eſt pas l'homme animal qu'elle eſpere de toucher par des objets ſi intéreſſans ; que pourroit-il ſentir dans l'ordre divin, cet homme, que la brutalité de la chair a rendu comme inſenſible même à la volupté ? C'eſt cet homme en qui l'iniquité n'a pas obſcurci la raiſon ; qui dans ſon ame préfére les choſes de Dieu aux vanités terreſtres ; qui ſans réſiſtance ouvre ſon eſprit & ſon cœur aux attraits de la vérité ; ce ſeroit vous, mon cher Cléonime, ſi d'un œil avide, mais religieux, vous liſiez ici l'hiſtoire de ſes grandeurs. Les myſtères de la Religion ne trouvent qu'inſenſibilité, non ſans doute, dans l'ame du méchant homme ; comment en goûteroit-il les douceurs, puiſqu'il n'en connoît point l'excellence ? Mais ils impriment dans celle du Chrétien les ſentimens les plus admirables & les plus divins. Il ne peut ſans la plus vive émotion dans le cœur ſe retracer un Dieu qui l'aima comme ſon enfant ; qui d'une main ſi libérale le couronna d'honneur & de gloire ; qui s'empreſſa de réparer ſes diſgraces ; qui ſe donna tout

à lui pour devenir plus ſûrement maître de ſes penchans : je le connois ce Dieu, s'eſt-il dit à lui-même, & toute créature eſt effacée de mon ſouvenir par le plaiſir dont ſon idée me pénétre. Je vois dans l'océan de ſes grandeurs tout ce qui flatte l'avide curioſité de mon ame : je trouve en lui la vérité que mon eſprit préféroit à la découverte des plus riches tréſors : ſon immenſité qui me frappe, offre à mon imagination une plénitude d'eſſence mille fois plus vaſte que les cieux : de ſon trône partent des ſplendeurs dont le moindre rayon efface à mes yeux l'éclat de tous les aſtres enſemble : je me repréſente ſa beauté, cette beauté qui fait la joie des Anges, & d'autant plus chère à mon cœur que c'eſt pour elle que ſans la connoître, je pouſſois tant de ſoupirs : quelle impreſſion ont dû faire dans mon ame ces images brillantes de la Divinité, moi mortel tendre & ſenſible, qui me laiſſai tant de fois ſéduire par les charmes de viles créatures ! mais quel feu divin m'a percé de ſes traits, lorſque j'ai vû ce Dieu jettant ſur moi des regards bienfaiſans ! s'inclinant d'amour pour me recevoir entre ſes bras ! ſe dépouillant de ſa gloire pour me revêtir moi-

même de magnificence ! donnant généreuſement ſon ſang pour moi, puiſque ſans lui j'étois à jamais perdu ! qu'étois-je, hélas ! avant ces heureux jours ? A quoi ſe réduiſoient les lumieres de mon eſprit ? Quels plaiſirs goûtois je ſur la terre, maudit ſéjour ſi odieux à mon cœur ? Aujourd'hui je deviens grand à mes yeux par la grandeur de ce Dieu que je connois ; il me ſemble que je ſcais tout depuis que j'ai vu toutes choſes dans le miroir de ſa Divinité : toutes les délices de la terre ne ſont que frivolité auprès des attraits délicieux que m'imprime la douceur de ſon ſouvenir ; & ſi quelque choſe manque à mon bonheur, c'eſt que je ne puis ſoutenir les accès de la joie céleſte que me cauſe l'idée de ma félicité : ô mon ame ! quel Dieu a répandu ſur vous des lumières ſi divines, & dans le profond de votre cœur ces torrens de plaiſirs ſi doux ! quel malheur pour vous que la perte du tems paſſé ! comment la créature vous fit-elle ſi chérement payer le prix de ſes charmes, vous fille bien aimée, qui tous les jours goûtez en Dieu une onction de vertu infiniment ſupérieure à tous les charmes des créatures !

Le Dieu des Chrétiens n'eſt donc pas

comme ces Dieux profanes, qui avoient des yeux ſans voir, une bouche ſans parler, je dirai preſque un cœur ſans aimer : où étoient alors ces Dieux ? de quelles bénédictions prévenoient-ils leurs adorateurs ? où voyoit-on les traces de leurs pas, ou les veſtiges de leur amour ? L'idolâtre pouvoit-il s'attacher à des Dieux indifférens, enfoncés d'ailleurs dans les eſpaces imaginaires ? la Divinité que nous adorons, & il n'en eſt point d'autre, eſt amoureuſement répandue dans tout l'univers ; tout ce que nous voyons nous l'annonce, la beauté des aſtres, la variété des ſaiſons, la puiſſance des rois, la ſolidité des empires : elle ſe fait appercevoir dans le zéle de nos Miniſtres, dans le génie de nos Sçavans, dans la pureté de nos Vierges, dans l'indéfectibilité de notre Egliſe : elle préſide dans le ſanctuaire de nos temples ; là, elle étale aux yeux de notre eſprit tous les tréſors de ſa grace ; elle entre avec nous en commerce d'amour ; elle tend ſur nous ſa main protectrice ; elle nous marque au ſçeau de ſes éternelles miſéricordes. Elle eſt dans nos ames, cette Divinité : nous ſentons qu'elle agit en nous par

des opérations physiquement sensibles; par des lumières vives qui surpassent la portée naturelle de nos esprits, par le feu de la charité qui nous dévore, par le courage qui nous soutient dans nos disgraces, par notre zéle à venger les droits de la vérité, par la paix intérieure dont nous jouissons au milieu des malheurs qui désolent la terre: ou que le Philosophe qui cherche à nous séduire renverse les cieux avec le trône de l'Eternel; ou qu'il nous laisse jouir du plaisir ineffable dont nous pénétrent la connoissance & l'amour d un tel Dieu.

Ainsi le Chrétien sent les attraits de la Religion dans l'idée qu'elle lui donne de la Divinité: il ne la peut voir sans transport revétue de tant & d'une si respectable majesté; créant & conservant tout par sa puissance; renfermant dans sa main le monde visible & invisible; présidant à tous les événemens dont elle prévoit la cause & dirige les effets; faisant sentir la force de son bras à l'impie qui ose la combattre: mais quelle impression dans son ame, lorsqu'il considere que ce Dieu a employé toutes les voies de la tendresse pour le rendre lui-même participant des grandeurs de

sa

ſa Divinité! ô Cléonime! que ne vous eſt-il donné de pénétrer dans ce ſanctuaire de miſéricorde? ou plutôt comment êtes-vous inſenſible aux myſtères d'un Dieu dont toute la terre vous préche la magnificence & l'amour? ſeriez vous aſſez ennemi du plaiſir de vos jours, créature déja trop miſérable, pour ne pas éprouver du moins, ſi en effet le Chriſtianiſme fait des bienheureux? Mais peut-être que vous ignorez ce que ce Dieu fit pour vous, & de quels moyens il ſe ſervit pour vous conduire au terme de votre bonheur: je me propoſe de vous inſtruire à cet égard en vous expoſant dans les Sections ſuivantes les conſeils de ſa miſéricorde: & pour que rien ne nous échappe, je vais remonter au principe de votre création qui fut le premier témoignage de ſa bonté pour vous: de là je deſcendrai aux merveilles de ſon amour, dont les monumens ſont chaque jour ſous vos yeux, mais dont les beautés vous ſont inconnues: vous allez voir le Chrétien ſe laiſſer pénétrer des ſentimens les plus divins au développement de ces myſtères ſi ſublimes & ſi touchans: auriez vous l'ame aſſez ſtupide pour être inſen-

sible aux attraits d'une Religion qui nous offre les objets les plus propres à émouvoir le cœur humain? *Et omnium excellentium & humilium corda virtute calcavi.*

Eccles. c. 24.

SECTION PREMIERE.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'ineffable grandeur de ſes Myſtères.

DAns tous les tems le culte divin fut caché ſous le voile des ombres, étoit-ce à de vils mortels que la Divinité devoit montrer ſa face? Le Paganiſme lui-même porta ici le reſpect juſqu'au ſcrupule. Il embelliſſoit ſes Temples de figures Hiéroglifiques dont le ſens embarraſſoit le génie même des Artiſtes. Le peuple fléchiſſoit les genoux; mais il ne devoit point fixer l'Idole qu'il adoroit. Les oracles étoient autant d'énigmes qu'on ne devoit pas entreprendre d'expliquer; c'eût été offenſer les cieux dont les conſeils n'avoient rien de commun avec les penſées des enfans de la terre. Tout étoit myſtère, juſqu'à la démarche du Prêtre qui s'avançoit vers l'Autel d'un pas myſtérieux. Il falloit adorer le taureau, non pour le taureau même; mais par rapport au Dieu qu'il repréſentoit: jamais le Dieu ne devoit ſe montrer à découvert; & il ne le fal-

Plutar. in probl. Rom. 99.

Macro ſuper ſomn. Scip. l. 1.

loit point ſans doute ; ſa Majeſté devenue trop familiere eût rendu ſa Divinité mépriſable. Mais je demande, quel attrait pouvoit trouver l'Idolâtre dans des cérémonies alembiquées dont il ignoroit l'allégorie, & dans le culte d'un Dieu qu'il ne connoiſſoit pas ? D'ailleurs, le grand Jupiter eût-il paru en perſonne : quel avantage auroient retiré les peuples de l'apparition d'un ſcélérat déifié qui n'avoit à leur révéler que des myſtères abſurdes & déteſtables ?

La Religion Chrétienne a le Dieu des Dieux pour chef, pour oracle, pour pontife : juſques-là ſon hiſtoire, ſa doctrine, ſes autels, tout en elle doit être grand, admirable, ſurnaturel. Elle eſt faite pour les hommes ; mais certaines vérités qu'elle enſeigne ſont au-deſſus de leur portée ; ſa foi porte l'empreinte de l'incompréhenſible grandeur du Dieu qui la fonda. Qu'elle inſtruiſe, qu'elle ſacrifie, qu'elle menace, qu'elle conſole, toujours Dieu eſt le principe d'où elle part & la fin qu'elle ſe propoſe. Elle parle à la terre de la part de Dieu ; elle étale les magnificences de Dieu ; elle fait gronder le tonnerre de Dieu ; elle apprend à reſpecter la majeſté de Dieu ; elle invite l'univers au

S. Aug. de verb. Apoſt.

culte & à l'amour de Dieu : & quoiqu'elle ne puiſſe lever tout au plus que le coin du voile qui cache la Divinité ; cependant, le ciel & la terre lui rendent ce témoignage, les oracles de la Divinité ſont toujours dans ſa bouche : ſuivons, mon cher Cléonime, ce petit rayon qui part du trône de la gloire ; il ſuffit pour nous faire connoître & ſentir la grandeur des vérités ſublimes.

La Religion Chrétienne n'eſt pas proprement faite pour le monde ; c'eſt le monde qui a été créé par rapport à la Religion Chrétienne : voici d'abord un myſtère de ſa ſageſſe dans l'hiſtoire de la Nature. Déjà, plein de gloire & de magnificence, le Dieu des Chrétiens régnoit ſur le trône de l'éternité. Indépendant par eſſence, les millions de ſiécles s'écouloient ſous ſes yeux comme l'inſtant du jour ſuccéde à l'autre inſtant. Son front, le ſpectacle de toute beauté poſſible, fixoit dans d'ineffables tranſports ſes regards & ſon cœur : ſon bras, le ſceptre de la Divinité en main, renfermoit la toute puiſſance qui multiplie & qui anéantit les univers: ſon trône qu'entourent aujourd'hui les céleſtes Principautés, étoit éclatant, auguſte, redoutable, car c'eſt de lui que partent Orig. contrà Celſ. l. 2.

les éclairs du midi, & la ſplendeur des aſtres : grand, infini, terrible, ſe ſuffiſant à lui-même, il trouvoit dans ſon ſein ſa gloire & ſes délices : il étoit toutes choſes, & rien ne manquoit à ſa ſuprême félicité : tel étoit Dieu avant le tems, & tel il eſt en ce jour où ſon Soleil nous éclaire. Qu'ai-je dit, mon cher Cléonime ! cette deſcription de la Divinité vous préſente ſans doute l'idée d'un Dieu incompréhenſible : mais ne vous paroit-il point adorable ce Dieu, par là même que vous ne pouvez le comprendre ? ou plutôt quels ſeroient les tranſports de votre ame ſi tout cet appareil de grandeur & de majeſté qui conſtitue ſon eſſence, ſe changeoit en attributs d'amour pour vous ? Liſez, créature favorite ! liſez l'hiſtoire de ſes miſéricordes ; vous verrez que le décret de votre heureuſe deſtinée précéde en Dieu les ouvrages de ſa puiſſance.

S. Aug. Ep. ad Voluſ.

Du milieu de ſa joie, tout abîmé dans un océan de voluptés ineffables, ce Dieu plein de charmes méditoit un deſſein que nous pouvons appeller le triomphe de ſon amour. Comme Roi immortel il vouloit avoir ſa cour : il fit le choix de ſes favoris qu'il avoit prédeſtinés dans le ſecret de ſon cœur ;

mais que la vertu ſeule devoit rendre aimables à ſes yeux ; le jour de ſes merveilles arrive enfin : ſa main s'étend ſur le néant : tout-à-coup du profond cahos ſort un monde que nous appellons le ciel & la terre ; mille & mille beautés Geneſ. c. 1.
embelliſſent ce nouvel univers : le ciel eſt parſemé d'étoiles ; la terre s'émaille de fleurs ; dans le centre paroît un flambeau, aſtre du jour, le tabernacle du Tout Puiſſant ; les oiſeaux voltigeant dans les airs ; les animaux de tout genre bondiſſant ſur la prairie ; le tout préſentant un ſpectacle vraiment digne de ſon auteur magnifique & de l'admirable créature qu'il avoit réſolu d'exalter ; & Dieu vit que ce qu'il avoit Ibid.
fait étoit bon. Préparez vous au tribut de reſpect & d'amour, vous mon ame ! les grandeurs de Dieu ſe développent.

Ainſi s'avançoit l'ouvrage de la création, lorſque par un étonnant effort de ſa miſéricorde le Très-Haut ſe retourne vers le chef-d'œuvre qu'il ſe propoſa de former dans le conſeil de ſon amour. Son cœur, ſa parole, ſes mains, ſon ſouffle agiſſent de concert : il opére ; hé ! voici paroître l'homme, cette créature illuſtre qu'il aima de toute éternité ! il le place dans le Paradis des délices, &

Ibid. il lui préſcrit ſa loi..... (1). Arrêtons nous ici, Cléonime, l'hiſtoire de la création préſente des réflexions intéreſſantes ; mais avant, penſez que ſelon les deſſeins du Créateur, vous deviez un jour, vous perſonnellement, jouir comme vous faites du plaiſir de l'exiſtence. Vous avez vû d'abord que Dieu a ſignalé la puiſſance de ſa droite ; qu'au ſon de ſa voix a été créé un monde dont la beauté vous enléve ; que l'homme plus grand que tous ces ouvrages, a été choiſi pour être l'objet de ſes délices ; qu'il a reçu de ſa main un corps d'une ſtructure ad-

(1) La création eſt un acte libre de la volonté & de la puiſſance de Dieu ; il étoit donc le maître de créer l'homme ſelon ſon bon plaiſir. Quel ouvrage eſt en droit de dire à l'ouvrier, d'où vient me faites-vous ainſi ? Pourquoi donc faire retomber ſur la ſageſſe du Créateur le libre arbitre qui a été ſi funeſte à toute la nature ? L'homme ſans liberté étoit incapable de mériter : or, Dieu vouloit couronner ſa vertu en lui diſpenſant des couronnes immortelles. Si l'homme avoit éré fidéle, ſon amour pour le bien eût fait le plus bel éclat de ſa gloire par le pouvoir même qu'il avoit de faire le mal : pourquoi donc ne ſera-t'il pas ſeul reſponſable d'un crime qu'il ne commit que par ſa perverſité ? Prétendre que Dieu devoit prévenir ſa révolte, c'eſt attenter ſur la Divinité : qui mieux que Dieu ſçait ce qu'il doit faire ? » Dieu eſt ſage & » bon ; par conſéquent il » a tout bien fait : lui ſeul » eſt la cauſe du bien, & » nullement la cauſe du » mal : » *bonus quidem Deus, & quidem Deus cauſa bonorum, malorum autem nulla tenus cauſa.* Cicer. l. de legib.

mirable avec une ame remplie d'intelligence ; que, quoique fils de la terre paîtri de limon, il eſt néanmoins le chef-d'œuvre de ſa ſageſſe. Tant de grandeurs dans le premier des humains, & en ſa perſonne dans ſes deſcendans, ont fait en vous la plus douce impreſſion ; en-vain eſſaieriez-vous de vous le cacher ; qui étois-je, avez vous dit, pour qu'un Dieu me donne une place ſi diſtinguée parmi ſes créatures ? Que ſont ces cieux ? Qu'eſt-ce que cette terre ? Qu'eſt cet eſprit qui préſide dans ma tête, & qui par les traits les plus ſenſibles retrace à mes yeux ma ſupériorité ſur tous les êtres, avec tous les titres de mon rang ? Tout eſt fait pour moi ; je le vois, je l'éprouve, je m'en glorifie. Le Soleil fidele à prévenir mes deſirs, me prouve qu'il m'eſt redevable de ſon exiſtence : je ſens tout le prix de ma grandeur. Mais la gloire qui m'entoure me ſurprend : je ne puis concevoir qu'un Dieu ſe ſoit occupé de mon bonheur : oh ! Qu'il eſt grand & magnifique, ce Dieu ; qu'il doit être adorable ! Quelle créature ! Quel ouvrage de magnificence ! Mon bonheur eſt trop ſenſible pour ne pas appercevoir l'éclat qui m'environne : mon bonheur eſt trop grand pour

bien connoître la miſéricorde du Dieu qui me forma !

Ainſi parlâtes vous, ô homme ! lorſque pour la premiere fois vous lûtes d'un œil attentif l'hiſtoire de la nature créée. Mais quel ſentiment vous pénétra, lorſqu'en remontant aux deſſeins du Créateur, vous apprites que vous étiez fait pour les cieux, où coulent pour vous des torrens de voluptés divines, où transformé en Ange de Dieu, vous deviez regner un jour pendant la génération des ſiécles! Comprites-vous alors toute l'étendue d'une telle eſpérance ? Non ſans doute : l'idée d'une ſi belle deſtinée vous confondit & vous accabla : le Dieu qui devoit vous élever ſi haut, vous parut trop magnifique & trop tendre : ce fut même dans votre eſprit comme une eſpèce d'illuſion qui vous étourdit ici ſur le témoignage de votre propre cœur : vous prîtes pour un ſonge la voix ſecrette qui vous appelloit au Royaume des Cieux, vous indigne & chetive créature ! C'étoit trop vous aimer, diſiez vous : la baſſeſſe de votre premier néant vous paroiſſoit incompatible avec le titre de cohéritier des eſprits bienheureux : homme aveugle & puſillanime ! Ne compreniez-

vous donc pas que le Dieu du Ciel étoit grand en tout, que la magnificence exaltoit la grandeur d'un Monarque si ſuprême, & que c'eſt alors ſur-tout qu'il devoit vous paroître aimable, lorſqu'il ſuſcitoit de la vile pouſſiere les princes de ſon peuple ? N'euſſé-je point penſé comme les impies, Religion Chrétienne ! ſi vous n'aviez tracé dans mon eſprit l'idée juſte que je devois avoir de la Divinité ? Heureuſement votre lumiere a prévenu mon ingratitude & mes blaſphêmes en me faiſant connoître ce que c'étoit qu'un Dieu. Vous m'avez convaincu de l'excellence de mon être, par la tendreſſe de l'ouvrier magnifique qui me donna l'exiſtence. J'ai compris qu'il étoit jaloux de la gloire de ſes ouvrages ; & que par conſéquent je devois être cher à ſon cœur, puiſqu'il avoit ſpécialement fait de moi comme le théâtre de ſes riches miſéricordes ; & que ſi malgré ma miſere profonde il me réſervoit un trône dans ſon Ciel, c'étoit autant pour l'amour de lui-même que pour moi qu'il vouloit m'aſſocier à ſes Anges : ai-je pû douter de la dignité de mon ame au préjudice de ſon propre honneur ? Ai-je pû ne pas aimer un Dieu qui d'une main

Jerem. c. 33.

Iſaï. c. 42.

ſi tendre & ſi libérale me préparoit une ſi glorieuſe deſtinée ?

Mais ce n'eſt juſqu'ici qu'un eſſai de ſa puiſſance & de ſon amour ; ſa droite devoit opérer des merveilles qui égaleroient le pouvoir de ſon bras & la tendreſſe de ſon cœur. Ne nous laiſſons pas trop aller à la ſurpriſe ; ſouvenons nous que nous parlons d'un Dieu : d'ailleurs c'eſt moins dans l'eſprit qu'au profond de nos ames que les ouvrages de ſa magnificence doivent porter l'impreſſion.

L'homme étoit le plus noble ouvrage des mains du Créateur. Ce fut de ſa pure bonté qu'il reçut les plus riches bienfaits dans l'ordre naturel & divin, la beauté, l'eſprit, la grace, la ſageſſe. Il étoit le miracle du monde par le caractère de grandeur que l'Eternel avoit imprimé ſur ſa face. Il ne lui manquoit rien du côté de la fortune ni du côté de l'eſpérance : l'univers étoit à lui ; & bientôt à une ſi belle couronne devoit être joint l'Empire même du Ciel. Il avoit été choiſi pour être comme l'héritage du Seigneur ; & c'étoit ſous la protection d'un Dieu ſi magnifique qu'il couloit des jours délicieux dans le paradis de volupté. Tel étoit Adam, cet

homme dont le bonheur fit le déſeſpoir des Anges réprouvés, lorſque par un attentat qui épouvanta la nature, il prit comme le glaive en main contre ſon Dieu bienfaiteur.... Vous ſuſpendites vos foudres, Dieu vengeur ! Ce devoit être ici le grand coup de votre miſéricordieuſe divinité. Exaltez-vous, Cieux ! Votre Architecte va paroître véritablement grand, véritablement Dieu ! Et toi, terre ! célébre l'énormité de ton crime ! Le Seigneur des vertus précédé des bénédictions de la paix, la clémence dans ſes yeux, les plus riches préſens en main, viſitera bientôt tes ſacriléges contrées ! Genes. c. 3.

Il deſcendra ſous la forme de l'homme (1), ce fils, que le pere enfanta dans la ſplendeur de ſes Saints ; il créera une nouvelle terre & de nouveaux cieux ; il dreſſera au milieu de Pſal. 109.

(1) Le bénefice de la création & de la prédeſtination à la gloire étoit trop ineffable pour que l'homme pût comprendre, moins encore rendre à Dieu ce qu'il lui devoit d'amour & de reconnoiſſance. Quelle impreſſion doit faire dans ſon ame la comparaiſon qu'il fait du néant d'où il eſt ſorti avec la dignité de ſon état préſent, & la félicité de ſon régne futur ! mais ſi Dieu ſignale ſa miſéricorde en créant des juſtes, que fait-il lorſqu'il juſtifie les impies ? Que fait-il ce Dieu lorſque, pour ſauver le criminel, il ſe rend lui-même victime pour ſon crime ?

nous le trône de sa grace ; il fera des mortels scélérats comme autant de Rois pour l'ornement & la gloire de son séjour ; il montera sur son char de triomphe que suivront ses rachetés les héritiers de son Royaume ; & c'est alors qu'il déployera toute la magnificence de son regne, quand les peuples des nations formeront dans son Ciel un
Isaï. c. 43. peuple de bienheureux.

Ces opérations du Tout-Puissant ne seront point sensibles aux yeux du corps ; quel mortel verroit Dieu sans
Exod. c. 33. mourir ? Tout dans cette nouvelle création est spirituel & miraculeux : & si ses mystères doivent être révélés, ce n'est qu'à l'ame pure qu'est réservé le
Luc. c. 10. privilége de la révélation. Elle seule voit les traces de la Divinité sous tous les pas du Verbe fait homme, dans sa crêche, dans sa demeure à Nazareth, dans
Thom. à Villanov. serm. 3. de Nativ. ses courses évangéliques, dans ses oracles, dans les opprobres de sa croix. Elle n'a aucun doute, ni sur l'étendue de sa puissance, ni sur l'excès de sa tendresse, ni sur la doctrine de son Evangile, ni sur la profondeur de ses humiliations ; la raison éclairée par la foi, lui sert par-tout de flambeau & de soutien. Elle a compris que l'amour

infini de Dieu pour les hommes devoit être accompagné d'une miſéricorde ſans bornes : que le Verbe s'étant offert victime pour le péché, a dû ſouffrir tout ce qu'auroit ſouffert le pécheur, s'il avoit été digne d'expier ſon crime ; & que par conſéquent il a dû s'humilier, prier, jeûner, gémir, mourir : que ce n'étoit pas trop pour lui de caſſer le decret de notre réprobation, puiſqu'il agiſſoit, ce ſemble, moins véritablement en Dieu en exerçant la vengeance qu'en pardonnant les forfaits. Elle a compris que Jeſus-Chriſt n'a caché les Sacremens ſous de foibles apparences, que pour s'accommoder à la foibleſſe de nos ſens ; que quand il lui plaît il fait éclater ſa Divinité du milieu d'un buiſſon comme du haut des Cieux d'où il lance ſes foudres ; que ſi les myſtères de ſa Religion ſont oppoſés aux deſſeins de la prudence humaine, c'eſt que les opérations de Dieu ſurmontent l'eſprit de l'homme, & que ce qui paroît infirme aux yeux de l'homme eſt noble, grand, admirable aux yeux de Dieu : l'ame pure a compris toutes ces choſes ; elle les a conſervées dans ſon cœur comme paroles d'eſprit & de vie ; & par l'attrait

Ep. ad Coloſſ. c. 2.

S. Ambr. l. 4. de ſacra. c. 4.

Epi. 1. ad Corinth. c. 2.

naturel de la vérité, elle a goûté dans ſes ſublimes inſpirations des douceurs qui, après l'autorité de Dieu, ſont devenues le plus fort témoignage de ſa foi (1).

C'eſt en conſidérant les myſtères ſous ce point de vue que le Chrétien ſe ſent tout animé de l'eſprit de ſa Religion; en penſant, dis-je, que c'eſt ici l'ouvrage d'un Dieu. Alors tout lui paroît majeſtueux, reſpectable, touchant. Il remonte en eſprit à l'origine du monde: il voit le premier criminel qui dans ſon orgueil brava le Tout-Puiſſant: il entre dans le cœur d'un Dieu que l'amour le plus tendre attache encore à cet enfant rebelle: il apperçoit ſon fils

S. Aug. in Pſal. 74.

(1) L'eſprit eſt la plus vive, la plus noble, la plus étendue de toutes nos facultés; par conſéquent, c'eſt celle qui goute plus de plaiſir dans la jouiſſance de ſon objet: or, l'ame ne déſire rien tant que la vérité; il faut donc que plus la vérité qu'elle découvre eſt ſublime, plus la joie qui la pénétre ait de charmes & de volupté. Les vérités de la Religion Chrétienne ſont toutes ſans diſtinction dans l'ordre ſurnaturel & divin: elles ont d'autant plus d'attrait au-deſſus des vérités naturelles que la nature eſt infiniment au-deſſous de la Divinité. Ne comparons donc point de plaiſir au-deſſus de celui que procure la connoiſſance des Myſteres de Dieu. » Élle eſt la » ſubſtance vitale de l'eſ» prit, & comme l'ame » vivante de l'ame raiſon» nable, » *hæc eſt animæ noſtræ vitalis ſubſtantia, nec quicquam eſt aliud quod vivere faciat animam rationalem.* S. Ambroſ.

adorable, qui pour venger la cauſe de la Divinité offenſée & de l'humanité avilie, s'offre à réparer l'outrage avec la diſgrace de l'homme perdu : juſqu'ici ſon ame commence à s'ébranler : ſuivons-le dans ſes recherches, mon cher Cléonime ! C'eſt ici la vie du cœur humain. Il voit les Cieux s'incliner & comme s'abaiſſer vers la terre : c'eſt ce fils qui deſcend, victime de juſtice & de propitiation qui ſe revêt de la forme du pécheur : cette forme le touche & l'attendrit ; elle lui repréſente le Dieu de miſéricorde. Il le ſuit pas à pas dans le cours de ſa vie mortelle, au déſert, dans le Temple, aux Synagogues, dans les Places publiques, au Cénacle, partout le Sauveur lui paroît religieux, humble, juſte, Docteur profond, Prophéte fidéle, Légiſlateur équitable, Pontife reſpectable & ſans tache : quelles impreſſions dans ſon cœur de reſpect & d'amour pour un ami ſi ſuprême des hommes & de la divinité ! il le contemple ſur le Calvaire en proye à l'opprobre & à la douleur : il voit cette humble obéiſſance qui le rend attentif & docile aux ordres de ſes bourreaux ; ce courage ſurhumain qui le ſoutient au milieu de ſes ſupplices ; cet amour au-

Ep. ad Tit. c. 3.

dessus de l'amour qui ouvre sa bouche expirante pour reclamer le pardon de ses ennemis : ô ici, le spectacle est trop frappant ! Le Chrétien sent toutes les puissances de son ame s'émouvoir : c'est en lui pour le crucifié une effusion générale de douleur, de tendresse, de respect, de reconnoissance : j'embrasse votre croix, Seigneur ! & en recueillant votre sang j'adore en vous la vertu du Très-haut ! Qui comme vous réuniroit ainsi la gloire & l'opprobre, le courage & la douleur, la force de l'amour & les droits de la Justice ? Non, ce ne peut être qu'un Dieu qui pleure à Bethléem, qui se transfigure sur le Thabor, qui sur le Calvaire donne si généreusement son sang pour ses bourreaux ! Gravez dans mon ame, Seigneur ! les mystères de ma rédemption : que vos paroles, que vos exemples, que vos aimables loix soient à jamais & la régle de ma conduite, & la vie de mon cœur, & l'espérance de mes jours.

Ainsi les mystères de la Religion passent jusqu'au cœur de l'homme Chrétien (1). Convaincu de leur vérité par

(1) Tous les Mysteres de la Religion Chrétienne annoncent la grandeur, la magnificence, ou l'amour d'un Dieu : comment une ame à qui l'Es-

l'autorité ſuprême qui les révéla, il les regarde comme le véritable oracle de ſes mœurs, & l'objet capital de ſon amour. Incarnation, Rédemption, Euchariſtie, Sacremens des morts & des vivans, tous ces monumens de la réparation ſont pour lui des monumens ſacrés, dès qu'ils ont Dieu pour Auteur. Il aime à croire, & il croit dans les plus doux tranſports, que Dieu s'eſt attendri ſur le malheur de ſon ſort; que ſon fils a pris ſa place de criminel; qu'il a enduré des douleurs dignes de ſes attentats; qu'il l'a rétabli dans les droits de ſa primitive origine; qu'il lui a révélé la gloire du ſiécle futur; que non content de lui avoir donné ſon ſang ſur la croix, il lui a laiſſé ſon corps ſur l'Autel; & qu'enfin c'eſt en lui ſeul, Jeſus-Chriſt, qu'eſt toute l'eſpérance des mortels, comme médiateur entre le ciel & la terre : oui, tous ces objets le pénétrent d'un ſentiment le plus intime; ſon propre cœur rend ici témoignage à la vérité de la Religion, par les triomphes

prit Saint les révele ne ſentiroit-elle pas en les contemplant les plus vives émotions du cœur? C'eſt vous aimer, Seigneur! que d'avoir le bonheur de vous connoître : la connoiſſance de votre nom conſomme en nous la perfection des vertus; *noſſe enim te, conſummata juſtitia eſt.* Sap. c. 15.

les plus délicieux de ſon ame ſous l'Empire de la foi.

S. P. Chriſoſt. ſer. 150. Eh ! qu'importe l'extérieur ſimple des myſtères ! comme ſi leur ſimplicité ne faiſoit pas plus vivement ſentir la puiſſance & la tendreſſe d'un Dieu. La Divinité eût épouvanté la terre ſi elle fût deſcendue avec l'éclat de ſa majeſté : le Meſſie aſſis ſur un trône eût fait de ſuperbes admirateurs & non des humbles diſciples : & quel mortel oſeroit manger le pain de vie ſi Jeſus-Chriſt paroiſſoit ſur l'autel couronné de ſplendeur ! mais quand le Dieu mon Créateur ſe rend ſemblable à moi ; qu'il bégaïe à la manière des enfans ; qu'il prend le nom & la qualité de Paſteur ; qu'il porte des fers comme un eſclave ; que pour me ſervir d'aliment, il entre dans mon corps ſous les eſpéces du pain, quelle impreſſion, ô Dieu ! ſe fait alors dans mon ame ! alors, j'adore votre ſageſſe qui vous fait ſi adroitement entrer avec moi en commerce d'amour : je célébre votre miſéricorde qui avec tant de bonté compâtit aux malheurs de ma vie : je m'approche de votre crêche où je baiſe vos mains qui s'empreſſent de me careſſer : je vous embraſſe ſur la croix comme qui preſſe

S. Aug. in Euchar. c. 26.

entre ſes bras un ami qui meurt pour ſon ami : je vole vers l'autel d'où toute terreur eſt bannie ; & là je vous parle avec confiance ; je vous rappelle mon infortune & vos douleurs ; j'implore votre droite par le ſacrement que j'y adore ; je bois votre ſang comme le ſang d'une victime qui s'immole pour moi ; je vous reçois dans mon ame avec cette joie mêlée de reſpect dont je ne peux être trop pénétré à la vue des faveurs ineffables que le Roi de mon cœur répand ſur ſon vil eſclave.

O Dieu, que votre ſageſſe eſt profonde ! que vous êtes adorable dans les deſſeins de votre miſéricorde ! je l'embraſſe, ô mon Dieu ! cette Religion ſainte qui cache tant de grandeurs, qui par ſes attraits m'anime d'une flamme toute céleſte ; qui banniſſant toute crainte ſervile, enhardit mes pas vers le trône inviſible de votre divinité : je fuirois loin de vous, Seigneur ! ſi vous me montriez votre face ; & voici que mon ame languit, ſi chaque jour je ne vous donne le baiſer d'amour ſous les eſpéces euchariſtiques ! mais avançons ; les plus intéreſſans objets nous entraînent : & d'abord conſidérons le myſtère qui imprime dans l'homme

le plus auguſte caractère de grandeur : grandeur que la Religion Chrétienne nous dévéloppe, en faiſant briller à nos yeux la lumiere de lumiere dont elle éclaire la terre comme une nuée éclatante : *Ego in cælis feci ut oriretur lumen indeficiens & ſicut nebula, texi omnem terram.*

Eccl. c. 24.

SECTION SECONDE.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du Myſtere de l'Incarnation.

QUel ſpectacle de beautés ne préſente point l'univers ! & qui n'admirera cette ſageſſe increée qui tira du néant de ſi nombreux & de ſi magnifiques ouvrages ! Mais ce ne ſont ici que des ébauches : l'incarnation eſt le chef d'œuvre de ſa puiſſance : c'eſt dans ce grand myſtère qu'il nous faut étudier, & que véritablement nous connoiſſons la Divinité. Dieu le pere qui ſacrifie ſon fils à ſa juſtice : le fils, Dieu comme le pere, qui s'offre pour victime : l'Eſprit Saint, Dieu comme le pere & le fils, qui prépare l'autel du ſacrifice : & par-deſſus tout, l'homme, ce compoſé de chair & d'os, qui en la perſonne du Verbe devient un Dieu lui-même ; ſçais-je bien ce que je veux dire ? & quel genre de création que la grandeur de l'homme élevé ſur l'anéantiſſement d'un Dieu ! mais je viens de nommer

Caſſiod. in Pſal. 8.

S. Aug. ſer. 19 de ſanctis.

trois perſonnes ſans cependant nommer trois Dieux ! votre raiſon, ô Cléonime ! n'a pas dû s'allarmer au nom de Trinité ; vous pouvez bien croire avec aſſurance ce qu'un Dieu eſſentiellement vrai daigne vous dire. Quelque idée que nous nous faſſions de cet Etre ſuprême, ſon eſſence eſt infiniment au-deſſus de tout ce que nous pouvons nous imaginer ; c'eſt un océan de grandeurs dont la profondeur ne peut être connue que de lui ſeul : cependant nous ne pouvons penſer à cet Etre parfait ſans nous le repréſenter infiniment connoiſſant, infiniment voulant, infiniment actif & fécond au-dedans de lui-même : car enfin pourquoi refuſer à Dieu une fécondité que nous concevons comme une perfection ? or cette perfection qui porte avec elle une idée d'abondance, de plénitude, d'une communication inépuiſable, ne paroit-elle pas avoir un terme véritablement diſtingué de ſon principe ; terme qui à raiſon de la fécondité qui le produit doit être quelque choſe de réel, & véritablement Dieu, puiſque la ſubſtance d'où il ſort eſt Dieu que nous concevons ne pouvoir pas être diviſé ? comment ſans toile, ſans couleurs, ſans pinceau, ſans

Iſaï. c. 66.

ſans goût pour la peinture, moi, pour ne pas dire la glace elle-même, traçai-je mon portrait dans un miroir ? je me préſente ; & me voilà dépeint d'après nature. L'eſſence divine n'eſt-elle pas comme un miroir où Dieu contemple ſa divinité ? pourquoi donc ne produiroit-il pas ſon ſemblable au-dedans de lui-même, lui qui eſt la ſource de toute fécondité, tandis qu'en me regardant, moi, qui ne puis rien, je me reproduis tout vivant au-dehors ? Mais que la créature cache ſa face à l'aſpect de la majeſté de Dieu : quel mortel voudra renfermer dans ſa petite tête l'idée de l'infini ? & vous, mon ame ! quel honneur pour vous de ſervir un maître dont la nature, après un abîme de perfections, préſente à votre eſprit mille abîmes de grandeurs ! Prover. c. 25.

La terre rougiſſoit encore du crime de l'homme, & la vengeance divine preſſoit ; lorſque l'Eternel aſſembla ſon conſeil de miſéricorde qui devoit tant glorifier ſon nom. Ce pere propice jette les yeux ſur ſon fils qu'il choiſit pour appaiſer ſa colére en expiant ſon offenſe, car il lui falloit pour victime ou une perſonne divine dans les

fers, ou l'homme dévoué au ſupplice éternel. Au milieu des années il députe le miniſtre de ſa droite vers une Vierge inconnue au monde, mais ſpectacle de vertu aux yeux mêmes des Anges : auſſi-tôt les Cieux s'ébranlent à l'aſpect de la Divinité qui paroît ſe préoccuper & tourner ſes regards vers la terre. Du haut du ſublime trône, ce trône qu'entoure une lumiere inacceſſible, deſcend une majeſté infinie que précedent la gloire, la clémence, la paix. Le fils de l'Eternel, ce fils qui réunit en ſa perſonne toutes les grandeurs du pere, traverſe la région céleſte : il vole vers la terre trop indigne d'être l'eſcabeau de ſes pieds : il deſcend, ce Dieu par qui les eſprits s'élevent au-deſſus des aſtres : il s'approprie notre chair, & déja il repoſe dans le ſein d'une Vierge ſous la figure d'un enfant... Je vous adore, ô fils de l'homme! vous, qui créâtes la voute céleſte! vous, qui exiſtâtes avant l'étoile du jour! vous, devant qui les collines du monde s'abaiſſent & ſe précipitent! Que ne m'eſt-il donné d'avoir l'humilité d'un Dieu pour m'anéantir devant cette humanité qui humilie tant votre grandeur! O que les

S. Aug. l. cur. quando & quomodo Deus homo?

attraits de votre conception ſont touchans ! cette chair tendre qui vous entoure ! ces liens maternels qui vous enchaînent ! ce miſtérieux ſilence qui vous préoccupe ! cette poſture d'enfant dans un ſein reſſerré qui peut à peine vous contenir ! Mais n'eſt-ce pas ici trop aimer ſa créature ? tant de tendreſſe, ô Dieu ! me terraſſe & me confond ! qu'avois-je fait, Seigneur ! la voix de mon crime étoit-elle donc montée ſi haut pour qu'il vous fallût deſcendre dans un ſi profond anéantiſſement ? S. Bern. ſer. 2. in vig. nativ.

Ne retraçons pas l'audace de notre révolte où l'obéiſſance du fils de Dieu ſuſpend les foudres de la vengeance ? pourquoi avilir par d'humilians portraits la nature humaine que le Verbe décore de tant de ſplendeur ? & pourquoi mettre le glaive de la juſtice entre les mains d'un Dieu qui prétend ſceller de ſon ſang le pardon des enfans prévaricateurs ? (1) Qui ne ſent que notre péché dût

(1) Saint Thomas enſeigne que Jeſus-Chriſt ayant eû l'uſage très-parfait de ſa raiſon & de ſa liberté à l'inſtant de ſa conception dans le ſein de Marie, en fit le premier autel de ſon ſacrifice où il immola le corps, l'ame & la vie qu'il recevoit, ſe dévouant, comme une victime à la mort en réparation du péché, & en ſatisfaction pour tous les hommes ; & que dès ce moment il mérita pour lui-même l'exaltation de ſon nom, & pour nous la

être bien épouvantable, puiſque Dieu ſe fait homme pour l'expier; & notre chûte bien profonde, puiſqu'un Dieu s'anéantit pour nous relever ? mais l'homme, cet homme que ſon crime avoit pour ainſi dire rabaiſſé au deſſous du néant, reprend ſa grandeur en la perſonne du Verbe qui s'allie avec la nature humaine; quelle nobleſſe de ſentiment doit nous inſpirer l'honneur d'une telle alliance! imprimez les bien dans mon ame, ô mon Dieu! que je n'oublie jamais la gloire du chef dont je ſuis le membre: que mon cœur ne pouſſe que des ſoupirs conformes à la prééminence de mon rang. Autrefois j'aimois votre loi par juſtice & par amour; aujourd'hui la dignité de mon état m'impoſe une nouvelle loi: je ſens que je dois vous obéir par honneur pour vous & par reſpect pour moi-même; ô mon ame! quel crime ſeroit-ce en vous de deshonorer par des foibleſſes honteuſes une chair qui devient comme

6. Chryſoſ. homil. 2. in Jean.

grace & le ſalut: puis continuant ce même acte dans tous les inſtans de ſa vie & imprimant toutes ſes œuvres de ce même caractere, il continua toujours ſon mérite infini, ne faiſant de toute ſa vie qu'un ſacrifice perpétuel qu'il acheva ſur la croix, & qu'il conſomma lorſqu'il dit, *conſummatum eſt.* S. Tho. 3. p. q. 34.

perſonnelle à la vertu de la Divinité !

Non, la création de l'univers n'eſt pas proprement la preuve de la toute-puiſſance d'un Dieu. L'homme grand par la nobleſſe de ſon origine autant que par la gloire de ſa deſtinée, ne pouvoit avoir été créé que par la grandeur même ; l'image de Dieu empreinte ſur ſa face proteſtoit pour l'excellence de ſon Etre. Mais tout en lui étoit fini ſoit du côté de l'ame, ſoit du côté du corps, par là même qu'il étoit créature : il n'y avoit qu'une ſeule choſe qui pût véritablement l'aggrandir, c'étoit l'incarnation, myſtère ineffable où Dieu puiſe dans ſon ſein tout ce qu'il y a de plus grand, de plus riche, de plus adorable, je veux dire ſon fils qui dès le commencement fait ſa joie, ſon bonheur, le ſoupir éternel de ſon ame : fils bien aimé qu'il donne à l'homme pour libérateur, pour victime, pour ami, pour frere ſelon la chair. Alors le Ciel & la terre changent de face : Dieu deſcend dans le monde, & l'homme monte vers les cieux ; Dieu ſe rend eſclave, & l'homme rentre en liberté ; Dieu prend la forme de pécheur, & l'homme eſt mis au rang des juſtes ; Dieu eſt entouré d'infirmités, & l'homme

Simon. Caſſian. de geſt. Salv.

S. Bonav. ſer. 6. de adventu Dom.

voit renaître le printems de ſes jours; Dieu ſe transforme en vermiſſeau, & l'homme s'éleve au deſſus des Anges; & par une merveille qui épuiſe toute la puiſſance divine, c'eſt que Dieu & l'homme ne faiſant qu'une ſeule perſonne en Jeſus-Chriſt, la nature humaine, cette race complice des crimes d'Enfer, ſe trouve glorieuſement aſſociée à la Divinité. (1)

S. Aug. l. de prædeſt. ſanct. c. 15.

Notre nom avant notre crime étoit reſpectable ſans doute, notre condition honorable & bienheureuſe. Alors tout obéiſſoit à notre voix, comme tout étoit fait pour nos plaiſirs. Le Soleil rouloit ſur notre tête & ſous nos pieds pour faire ſervir aux délices de notre ame la beauté du jour & le ſilence de la nuit: & quoique compoſés de limon, l'im-

(1) » Ne vous étonnez » pas, ô homme, ſi vous » êtes fait Fils de Dieu par » la grace, dit Saint Auguſtin: il a voulu auparavant que le Verbe ſoit » né de l'homme, afin que » vous fuſſiez aſſuré que » vous naiſſez vous-même » de Dieu. C'eſt pour cela » que Saint Jean dit que » les hommes étoient nés » de Dieu, crainte que » vous ne regardaſſiez la » grandeur de votre origine comme incroyable; » puis l'Evangeliſte ajoute, » & le Verbe a été fait » chair: pourquoi donc » ſerez-vous ſurpris que » les hommes naiſſent de » Dieu? N'eſt-il pas plus » admirable que Dieu ait » voulu naître des hommes, » *ſtupendum magis quod ex hominibus naſcatur Deus.* S. Aug.

mortalité marchoit à la ſuite de la dignité de notre rang. Cependant, ô homme ! pourrai-je aſſez vous le dire ? ce n'étoit qu'en la perſonne de Jeſus-Chriſt que vous deviez paroître aux yeux de l'univers véritablement grand. Voyez aujourd'hui, ô grandeur de deſtinée ! dans votre ame s'impriment les traits mêmes de votre Créateur : vos mains ci-devant condamnées à porter des fers, acquierent par votre alliance un droit légitime au ſceptre de l'éternité : votre nom ſe confond par une communication d'idiomes avec celui de Dieu même, & reçoit à juſte titre les hommages dûs à ſa ſuprême majeſté : abaiſſez-vous donc, Cieux ! à l'aſpect de ma gloire ! homme comme le Dieu qui vous forma, vous n'êtes que le néant auprès de l'éclat que ſon incarnation imprime ſur ma face. Je ne ſuis ni Ange ni Chérubin : mais l'inſigne faveur dont le Verbe m'honore m'éleve au-deſſus des Principautés. Quelle créature balancera ma grandeur, tandis que par un privilége ſpécial de la Divinité tout m'annonce que j'ai un Dieu pour frere ? pomme fortunée ! heureux forfait du premier de mes peres ! qui par le plus admirable chan-

L. Sap. c. 2.

S. Aug. ſerm. de temp.

gement renouvellez les natures ; qui faites éclorre la gloire de l'infamie, la juſtice du ſein de l'iniquité, la joie céleſte du milieu des horreurs, le royaume des juſtes du ſéjour même des Enfers ! miſéricorde de mon Dieu au-deſſus de toute penſée ! ne falloit-il donc que vous outrager, ô Majeſté ſuprême ! pour attirer à vous le criminel par le plus grand bienfait qui ſoit en votre puiſſance !

Si c'eſt un grand honneur pour une famille obſcure de donner des Pontifes à l'Egliſe, des Héros à la guerre, des Souverains à l'Etat ; quelle doit être la gloire de l'humanité d'avoir donné un homme Dieu à l'univers ? La terre même qui l'a vû naître a été illuſtrée à ſon tour : elle a préféré à la félicité de ſes Provinces la fécondité de ſon ſein où il a pris naiſſance : elle s'eſt faite une réputation au-deſſus des plus délicieux climats : & malgré les Céſars, ſacriléges profanateurs, la Paleſtine conſervera dans les faſtes mêmes du Paganiſme le ſurnom de la contrée ſainte.

C'eſt donc ici la diſcipline de nos mœurs, comme c'eſt ici l'époque & la matiere de nos triomphes. La dignité qui nous honore nous apprend l'art de

S. Greg. Nyſ. l. de perf. Chriſt. form.

bien penſer & de bien vivre : & puiſqu'en la perſonne du Verbe incarné nous ſommes élevés au-deſſus des Anges, tout ce qui ne ſe rapporte pas à la vertu doit donc nous paroître indigne de notre rang. Orgueil mondain ! faſte ſuperbe ! baſſe & frêle proſpérité de ce monde ! qu'attendez-vous du cœur de l'homme que la main du Très-Haut couronne de tant de gloire ? Des Rois comme nous ne ſont point faits ſans doute pour être vos eſclaves ; eſt-ce donc pour les Dieux que ſont réſervées les délices des terreſtres voluptés ? combien ſe rendroit odieux le Prince qui étoufferoit tous les ſentimens d'honneur ? qui ſe laiſſeroit maîtriſer par de honteux penchans ? qui ſans reſpect pour le trône ſe dévoueroit ſervilement à l'iniquité du peuple ? Plus monſtre cent fois aux yeux de Dieu, l'homme, qui proſtitue & la grandeur de ſon nom & la ſainteté de ſon état : membre vil & déteſtable d'un chef glorieux qui en deshonorant l'ouvrage fait rougir ſon auteur, qui d'un même trait outrage le reſtateur, dégrade l'héritage, fait de l'héritier un vaſe d'ignominie pour le jour de vengeance & de confuſion.

L'euſſé-je connue ſans vous, Religion Chrétienne ! la nobleſſe du ſang qui coule dans mes veines ? enfant du crime & de l'ignorance, je ne ſçavois, hélas ! ni quelle étoit mon origine, ni quel devoit être mon ſort à venir. Compoſé de chair & d'os comme les bêtes, je prenois les animaux pour mes ſemblables : mon œil jaloux envioit le plaiſir & la liberté de leur condition, tandis que mon cœur gémiſſoit des miſéres de mon état. J'avois des paſſions que condamnoit pourtant ce qui me reſtoit de lumiere ; mais la fureur de mes penchans l'emportoit ſur l'inſtinct de ma foible raiſon : je croyois que tout m'étoit permis par-là même que la licence flattoit les deſirs de mon ame. Combien de fois me ſuis-je rabaiſſé à des excès d'opprobre au deſſus de l'opprobre des brutes ! J'étois une énigme à moi-même, excepté mes droits à l'infame volupté : je vivois pour m'engraiſſer de plaiſirs, & je m'engraiſſois de plaiſirs pour vivre ; Religion ſainte ! vous ne m'aviez pas encore inſtruit. Votre lumiere, ô fille du Ciel ! ouvre enfin mes yeux ſur les prérogatives de mon exiſtence. Vous m'apprenez que

tout en moi eſt l'ouvrage d'une main toute-puiſſante : que ma révolte contre mon auteur eſt la ſeule cauſe des malheurs qui me déſeſperent : que pour me rétablir dans mon état primitif, il a fallu que le Dieu qui me forma fit éclater de nouveau ſa miſéricordieuſe puiſſance : vous étiez perdu, m'avez-vous dit ! votre crime trompoit les deſſeins du Créateur ſi ſa main ne vous eût arrêté ſur le penchant de l'abîme : ſa divinité a dû faire les plus grands efforts, puiſqu'il s'agiſſoit de vous relever de votre chûte horriblement profonde. La force de ſon bras a répondu en effet à l'immenſe étendue de votre miſére. Il s'eſt humilié lui-même autant & beaucoup plus que le péché ne vous avoit avili : il s'eſt rendu ſemblable à vous, puiſqu'il falloit pour votre bonheur que la juſtice punît en ſa perſonne & l'homme criminel & un Dieu innocent : pouvoit-il vous aimer ſans s'intéreſſer à votre infortune, ce Dieu dont votre iniquité mit le cœur comme en travail ? pouvoit-il réparer votre honte ſans vous communiquer ſa gloire ? Ainſi m'avez-vous révélé le myſtère de ma baſſeſſe & de mon élévation, Religion céleſte, ô vous, l'oracle & le plaiſir de mes jours !

S. Leo. Ep. 97.

S. Aug. Ep 171 de Donatis.

Iſaï. c. 45.

Quelles impreſſions alors ai-je ſenti naître dans mon ame, de nobleſſe, de courage, d'émulation, de vertu ! Juſqu'ici j'avois lû dans les traits de mon viſage la main d'un ouvrier intelligent & magnifique : j'avois compris que je tenois le premier rang dans la nature ; & que par conſéquent je devois un tribut particulier à l'auteur de ma vie : l'hiſtoire de mes grandeurs avoit touché le plus ſenſiblement mon cœur, car chaque ligne me retraçoit l'hiſtoire des miſéricordes de mon Dieu : quelle doit être l'excellence de mon être, me diſois-je avec une joie ſecrete, puiſque la Divinité met les Cieux comme en mouvement pour en ennoblir les titres ou pour en rétablir la dignité ! mais quels tranſports dans mon ame, lorſque j'ai vû le Dieu mon Créateur s'approprier ma chair par l'union phyſique de ma nature avec ſa propre perſonne ! (1)

(1) La profonde humiliation du Verbe fait chair eſt une preuve bien authentique de l'extrême miſére où le péché nous avoit réduits. Notre ingratitude envers Dieu ne pouvoit pas aller juſqu'à être inſenſibles au bienfait de la réparation ; l'amour le plus exceſſif nous délivre ici du malheur le plus épouvantable : quelle impreſſion cette réflexion ſi touchante ne doit-elle point faire dans une ame raiſonnable ! » Eſt-il de cœur, demande » S. Auguſtin, qui puiſſe » tenir contre un événe» ment ſi frappant ; Dieu

alors, tout ce monde visible m'a paru s'anéantir devant moi : j'ai tourné confidemment mes regards vers la Divinité cachée sous le voile de ma chair ; j'ai détaché mon ame de tout ce qui pouvoit souiller en moi l'honneur de mon alliance : mes ossemens ont frémi à l'aspect du crime qui ne me faisoit des caresses que pour me deshonorer : j'ai rougi de me rendre esclave de la vile créature par l'idée que j'appartenois au plus grand des Rois : la vertu si digne de mon rang a soutenu mon courage au milieu de mes combats ; & si quelquefois j'ai succombé, ma défaite a été moins la faute de mon cœur que la suite de ma foiblesse : non, non, ai-je dit, l'idée seule du péché doit effrayer mes esprits & glacer tout mon sang : je suis frere de Jesus-Christ : ne dois-je point renoncer plutôt à mon existence, que me transformer par la corruption des mœurs en infame prosélite de Belial ?

Et dans le fonds le genre humain valoit bien la peine que Dieu le relevât de sa chûte. L'ouvrage qui lui coûta plus de soins, & qu'il lui importoit spécia- S. Aug. contrà Faust.

» s'est fait homme pour » moi ! » *quis est tam duras quem non hoc emolliat, quod Deus propter homines homo dignatus est fieri?* S. Aug. in manua, c. 26.

lement de conſerver, c'étoit l'homme qu'il avoit choiſi pour l'objet de ſes complaiſances au-dehors. Il lui donna l'immortalité, puiſque c'étoit pour toujours qu'il vouloit jouir du plaiſir de le poſſéder : il lui demanda ſon cœur comme le prix de tout ce qu'il conſervoit pour lui de tendreſſe & de miſéricorde : il plaça ſa deſtinée entre deux éternités où il devoit aboutir pour ſon bonheur ou pour ſon malheur : la gloire qu'il promettoit à ſa vertu étoit vraiment digne de ſa magnificence ; le ſupplice dont il menaçoit ſon crime répondoit à la majeſté de ſon nom & à toute la ſévérité de ſa juſtice : ô déſeſpoir ! ô fatalité ! il étoit perdu, cet homme, que devoient couronner des lauriers immortels ! ſa révolte avoit fait pâlir les Cieux de triſteſſe & d'effroi : dans le centre des abîmes brûloit un feu qui déjà reclamoit ſes victimes : l'Enfer faiſoit trophée d'avoir entraîné dans ſa ruine les favoris d'un Dieu dont la haine aggrave ſon ſupplice : & par-deſſus tout le Créateur trompé dans ſon attente, ce pere tendre qui eſpéroit tant de ſes enfans, voyoit périr ſon ouvrage qu'enfanterent les entrailles de ſon amour : ô la perte étoit trop grande,

& la playe trop profonde ! le cœur d'un Dieu ne pouvoit pas être tranquille ſans doute ſur un crime unique qui entraînoit tant de malheurs, & que ſa miſéricorde pouvoit encore réparer : il devoit jetter les yeux ſur ſon fils, ſeul capable de ſoulager ſa douleur en rétabliſſant les choſes dans leur premier état. Alors le Ciel & la terre reprenoient leur tranquillité ; l'Enfer perdoit ſa conquête ; l'homme étoit rendu à ſa deſtinée ; les Anges célébroient le retour de leurs concitoyens ; le Monarque de l'univers goûtoit ſur ſon trône le plaiſir de voir tout ſoumis à l'empire de ſa divinité : en étoit-ce trop pour le Verbe, ce Fils bien aimé, de ſe dépouiller de ſa majeſté pour quelques momens par une humiliation qui devoit procurer tant de gloire au Pere céleſte en rendant à la nature humaine l'éclat de ſon ancienne ſplendeur ? Tout ici s'eſt merveilleuſement accompli : le deſſein de miſéricorde a répondu à la dignité du criminel par la ſoumiſſion du fils aux volontés du pere : voici, a-t'il dit, que votre loi eſt gravée dans le profond de mon cœur ! je deſcends, ô Pere céleſte ! je m'offre à vous pour victime : & que votre nom ſoit à jamais glorifié. Con-

S. Aug. de diligendo Deo.

Pſal. c. 39.

ſolez-vous donc, ô vous mon peuple! vous, Cieux! annoncez les jours de li-
Isaï c. 54. berté à la captive fille de Sion! que les Dieux des Nations s'arment de courroux; qu'ils précipitent la foudre; qu'ils ſe cachent dans des ſépulchres, ou ne ſe montrent que ſous l'éclat de l'or & du ſaphir. Pour moi, moins inacceſſible & mille fois plus tendre, je m'offre à vous, ô homme! ſous la figure d'un enfant toujours prêt à vous donner le bai-
Ibidem. ſer d'amour : la douceur peinte dans mes yeux n'eſt qu'une étincelle du feu qui pour vous brûle dans mon cœur: & quoique dans le Ciel mon bras conduiſe le tonnerre, venez, approchez de ma crêche, je veux qu'ici mes mains innocentes ſe jouent ſur votre front. Ne
Ibidem. parlons plus de votre crime, c'eſt ici en perſonne le Dieu que vous outrageâtes: la miſéricorde & la paix ſont cachées ſous les langes qui m'enveloppent; & avec moi s'avancent la gloire & la féli-
Ibidem. cité de mon peuple. Sçaviez-vous que mes Anges n'étoient pas encore, & que vous étiez vous-même l'objet de mes ſoupirs? qu'aux accès ineffables de ma divinité fut conſtamment joint l'arrêt de votre heureuſe rédemption? Que ma droite eût plutôt ceſſé de modérer

les Cieux que je n'euſſe oublié ni même différé de porter ſur mon dos le poids de vos langueurs ? éclipſez-vous donc, ma gloire ! mon trône ! mon empire ! que tout en moi s'anéantiſſe, puiſqu'il s'agit de l'exaltation de l'homme, cet enfant de lumiere que le Dieu d'Iſraël choiſit pour ſon ſerviteur. Pere éternel ! que vous êtes riche en magnificence ! divin enfant ! que votre tendreſſe eſt généreuſe & touchante ! faites-moi ſentir, Seigneur ! ce que vous êtes & ce que je ſuis : ſubſtituez en moi aux penchans de l'homme de péché le cœur de l'homme régéneré dans la grace. Religion ſainte ! quels myſteres de grandeurs révelez-vous ici à l'ignorance de mes jours ! voudrois-je encore ramper comme un vil inſecte, tandis que par le plus noble eſſor l'humilité de mon Dieu (1) m'éleve juſqu'à la Divinité ! Ibidem.

(1) L'incarnation du Verbe donnoit à la terre le ſpectacle le plus frappant ; il n'y a point d'entendement, dit ſaint Denis l'Aréopagite, qui puiſſe la comprendre. Juſques-là les impies, qui veulent tout voir avant de croire, devoient combattre la vérité d'un ſi incompréhenſible myſtere. Mais la Divinité de Jeſus-Chriſt s'eſt fait jour à travers les ténébres de l'erreur, l'accompliſſement des prophéties en ſa perſonne eſt un de ces faits conſtatés de notoriété publique. D'ailleurs ce myſtere flattoit naturellement le penchant de l'homme pour le ſouverain bien : il a aimé à croire qu'un Dieu s'étoit

La Judée fut comme le berceau de la Religion Chrétienne, & c'étoit ſpécialement Jeruſalem qu'elle avoit droit de ſoumettre ſous ſa puiſſance. Voyons ce qu'elle nous apprend du myſtere de ſang qui s'opéra ſous les remparts de cette ville malheureuſement célebre, *in civitate ſanctificata ſimiliter requievi, &* Eccleſ. c. 24. *in Jeruſalem poteſtas mea.*

fait homme pour lui mériter des couronnes immortelles, flateuſe perſuaſion qui eſt devenue comme l'appui de la félicité de ſes jours. » Epargne, ô cruel ! » diſoit Tertullien à Mar» cion, épargne un myſ» tere qui devient l'orne» ment de notre foi, la » plus douce & l'unique » eſpérance de l'univers, » *parce unicæ ſpei totius orbis qui deſtruis neceſſarium decus fidei.* Tertul. l. 3. contra Marc.

SECTION TROISIEME.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtere de la Rédemption.

QU'eſt-ce que ce traité de paix entre le Ciel & la terre, contrat ſolemnel que ſcella de ſon ſang le Dominateur de la terre & des Cieux? N'eſt-ce pas ici un myſtere d'amour & de douleur qui confond toutes les penſées de l'eſprit humain? Que d'un ſigne de tête cet Etre ſuprême évoque du néant les univers; que de ſa voix tonnante il faſſe retentir les voutes de l'immenſe cahos; qu'il entraîne les aſtres ſous ſes pieds, & que de ſon regard il conſterne les abîmes; à ces traits je reconnois la Divinité, & pénetré de reſpect j'adore ſa puiſſance. Mais que ce Dieu s'incline amoureuſement ſur ſon ingrate créature; qu'il la preſſe entre ſes bras avec plus de tendreſſe qu'une mere n'embraſſe ſon enfant; que touché de ſa diſgrace, il prenne lui-même un corps dont le ſang coule au milieu des ſuppli-

S. Ber. in ſerm de paſſio. Dom

ces ; eſt-ce d'un Dieu que je parle, & ſçais-je bien ce que je veux dire ? mais ſous l'éblouiſſant appareil de ſes grandeurs ce Dieu tout puiſſant cachoit un cœur, & un cœur qu'il réſervoit à l'homme comme l'enfant de ſon amour : pouvoit-il paroître plus grand, ce Dieu, qu'en devenant mortel pour ſa propre créature ? ou bien notre foi chancelle-roit-elle parce que ſa mort devoit faire éclater aux yeux de l'univers les attributs de ſa divinité ? l'événement eſt frappant ſans doute : mais il prouve authentiquement qu'il exiſte un Etre miſéricordieux & tout-puiſſant. Eh quel autre que la puiſſance & la miſéricorde même pouvoit ſouffrir & mourir comme a fait Jeſus-Chriſt !

S. Aug. in Euchar. c. 26.

La mort du Sauveur doit donc fortifier notre foi loin de l'affoiblir, puiſqu'elle nous fait plus vivement ſentir ce que c'eſt qu'un Dieu. Alors les vrais caractères de ſa divinité s'offrent à notre eſprit comme à découvert. Nous connoiſſons ſa magnificence dans l'incarnation de ſon fils qui étoit le plus riche préſent qu'il pût nous faire : nous connoiſſons ſa ſouveraineté dans l'humiliation de ſon fils qui ſeul avoit aſſez de mérite pour rendre à ſa majeſté un digne

S. Bern. ſer. 22. in cant.

tribut de dépendance : nous connoiſſons ſa ſainteté dans le ſacrifice de ſon fils qui ſeul pouvoit lui ſervir de victime pour le péché : nous connoiſſons ſa juſtice dans la mort de ſon fils qui ſeul étoit capable d'appaiſer la fureur de ſes vengeances : eh ! quel Dieu frappe mon eſprit & touche plus ſenſiblement mon ame ! n'eſt-ce pas un Dieu ſouffrant pour moi, bien plutôt qu'un Dieu triomphant pour lui-même ? S. Aug. l. 2. de Simb. c. 5.

Vous me l'avez donc dépeint le Dieu de mon cœur, Religion Chrétienne ! lorſque vous m'avez offert le ſpectacle d'un Dieu crucifié. Vous m'avez dit qu'il y avoit en lui un fonds inépuiſable de miſéricorde pour moi ; qu'il m'aimoit trop pour conſentir que je fuſſe à jamais malheureux ; qu'il a pris ſur lui la réparation de mon crime que je ne pouvois expier par moi-même ; qu'il a verſé des larmes dont mes propres yeux auroient dû arroſer l'infidélité de mes jours ; qu'enchaîné ſur une croix il a enduré dans ſon corps des douleurs qui devoient tourmenter mon ame dans les flammes de l'éternité : non non, vos oracles étoient trop preſſans, tant de miſéricordes ont enfoncé mon cœur. Je me ſuis abattu devant mon

Rédempteur qui opéroit ainſi ma délivrance ; j'ai baiſé les traces d'un ſang qui effaçoit la noirceur de mes iniquités ; j'ai voulu partager les humiliations d'un Dieu qui avec tant de tendreſſe devenoit pour moi l'opprobre des hommes : ai-je pû voir tant d'anéantiſſement ſans reconnoître une bonté infinie ? ai-je pû reconnoître tant de bonté ſans m'efforcer moi-même de m'anéantir ?

Telle fut la naiſſance de cet homme-Dieu ; tels furent le cours de ſa vie & les inſtans de ſa mort ; l'hiſtoire de ſes humiliations eſt gravée dans les faſtes de l'univers. Il entre, ce Dieu, l'amour & la couronne des Anges, dans le ſein d'une pauvre fille de Juda ; il reſte neuf mois dans ſes chaſtes entrailles en enfant & à la manière des enfans ; il naît dans une étable qu'aſſiégent l'indigence & les frimats ; il ſuce le lait comme un agneau affamé s'élance vers ſa mere nourrice. Delà, dans un âge plus avancé, il paroît ſous le nom d'un fils de Charpentier : les néceſſités de la vie viennent à la ſuite de l'obſcurité de ſa naiſſance, & comme ſes parens il mange ſon pain à la ſueur de ſon front. Sa ſageſſe enſuite ayant crû avec ſes années, il entre dans la carrière de l'Apoſ-

tolat. Nous l'avons vû s'abandonnant à la providence, entreprendre nuds pieds le voyage des Provinces ; ſe rendre tout accablé de laſſitude & de miſére d'une Bourgade à l'autre où ſouvent on lui refuſoit les droits de l'hoſpitalité : mais il étoit Dieu ; ſon amour pour nous bravoit la perſécution, la diſgrace, les élémens. Souverain dans l'art de ſouffrir & de pardonner, il laiſſoit des traces de ſes bienfaits par-tout où l'injuſtice le combloit d'outrages : on le vit, cet homme de miſéricorde, verſant des larmes ſur des villes ingrates dont les habitans le raſſaſioient d'opprobres. Sa grande ame s'attendrit conſtamment ſur le ſort des malheureux, plus encore ſur l'aveuglement des pécheurs : point de Provinces qu'honora ſa préſence dont il ne guérît les infirmes, dont il ne conſolât la veuve & l'orphelin, dont il ne tâchât de réformer les ſcandales. Jeruſalem, cette Jeruſalem mere du ſacrilége homicide, mais toujours la fille aînée de ſon cœur, a mille fois retenti des ſoupirs que lui arrachoit ſon ingratitude : il l'invita à la vertu par careſſes, par promeſſes, par le Dieu de Jacob, par Abraham ſon pere ſelon la chair. Enfin après avoir révélé les myſteres du

royaume des Cieux ; après avoir donné en Iſraël les plus touchans ſpectacles de baſſeſſe & d'humilité, il marche, cet agneau de Dieu, vers les loups qui doivent le dévorer : il prend des fers de la main de ſes enfans à qui ſon cœur réſervoit des couronnes : il entre chargé de chaînes dans la ville déicide qu'il choiſit pour le théâtre de ſa mort : il y ſouffre dans un ſilence étonnant des horreurs qui font pouſſer des cris à la nature : il eſt entraîné vers une montagne dont le ſeul nom perce le cœur des Séraphins ; il eſt attaché à une croix comme un ſcélerat engraiſſé de ſang humain : ſon ame errante dans ſon corps ſe travaille au milieu de ſes douleurs : enfin il ſuccombe ſous le poids de ſon ſupplice : il ouvre la bouche, ce Dieu par qui les aquilons ſoufflent : il baiſſe la tête ; & il expire (1).

N'endurciſſez

(1) Qu'avoit-fait le juſte pour ſouffrir ainſi, tandis qu'on épargnoit la tête du criminel ! mais tout en Jeſus-Chriſt eſt amour, miſéricorde, magnificence : »vous m'avez aimé, Seigneur ! plus que vous même, *plus quam te*, diſoit »ſaint Auguſtin, puiſque »vous ayez daigné mourir »pour moi ; comment après »un tel excès de tendreſſe »ne ſeriez-vous point le maître de mon cœur ! » La moindre goutte de ſon ſang ſuffiſoit ſans doute pour la rédemption du genre humain ; tout en Jeſus-Chriſt eſt d'un prix & d'un mérite infinis : mais il a voulu prévenir notre ingratitude,

N'endurciſſez point votre cœur, ô Cléonime! ſur ce myſtere d'opprobre & de douleur qui s'opére pour vous, la terre auroit horreur de votre inſenſibilité. Que deveniez-vous, hélas! ſans ce ſang que verſe votre Dieu rédempteur! Maudit enfant d'un pere proſcrit, vos larmes devoient abondamment couler ſur le malheur de votre origine. Le Ciel vous étoit à jamais fermé, ce Ciel que le Créateur vous réſerva d'abord pour patrie : la nature, témoin de vos iniquités journalieres, anticipoit vos malheurs à venir en vous puniſſant dans le tems par le miniſtere même des créatures : ſous vos pieds rugiſſoit un Enfer où les inſtrumens de votre ſupplice étoient déjà tout préparés : la mort cachée dans votre ſein étudioit l'inſtant de la ſurpriſe ; & après vous avoir arraché l'ame, devoit réduire votre corps en poudre : vous viviez en miſérable criminel ; & vous mouriez en malheureux réprouvé. Alors, victime infortunée, tout étoit perdu pour vous, le Ciel, la terre, la

en ſouffrant au-delà de ce que la juſtice exigeoit. Il a verſé tout ſon ſang, dit ſaint Bernard, afin que par la grandeur du bienfait nous connuſſions la vertu & le pouvoir de celui qui nous a tant aimés, *ut ex inundatione beneficii virtus innoteſceret diligentis.* S. Bern.

gloire, l'eſpérance. Sur votre tête ſe fermoit à jamais le bienheureux ſéjour qui vous étoit deſtiné pour héritage : vous deſcendiez dans l'abîme que le Tout-Puiſſant a choiſi pour le théâtre de ſes vengeances : vous ſerviez de pâture aux Démons les miniſtres de ſa terrible juſtice, pour les jours du carnage : la perte de Dieu, quel mot ! la perte de Dieu, vous diviſoit le cœur & les entrailles : c'étoient comme des montagnes horribles qui ſans vous faire mourir vous faiſoient en vous écraſant mille fois expirer : vous appelliez alors le déſeſpoir à votre ſecours, ce déſeſpoir qui partage l'ame du damné ; qui le fait rugir comme une bête farouche ; qui contre ſon flanc l'arme de ſon bras ; qui de ſes dens lui fait mordre ſa chair ; qui provoque ſa fureur contre les Démons mêmes ; qui l'enflamme & l'irrite contre tout ce qui l'entoure ; qui dans ſa rage le plonge & replonge dans le feu qui le brûle.... Quelles deſcriptions, ô Cieux ! eſt-ce donc du milieu de telles horreurs que nous arrache la miſéricorde de Jeſus-Chriſt !

Telle eût été, oui, votre deſtinée dans ce ſejour de malédiction où le ver ne meurt point, & où le feu ne s'éteint

point : rendez témoignage à la vérité ; Marc. c. 9.
n'euſſiez-vous pas aimé comme un Dieu le mortel qui vous eût délivré de ſi épouvantables ſupplices ? Mais un autre libérateur vous étoit réſervé ; c'étoit Dieu même, ce Dieu dont vous affrontâtes l'amour & les vengeances. Déjà l'Egypte avoit éprouvé ce que peut la puiſſance de ſa droite qui cherche à ſauver. Dieu, toujours grand, fit alors ſervir la foudre à l'exécution de ſes deſſeins : la peſte, la famine, la mort, ſortirent du tréſor de ſa colère qu'il répandit au milieu du peuple rébelle : il commande à la grêle, aux tempêtes ; auſſi-tôt la terre infidéle eſt enveloppée dans les tourbillons de ſa fureur. Il tend la main ſur la mer, tout-à-coup ſes abîmes s'entr'ouvrent ; l'Iſraélite a paſſé, & voici que les flots engloutiſſent tout vivant l'ennemi perſécuteur. Vous étiez frappé d'anathême, Exod. c. 14.
mon cher Cléonime ! & c'étoit dans une région bien plus barbare que l'Egypte que vous deviez ſubir la ſentence de malédiction : voyez pour un moment les reſſorts que le Ciel fait mouvoir pour votre délivrance. Le même Dieu de Sinaï, ce Dieu dont le regard lance la mort, prend votre place ſous la forme

d'un eſclave ; il attire ſur lui la foudre qui alloit vous frapper, & vous tranſporte de la mort à la vie par l'effuſion de ſon propre ſang... Donnez-nous, Seigneur ! un cœur ſenſible ; ou que votre main efface nos noms du livre des vivans !

S. Ambroſ. in Pſal. 118.

Voilà donc l'Auteur de la nature puiſſamment engagé dans les intérêts des enfans des hommes. Victime du plus fort amour, il prend ſur lui nos crimes, nos dettes, nos miſeres, nos malheurs. Je le vois dans Nazareth, eh ! puis-je trop me le repréſenter ! coulant ſes jours comme un homme de néant dans l'indigence & l'obſcurité ; d'ici s'enfonçant dans un déſert où nuit & jour il répand devant Dieu ſon cœur enflé de ſoupirs ; de-là portant ſes pas vers le Jourdain pour recevoir un baptême d'eau fait pour les pécheurs. Bientôt la perſécution devient le prix de ſes vertus & de ſa renommée. Une génération lévitique, race de Chanaan, l'attaque dans ſon honneur, & braſſe des conſpirations contre ſes jours. Magiſtrats, Pontifes, Souverains, tout ſe déclare ennemi de ce Fils de l'homme qui cherche en Dieu ſa conſolation. Son diſciple même, l'ami de ſon cœur, médite contre lui

Luc. c. 4.

Math. c. 4.

Marc. c. 1.

Joan. c. 5.

un deſſein perfide : il le livre pour trente deniers à une Ville malheureuſe qui jura cent fois de s'enivrer de ſon ſang. Doux comme la colombe, tendre & plus obéiſſant qu'un agneau, Jeſus-Chriſt abandonne généreuſement ſon ame au pouvoir de ſes tyrans (remontons au Calvaire, mon cher Cléonime! nous n'y avons porté juſqu'ici qu'un cœur de bronze.) Dès l'éternité ſon amour pour nous avoit porté l'arrêt de ſa mort; Pilate le confirme par une Sentence épouvantable. Cet innocent Iſaac chargé du bois de ſon ſacrifice, prend le chemin de la ſainte montagne : les traces de ſon ſang s'impriment ſous chacun de ſes pas : il arrive au lieu de larmes & de tourment qu'il avoit preſcrit pour terme à l'opprobre de ſes jours : il ſe couche ſur la croix comme un Roi triomphant qui s'exalte ſur ſon trône; & tendant les bras comme qui s'empreſſe de mourir, croix benite! je vous poſſéderai enfin; bois délicieux! depuis ſi long-tems le ſoupir de mon cœur; & par le ſang qui vous arroſe, ſera donc expié le péché de mon peuple! ô vous, Calvaire! bourreaux! précieux gibet! entre vos bras je remets mon ame bien aimée! Dès le berceau je

Math. c. 26.

Joan. c. 19.

vous portai dans mon cœur pour le rachat des enfans des hommes, ces enfans de mon amour ; puiſſiez-vous anticiper le moment de leur délivrance, en me conduiſant ſans délai au ſéjour du tombeau ! Ne pleurez donc plus, ô vous, mes Anges ! à l'aſpect des cloux qui me tranſpercent ! Dans mon ame, ô terre favorite ! ſont cachés de bien plus forts liens qui m'attachent au bonheur de tes enfans ! Soulevez la victime, tendres bourreaux, Miniſtres de mon amour ! ſuſpendez-vous, mon corps ! entre le ciel & la terre ! & que l'univers juge s'il m'eſt poſſible de ſignaler avec plus de tendreſſe & d'éclat la grandeur de mes miſéricordes ! Les cieux pâliſſent, ô Dieu ! Les ſépulchres s'entr'ouvrent à la vue d'un
Matth. c. 27. tel ſpectacle ! Toi ſeule, terre ! pour qui ce ſang coule, deviens inſenſible ! ô mortels ! quel rocher vous enfanta ? Quel ouvrier d'enfer fit ainſi de votre cœur un ouvrage d'airain ? Conſiderez, ingrats ! le myſtère d'amour que cache une ſcène ſi frappante ! C'étoit vous qui aviez péché, chétives mais audacieuſes créatures ! c'étoit vous que la juſtice Divine devoit immoler à ſa vengeance ! C'étoit vous dont l'ame & le corps de-

voient être à jamais en proie à l'horreur des ſupplices ! L'ami de votre droite, le fils de David, Dieu des ſoupirs par qui tout reſpire, veut être le criminel ſur qui la malédiction retombe. Il conſent que tout ſon ſang coule, pourvu qu'on épargne le vôtre : ſa tête, ſes yeux, ſes pieds, ſes mains, ſes flancs, tout en lui préſente l'image de la douleur, puiſque tout repréſentoit en vous l'horreur de l'iniquité : il lui tarde d'être retranché du nombre des vivans, dès que ſon trépas doit vous rappeller du ſépulchre des morts : & comme ſi votre ſalut étoit encore incertain, ce Dieu trop aimable ajoute la priere à ſon ſacrifice : *Pater*, mon pere ! s'écrie-t-il, faites grace à la pécheresſe créature, *Pater*, *dimitte illis* ! Où eſt donc la gloire de votre fils ? où ſont ſes délices ? où eſt le trône de ſa divinité ? vous le ſçavez, ô mon Dieu ! que je me revêtis d'infirmités pour rendre à l'homme ſa premiere innocence ! c'eſt pour lui que depuis le berceau juſqu'à ce lit de mort j'ai coulé mes jours dans l'amertume de mon ame ! Votre œil, ô Pere adorable ! ſeroit-il encore en courroux ? & les cris de mon cœur, qu'accompagnent Luc. c. 23

ceux de mon ſang, ſeroient-ils donc étouffés par la voix de votre juſtice? *Pater, dimitte illis*! Vous n'avez voulu, ô Pere ſaint! ni oblations, ni holocauſtes; la grandeur du crime effaçoit le mérite des plus ſanglans ſacrifices : c'eſt donc ma vie que je vous offre, ô vous le Dieu de ma jeuneſſe! Comme c'eſt par ma mort que j'implore votre miſéricorde! acceptez, ô Pere juſte! l'effuſion de mon ſang en eſprit de propitiation; (1) que l'homme vive, & que mon ſouffle s'éteigne! *Pater dimitte illis, non enim ſciunt quid faciunt*! Pere tendre! Pere propice! le plus doux & le plus magnifique des Peres! je le ſçavois bien que vous écouteriez la voix de votre fils; dès le commencement votre

(1) Jeſus-Chriſt s'offrit pour victime à Dieu ſon pere pour réparer principalement l'offenſe faite à ſa majeſté par le péché des hommes : par conſéquent il eſt mort pour tous les hommes ſans diſtinction, puiſque tous les hommes avoient outragé la Divinité. Prétendre qu'il n'a pas voulu réparer tous ces crimes, ce ſeroit un blaſphême trop épouvantable, puiſqu'alors Jeſus-Chriſt n'auroit eû qu'un zèle borné & un amour imparfait pour la gloire de ſon pere. Ajoutons à cet argument tranchant le raiſonnement de ſaint Paul, qui infére de la mort générale de tous les hommes en Adam la rédemption générale de tous les hommes par Jeſus Chriſt, 2 Corin. c. 5. *exiſtimantes hoc quoniam ſi unus pro omnibus mortuus eſt, ergò omnes mortui ſunt, & pro omnibus mortuus eſt Chriſtus.*

amour ſigna en tout le teſtament de mon cœur : eſſuyez vos larmes, ô vous, mon peuple ! mon ſein eſt ouvert ; mes bras ſont tendus ; ma tête s'incline pour vous donner le baiſer de réconciliation ! Vous, Cieux, ouvrez vos portes ; les rachetés d'Iſraël vont entrer dans vos tabernacles ! & vous, Seigneur ! recevez mon eſprit : c'eſt pour conſommer l'ouvrage de mon obéiſſance & de mon amour que je rends mon dernier ſoupir, *& hæc dicens expiravit.* Ibidem.

Eſt-ce donc là l'hiſtoire que vous nous apprîtes, Religion Chrétienne ! hiſtoire de larmes & de ſang ; hiſtoire du Calvaire qui frappera d'étonnement les ſiécles à venir ? Que fites-vous, ô Dieu en créant le Ciel & la terre ? & ne donnâtes-vous l'être aux enfans des hommes que pour écraſer ainſi votre fils ſous les coups de votre juſtice ! ô fatalité ! ô crime des humains ! qui donnas ce ſcandale à l'univers ! qui d'un Dieu, l'arbitre des élémens, en fis une victime dont le ſacrifice trop ſanglant perça le cœur des Séraphins !

Le fruit de la rédemption devroit, ce ſemble, nous faire oublier l'attentat qui prépara le ſupplice du Rédempteur : mais n'eſt-ce donc que pour célébrer

nos victoires ſur l'Enfer que la Religion nous offre des ſpectacles de douleur ? & parce qûe la croix répare la gloire de l'homme criminel, faudra-t'il donc ſe montrer inſenſible aux opprobres de l'innocent crucifié ? quel deuil préparoit à l'égliſe le crucifiement de ſon époux bien-aimé ! dites-nous, lieux ſolitaires ! de quels ſanglots vous firent retentir ici les Anachoretes pénitens ! dites-nous, Sanctuaire de Dieu ! quelles victimes d'amour s'offrirent en ſacrifice aux pieds de vos autels enſanglantés ! & vous, Crucifix adorable, délicieux ſupplice du cœur humain ! que de larmes n'ont pas arroſé le ſang qui vous inonde ! (1) & le Chrétien en vous embraſſant ne trouva-t'il jamais dans ſes baiſers de tendreſſe & de douleur le dernier ſouffle de ſa vie ? (2) Mourez donc, ô vous,

(1) Le ſpectacle de Jeſus-Chriſt en croix fit verſer tant de larmes à ſaint François d'Aſſiſe qu'il en perdit la vie.

(2) Les objets que propoſe la Religion Chrétienne ſont capables de toucher le cœur le plus inſenſible : c'eſt Dieu le pere qui ſacrifie ſon Fils pour le ſalut des hommes : c'eſt Dieu le Fils qui s'offre amoureuſement pour victime : que ce myſtere d'amour & de douleur a de pouvoir ſur une ame que le péché n'a pas encore abrutie ! Les mondains ne doivent pas être ſurpris de voir le Chrétien abandonner tout pour s'attacher à ſon Dieu Rédempteur : en eſt-ce trop de ſacrifier des plaiſirs terreſtres à l'amour d'un Dieu qui prodigua le

mon ame ! puiſque c'eſt ſpécialement pour vous que s'accomplit ce myſtere d'opprobre ! pour vous qu'un Dieu eſt traité en ſcélerat ! pour vous qu'il eſt déchiré par une cruelle verge ! pour vous, péchereſſe ingrate ! que dans le printems de ſes jours il expire ſur une croix ! qui me donnera donc un cœur ? qui fera couler de mes yeux des fontaines de larmes pour pleurer la mort de cet illuſtre crucifié ? venez, tourmens ! opprobres ! enfer ! voici une victime que ma tendreſſe offre à ſon tour ! oh deſtinée des martyrs... oh tyrans... oh bourreaux... oh précieuſes roues qu'arroſa le ſang de mes freres.... que fais-je de mon ſouffle tandis que mon Dieu Rédempteur rend le dernier ſoupir ! Je l'accepte, Seigneur ! l'arrêt de ma mort que dicta le crime de mes peres : le tombeau qui m'attend ſera moins le tribut de la nature que l'offrande de mon cœur : je fermerai les yeux ſur mon lit de douleur dans cet eſprit d'a-

ſang de ſes veines ? Ce retour de notre part eſt bien propre à toucher le cœur de Jeſus-Chriſt : de quel œil de complaiſance nous doit-il voir accomplir dans nos propres corps ce qui manque à ſa paſſion, comme s'exprime l'Apôtre ! mais quelle gloire pour nous de venger par des ſacrifices volontaires la mort de Jeſus crucifié !

mour qui vous fit expirer vous-même ſur l'arbre de la croix : & ſi mon cercueil ne cache point les cendres d'un Martyr, je veux du moins qu'avec mes oſſemens le deſir du martyre repoſe dans mon ſépulchre (1).

Mais que peut l'Enfer contre la vertu du Tout-Puiſſant ? la Religion Chrétienne conduit l'homme au ſéjour des morts ; & lui fait enviſager comme un bonheur la fatalité du tombeau. Voyons ce qu'elle lui apprend du glorieux myſtere qui illuſtra le crucifiement de Jeſus-Chriſt : *penetrabo omnes inferiores partes terræ & inſpiciam omnes dormientes.* Eccleſ. c. 24.

(1) Les Saints furent conſtamment animés du deſir du martyre ; & ſi leurs vœux avoient été exaucés, l'Egliſe compteroit dans ſon catalogue autant de martyrs que de Saints : qu'il faut avoir l'ame ingrate pour ne pas déſirer de rendre à Dieu ce qu'il nous a ſi libéralement donné par l'entiere effuſion de ſon ſang ! » Si je me dois » tout entier à vous, Seigneur ! pour m'avoir » donné la vie, diſoit ſaint » Bernard ; que vous dois-je pour me l'avoir rendue aux dépens de la » vôtre ? ou du moins pour » qui dois-je vivre à jamais ? N'eſt-ce pas pour » vous, Seigneur ! puiſque » ſi vous n'ériez point » mort pour moi, je ne » ſerois pas actuellement » en vie, » *qui ſi non mo-rereris non viverem.* Saint Bernard.

SECTION QUATRIEME.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtere de la Réſurrection.

QUels trophées pour la Synagogue que la mort d'un homme qu'elle regardoit comme le plus dangereux ennemi de ſa loi ! mais quel deuil dans l'ame des Apôtres qui voyoient toutes leurs eſpérances s'enſevelir dans le ſépulchre avec leur Maître crucifié ! juſqu'ici tout le cours de ſa paſſion n'avoit offert aux yeux de Jeruſalem que le ſpectacle d'un homme infirme qui dans ſon impuiſſance ſuccomboit ſous le poids de ſes malheurs. Les bourreaux l'avoient traîné chargé de chaînes aux Tribunaux de juſtice où il avoit comparu à titre & dans la poſture d'un criminel : ſon ſouffle avoit failli s'éteindre à l'exécution du Prétoire où ſon corps ne pût plus ſoutenir les douleurs d'une flagellation trop ſanglante : ſon propre cœur avoit paru prendre condamnation, lorſque, ſans ouvrir la bouche, il conſentit qu'on lui préférât le

déteſtable Barrabas : il s'étoit étendu ſur la croix comme un malfaicteur ſans replique que ſes forfaits dévouent juſtement à la rigueur des ſupplices : ſon ame s'étoit agitée au milieu de ſes douleurs, & n'avoit pu s'empêcher de faire des complaintes ſur ſa deſtinée : la mort étoit entrée dans ſon ſein ; & en lui arrachant le dernier ſoupir, avoit enfin fait pancher ſa tête ſur ſa poitrine : ſon corps étoit caché dans un ſépulchre où régnoient le ſilence, les ténébres, les horreurs de la profonde nuit : Jeſus-Chriſt n'étoit plus : encore quelques jours, ſa mémoire alloit périr comme celle des mortels trépaſſés.

Ainſi la mort du Fils de l'homme tranquilliſoit les eſprits, ou les tenoit ſuſpendus, lorſque tout-à-coup Jeruſalem ſent frémir ſes entrailles. O puiſſance ! O victoire ! des profondeurs du
Math. c. 27. Calvaire partent des ſecouſſes, qui ébranlent toute la ville : le cercueil s'entrouvre tandis que la pierre qui le couvre ſe renverſe ſur la ſentinelle épouvantée : les Démons rugiſſent : Jeſus-Chriſt, plus brillant & plus prompt que l'éclair, s'élance du fond de ſon tombeau : ſous ſes pieds paroît enchaînée

la mort qui le fit expirer : en ſa droite ſont les clefs de l'abîme ; & ſur ſa face éclatent les ſplendeurs de la gloire : il reſſuſcite : & déjà le Ciel, la terre, l'enfer rendent hommage à ſa ſuprême Divinité.

Il ne s'agit donc plus de prendre la croix pour un ſcandale ; toutes les difficultés ſont levées ; la gloire de Jeſus reſſuſcité venge aux yeux de l'univers la honte de ſon crucifiement. Elle diſſipe tous les doutes qui rendoient à ſes Apôtres la vérité de ſa miſſion ſuſpecte ; elle confond l'impoſture des Phariſiens qui le prenoient pour un ſuppôt de Satan ; elle confirme l'authenticité de l'Evangile que la Synagogue proſcrivoit, puiſqu'il ſembloit détruire la loi. Calomnies, outrages, humiliations, ſupplices, monſtres de barbarie dont l'horreur rejaillit ſur le front de ſes ennemis ; ſur Judas, la perfidie d'avoir trahi un ſi bon maître ; ſur Hérode, la honte d'avoir mépriſé un ſi grand Roi ; ſur Pilate, l'injuſtice d'avoir condamné à la mort une ſi innocente victime ; ſur les bourreaux, la cruauté d'avoir tranché les jours du plus beau d'entre tous les enfans des hommes. Son anéantiſſement devient ici la matière de ſes tro-

S. Greg. hom. 21. in Evang.

S. Aug. in Pſal. 63.

phées, trophées d'autant plus glorieux que c'eſt par ſa propre vertu qu'il ſe leve du fond du tombeau; que l'Enfer étonné de ſa puiſſance lui remet les clefs de ſon empire; & que la mort qui l'a vaincu ſur la croix, ſe trouve elle-même expirante & honteuſement enchaînée au char de triomphe de Jeſus reſſuſcité. Quel pouvoir! quelle grandeur! quel amas de victoire! & vous, mon ame! quelle gloire pour vous de ſervir un maître ſi triomphant! Voyez, Cléonime! un homme qui n'avoit parû ſur terre que pour être le rebut de ſes habitans; attaqué dans ſa naiſſance, dans ſa doctrine, dans ſes mœurs; perdu d'honneur juſqu'à mourir ſur un infâme gibet! le voilà pourtant cet homme, l'opprobre de ſa tribu, ſurprenant Iſraël par les prodiges qu'il opère dans ſon tombeau! rappellant ſon corps du fond de ſon ſépulchre par un effort qui ſecoue les fondemens de la terre! révêtu tout-à-coup de l'appareil d'une gloire terrible! tenant en main le ſceptre de la toute-puiſſance dont il écraſe le Prince des Enfers! préſentant une face céleſte où ſont empreints les charmes de la Divinité! s'avançant d'un air de majeſté

à la tête des juſtes qui partagent ſes couronnes ! célébrant dans d'ineffables tranſports les victoires qui lui méritent de ſi beaux triomphes ! qu'eſt ce donc que cet homme qui fait ainſi éclorre des horreurs du ſépulchre le plus pompeux ſpectacle de magnificence & de beauté ? Mais vous, Egliſe ſainte ! quelle gloire préparoit à vos enfans la grandeur de votre chef reſſuſcité ! Confucius a péri, Pyrrhon, Mahomet, Spinoſa; & leurs oſſemens ſont épars dans le tombeau avec l'opprobre de leurs ſectes. Dans vos faſtes, ô Reine des Elus ! eſt gravée l'hiſtoire de votre Chriſt glorifié: vos temples retentiſſent chaque jour des cantiques de ſon immortalité : les tribus de la terre reſpectent en vous l'épouſe de ce Triomphateur puiſſant & magnifique : votre victoire ſur la mort eſt cachée comme la ſienne dans la vertu de la croix que vous choiſites pour étendart dans vos jours de combat : encore quelques momens de tribulation, ô fille de douleur ! ſur les ruines du ſépulchre & des enfers va s'élever à jamais au nom de Jeſus reſſuſcité le trône de votre puiſſance (1).

S. P. Chryſ. ſerm. 75.

(1) Le préſent nous attache, parce que nous ne jettons point les yeux ſur l'avenir : comment gouter

1. Petri. c. 1. Telle eſt la victoire du Chef, tels ſeront donc un jour les triomphes des membres; voilà l'objet de l'eſpérance chrétienne. Fidéles imitateurs de Jeſus-Chriſt, nous participerons à ſa gloire, comme nous partageons ſes opprobres. Que nous importe d'être pour un temps victimes de la mort? le Dieu qui tonne dans les Cieux, fera entendre ſa voix dans le fond de nos ſépulchres: il ranimera nos cendres de ce même ſouffle dont il forme l'éclair étincelant: nous
Ep. 1. ad Theſſal. c. 4. ſortirons alors du milieu des caveaux comme autrefois nous ſortimes du ſein du néant. Tel que l'ormeau que l'hy-

la vérité de la réſurrection de nos corps, tandis que nous affectons de ne la vouloir pas même connoître? Miſérables que nous ſommes! que faiſons-nous ſur la terre, ſi nous ne penſons à l'éternité? pour ſentir l'attrait de la réſurrection que tout nous fait eſpérer, il ne faut que comparer ſérieuſement la vie préſente qui doit bientôt finir, avec le ſiécle futur qui ne finira point: qu'eſt-ce que l'humiliation temporelle de nos corps qui réunis avec nos ames ſeront à jamais revêtus des ſplendeurs de la gloire? » Je ne veux point que » vous vous affligiez comme ceux qui vivent ſans » eſpérance, diſoit Saint » Paul aux Theſſaloniciens. Soyez perſuadés » que comme Jeſus-Chriſt » eſt reſſuſcité, ainſi vous » reſſuſciterez avec lui; » que vos corps, aujourd'hui dans la tribulation, » pénétreront un jour la » région des airs pour être » placés ſur les trônes de » ſon royaume: je vous » écris ceci, mes chers » freres, puiſque c'eſt ici » le ſujet de votre plus » douce conſolation, » *itaque conſolamini invicem in verbis iſtis.* Epi. 1. ad Theſſal. c. 4.

ver dépouille des feuillages de ſon été, mais qui au retour du ſoleil reprend la majeſtueuſe beauté de ſon printems : ainſi les enfans de promiſſion verront renaître l'éclat de leur jeuneſſe en paſſant des antres de la terre au ſéjour des immortels. Ils aſſiſteront en corps & en ame aux nôces de l'Agneau qui n'avoit lui-même pris un corps que pour éterniſer en leur perſonne la gloire de l'humanité : & alors plus de difformité, plus de langueur, plus de mort ; nouvelle vie, nouveaux attraits, nouvelles grandeurs, nouveau ſéjour. Sur notre front que l'âge obſcurcit, ſeront empreints les traits de l'aimable beauté : nos pas accompagneront nos regards, & ſans nous fatiguer nous volerons où l'eſprit nous appelle : notre chair ſera dépouillée de ces humeurs groſſieres qui la compoſent ; tout en nous ſera délié, pur, tranſparent comme le diamant : nous ne craindrons ni la vieilleſſe ni le trépas ; notre âge ſera toujours dans ſon printems, & l'incorruptibilité conſervera dans tout ſon éclat notre brillante jeuneſſe : nous reſſuſciterons avec Jeſus-Chriſt, quelle eſpérance ! mais quelles couronnes, ô Dieu ! ſont réſervées aux Apocal. c. 7.

bienheureux compagnons de ſon triomphe ! (1)

Job. c. 19. » Qui me donnera l'eſprit de ſageſſe ? » Inſpirez-moi, céleſtes intelligences ! » que mes paroles ſoient gravées d'un » ſtile de fer ! & vous, ciel & terre, » écoutez moi ! je ſçais que mon Ré- » dempteur vit ; que je reſſuſciterai » dans ma propre chair ; & que je ver- » rai de mes yeux le Seigneur Dieu » mon Sauveur : voilà les oracles que » je voudrois pouvoir écrire d'un ſtile » de feu, puiſqu'ils ſont le ſoutien de

Ibid. v. 19. » mon eſpérance. » O Cléonime ! que cette idée eſt touchante ! qu'elle imprime d'ardeur dans l'ame de l'homme Chrétien ! je reſſuſciterai avec Jeſus-Chriſt : c'eſt à-dire que mes larmes ceſ-

1. ad Cor. c. 15. ſeront enfin de couler ; que je ne ſerai plus tourmenté par mes penchans, par mes tyrans perſécuteurs, par le ſouvenir de mes iniquités, par les terreurs du déſeſpoir ; que je quitterai cette terre maudite qui me vit naître pécheur pour l'infortune de mes jours. Je reſſuſciterai avec Jeſus-Chriſt : c'eſt-à-dire, que je

(1) Tous les peres de l'Egliſe attribuent ces quatre qualités à la réſurrection corporelle des juſtes ; je veux dire l'agilité, la ſubtilité, la clarté & l'immortalité.

reprendrai ma vie dont la perte aujourd'hui me coûteroit naturellement tant de regrets ; que mon ame s'infuſera de nouveau dans mon corps par la réunion admirable de tout ce qui me compoſe ; qu'après ma demeure dans le ſéjour des morts, je me retrouverai vivant, & que je contemplerai les ouvrages du Créateur de ces mêmes yeux qui, à ce moment, s'ouvrent avec tant de plaiſir à la lumière du jour. Je reſſuſciterai avec Jeſus-Chriſt : & alors je ſerai revêtu des ſplendeurs de l'immortalité ; je verrai une nouvelle terre & de nouveaux cieux ; j'entrerai dans les tabernacles du Seigneur ; je chanterai les cantiques de ma délivrance ; je gouterai les délices des bienheureux ; je régnerai avec les Anges pendant les ſiécles de l'éternité ; je jouirai de Dieu, ce Dieu dont l'amour me fait même aujourd'hui comme mourir de plaiſir : ô ! puiſqu'il en eſt ainſi, que ma grandeur doit naître de l'humilité de mon tombeau ; puis-je donc m'effrayer au ſouvenir de mon trépas ? Non non, hâtez vous, Miniſtres de la mort ! & toi, ſépulchre ! ouvre moi ton ſein que je préfére incomparablement aux charmes de mon berceau ! mais vous, jour du Seigneur, l'objet

1. ad Corinth. c. 15.

de mon eſpérance ! anticipez alors les momens de mon triomphe : ne tardez pas à m'éclairer de vos divines ſplendeurs ! jour de victoire & de ſalut ! je ne ceſſerai de m'ennuier de vivre, puiſque c'eſt par vous que je dois être rendu au maître que j'adore : hé ! qu'eſt-ce que mourir pour un cœur que la vie préſente ſépare cruellement du ſeul objet qu'il aime ! (1)

Tel eſt le myſtère de grandeur que

(1) La réſurrection des corps entre dans l'ordre naturel de la juſtice de Dieu : le corps n'eſt-il pas complice des actions de l'ame ? ne partage-t'il point avec elle le plaiſir & la douleur du péché ? Pourquoi donc ne ſeroit-il point récompenſé ou puni ? D'ailleurs l'autorité de Jeſus-Chriſt s'étend ſur les corps comme ſur les ames ; qui lui diſputera ce pouvoir ? Comme chef de l'Egliſe militante & triomphante il a lui-même un corps dont nous ſommes comme les membres : or, ſi nous ne reſſuſcitons pas comme lui, la moitié de nous-mêmes ſera donc ſouſtraite à ſa dépendance : les membres alors ne ſe rapporteront donc plus au corps, puiſque Jeſus-Chriſt notre chef aura un corps, & que ſelon ce ſyſtême nous ne ſerons que de purs eſprits ? l'ame ſéparée du corps ne conſtitue point l'homme : il faut donc ou admettre la réſurrection, ou nier l'empire de Dieu fait homme ſur tout le genre humain. » Sur qui regnera Jeſus-» Chriſt, s'il n'y a point » de réſurrection, demande ſaint Pierre Chryſo-» logue ? le ſeul regne ſur » les ames ne peut ſe con-» cilier avec les droits de » ſon humanité glorifiée. » Mais, conclud ce Doc-» teur, nous croions en la » vie éternelle ſuccédant » comme naturellement à la mort qui alors ſera totalement détruite. *Poſtea credimus vitam æternam quæ ipſa morti morienti ſuccedit.* S. P. Chryſ.

la Religion Chrétienne propoſe à ſes enfans, pour leur ſervir de ſoutien dans les malheurs de la vie. Elle leur met ſous les yeux le triomphe de Jeſus-Chriſt leur Rédempteur, leur maître, leur frère, leur Souverain. Elle leur atteſte que c'eſt pour eux qu'il eſt reſſuſcité autant que pour lui-même ; qu'il les délivre de la mort en briſant les chaînes de ſon propre tombeau ; & que c'eſt alors qu'il aſſure leur bonheur lorſqu'il entre en poſſeſſion de ſon Royaume : a-t-elle des attraits, cette Religion qui conſole ainſi les mortels par la grandeur d'une telle eſpérance ? & peut-elle nous mieux venger de la perte de la vie, qu'en nous annonçant de la part de Dieu, que mille & mille couronnes ſont cachées dans l'horreur des tombeaux ?

S. Aug. l. 8. de civ. Dei, c. 49.

Ce n'eſt donc plus pour les Athlétes Chrétiens que les malheurs de la terre ſont faits ; la gloire où ils aſpirent, radoucit la peine de leurs combats. Jeûnes ! cendre ! cilice ! vous finirez enfin ! larmes de pénitence ! vous ſerez eſſuyées au jour de la rétribution ! vous, juſtes ! ſoutenez encore ; la réſurrection de Jeſus-Chriſt proteſte pour la certitude de votre bonheur : de l'obſcure ſolitude vous paſſerez bientôt au ſéjour de la

S. Greg. hom. 2. in Epi. ad Corinth.

gloire, comptez ſur ſa parole : dans vos cœurs ſi fertiles en ſanglots, couleront des fleuves de voluptés divines : vos bouches répéteront les cantiques de votre bien aimée patrie, ces bouches qui ſont tant de complaintes ſur le malheur de votre exil : vous ſerez alors les princes du peuple de Dieu, comme aujourd'hui vous êtes les martyrs de la terre : quelle alternative de deſtinée ! Mais, vous, Seigneur ! n'anticiperez-vous point ce jour où vos élus diſperſés ne compoſent qu'un corps dans le ciel au nom de Jeſus reſſuſcité ?

Mais non, ces beaux jours de victoire ſont anticipés par la réſurrection ſpirituelle de l'homme Chrétien : comprenez, Cléonime, juſqu'où va la puiſſance de Jeſus-Chriſt. Qu'eſt-ce que le tombeau de l'iniquité où une ame eſt miſérablement enſévelie ? qu'eſt-ce qu'une ame qui ſort heureuſement du tombeau de ſes iniquités ? Rappellez-vous, juſtes ! ces tems d'opprobre & d'eſclavage où vous viviez loin d'un Dieu qui communique à ſes Saints ſa gloire & ſa liberté. La créature qui vous attachoit ne vous plaiſoit, hélas ! que pour aggraver votre joug en vous couvrant d'infamie : du fond de vos cœurs s'élevoient

Ep. ad Coloſſ. c. 3.

des

des tempêtes qui vous imprimoient la terreur & le déſeſpoir : autant de paſſions, autant de tyrans qui vous perſécutoient juſques dans le ſéjour des plaiſirs : & ainſi victimes pitoyables de vos propres penchans, ſans goût, ſans honneur, ſans tranquillité, c'étoient ſur vous-mêmes des retours affligeans qui vous enſéveliſſoient dans la triſteſſe comme dans un ſépulchre où ſéjournent les cruelles furies. Mais la voix du Seigneur s'eſt-elle fait entendre ? Auſſitôt l'Ange de ſa droite a levé la pierre de votre tombeau, c'eſt-à-dire, le poids de vos crimes dont vous étiez accablés depuis plus de trois jours. De-là vous avez paru comme des hommes nouveaux que la fortune comble de faveurs à la ſuite d'une longue diſgrace : vous avez dompté vos penchans impérieux avec autant & plus d'empire qu'ils ne vous tenoient aſſervis : vous avez goûté les douceurs d'une paix que vous preniez pour une chimère, mais qu'aujourd'hui vous préférez à toutes les proſpérités du ſiécle. La gloire de votre réſurrection paroît même tracée juſques dans vos yeux : on apperçoit en vous quelque choſe de divin qui annonce les triom-

phes de votre ame : on y voit avec plaiſir & plus de nobleſſe dans les ſentimens, & plus de ſageſſe dans les diſcours, & plus de gravité dans les mœurs, & même je ne ſçais quoi de céleſte dans la ſérénité de vos jours. Autrefois Jeſus-Chriſt n'étoit, ce ſemble, qu'un homme au-deſſous des hommes : aujourd'hui tout eſt fait nouveau ; c'eſt un homme roi des Anges, & que les Anges adorent. Et vous, comme cohéritiers de ſa gloire, vous recevez le tribut de louanges acquis aux vrais héros : votre vertu fait autant d'admirateurs qu'elle a de témoins : votre nom paſſe de bouche en bouche, & ſe fait reſpecter, même par l'envie : nous n'ouvrons les yeux ſur vous qu'avec tranſport, puiſque la pudeur de vos regards nous préſente le plus charmant ſpectacle. Bien davantage, la joie de la réſurrection de Jeſus-Chriſt a paſſé dans vos ames. C'eſt au milieu de vous un ciel lumineux qu'aucun nuage de triſteſſe ne peut obſcurcir : le calice le plus amer eſt pour vous un calice de bénédiction, puiſque que c'eſt l'Ange du Seigneur qui vous le préſente : la mortification de vos appétits, a pour vous l'attrait du plus doux ſacrifice ; vous

en avez réformé les habitudes ; vous en avez réprimé les ſaillies ; vous en avez tempéré tous les feux ; & c'eſt la victoire ſur de tels ennemis, qui fait votre couronne & vos plus cheres délices. Votre joie à préſent eſt une joie dans le Saint-Eſprit : elle eſt pure, douce, noble, paiſible, toute pleine d'onction : Dieu vous la communique ſans meſure, vous la goûtez ſans reproche, & ſans vous cauſer du trouble, elle ravit tous vos ſentimens. Envain vos anciennes amies, les vanités des vanités, ſe plaignent de ce que vous les avez abandonnées : leurs reproches ſont pour vous la preuve de leur perfidie. Elles ne vous rappellent le ſouvenir du paſſé que pour mieux vous faire ſentir votre bonheur préſent : étiez-vous faites pour une telle félicité, créatures favorites, filles bien aimées du premier né d'entre les morts ! qui poſſédez aujourd'hui l'ineſtimable tréſor de la grace ; qui foulez aux pieds tout ce que le monde a de fortune & de pompe ; qui maîtriſez votre cœur comme qui ſubjugue un eſclave ; qui vivez auſſi tranquilles ſur le tems à venir, que vous êtes contentes de votre ſort préſent ; qui, malgré les infirmités de votre chair

corruptible & miſérable coulez ici bas des jours céleſtes & bienheureux ? (1) Religion Chrétienne ! c'eſt vous qui développez à nos yeux le myſtère de tant de grandeurs ! c'eſt par vous que nos têtes ſont parées de ſi belles couronnes ! c'eſt en vous que nous goûtons la douceur de tant & de ſi beaux triomphes ! ô ! que mon cœur a ſenti d'agréables ſaiſiſſemens, lorſque vous l'avez déchargé du poids de ſes crimes ; qu'en lui rendant la vie de l'eſprit, vous l'avez fait mourir à toutes les ſenſualités du corps ! mais quels raviſſemens dans mon ame, lorſque vous m'avez tracé
1. Petri. c. 1. l'hiſtoire de ma réſurrection ſelon la chair ! alors d'une bouche avide j'ai dé-

(1) Les délices de la vertu ſont pour le Chrétien, à la parole de Dieu près, la plus forte preuve de ſon regne à venir. Que ne doit-il pas eſpérer pour l'autre vie, tandis qu'il goûte dans celle-ci une joie céleſte qui remplit toute la capacité de ſon cœur ! Jeſus-Chriſt ſi fidéle à lui départir le centuple temporel qu'il lui avoit promis, ne manquera point ſans doute à ſa parole dans la promeſſe qu'il lui fit de le couronner dans ſon royaume ; telle eſt l'eſpérance certaine du Chrétien. » Non, jamais ce » Sauveur ne préviendroit » de tant de bénédic» tions ſes amis au mi» lieu de leurs combats, » s'il n'avoit réſolu d'e» xalter dans le ſéjour de » la gloire ſes Athlétes » victorieux, » *quod ſi nollet magnis nos coronis poſt labores donare, nunquam ante ipſos labores, tot tantaque donaſſet bona.* S. Chryſ.

voté vos oracles ; j'ai goûté dans mon cœur toute la douceur de vos promeſſes ; jai remis généreuſement mon ſort entre vos mains ; je n'ai voulu vivre que pour mériter de régner avec Jeſus-Chriſt : ô, oui ! je le verrai, ce Seigneur, ſur ſon trône qui s'éleve au plus haut des cieux ! je contemplerai ſur ſon front la majeſté d'un Dieu Créateur, & dans ſes mains les plaies de mon Dieu Rédempteur ! je louerai le pere éternel d'avoir ainſi couronné ſon fils des ſplen- Joan. c. 17.
deurs de la Divinité ! je bénirai le Saint-Eſprit qui, avec tant d'amour, conſomma ſa gloire avec l'ouvrage de ma rédemption ! deſcendez, Eſprit divin ! & que mon cœur s'abſorbe à jamais dans l'abîme de vos feux céleſtes. Vous l'avez annoncé à la terre, cet eſprit, Religion ſainte ! Religion inſpirée, à qui furent révélés les myſtères ineffables : & à meſure que vous développiez ſes merveilles, nous avons ſenti couler dans nos ames comme des fleuves d'eau vive, qui tirent leur ſource du Paradis de Dieu; *ego quaſi fluvius diorix, & ſicut aquæ ductus exivi de Paradiſo.* Eccleſiaſt. c. 24.

SECTION CINQUIEME.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtere de la Pentecôte.

QUe pouviez vous ſouhaiter, ô homme ! après l'abondance des miſéricordes dont vous avoient comblé les myſtères de la Rédemption ? Déjà l'Ange du Seigneur étoit deſcendu ſur la terre pour vous conſoler du malheur de votre crime par l'eſpérance d'une juſtification certaine : des hommes inſpirés vous avoient inſtruit des conſeils du ſalut, hommes divins, dont les oracles furent dictés par la bouche même du Dieu propice : le Démon de la guerre avoit été enchaîné, tandis que l'univers tranquille vous diſpoſoit à recevoir votre libérateur en paix. Déjà les cieux ſe ſont mis en mouvement pour hâter le jour qui, depuis ſi long-tems, vous arrachoit les plus tendres ſoupirs : Dieu le Pere vous a donné ſon Fils par un effort d'amour vraiment digne de ſon cœur : le Fils, brûlant de la même flamme, a géné-

reuſement ſouſcrit aux volontés du Pere : vous l'avez vu, ſemblable à vous, portant vos infirmités depuis le berceau juſqu'au ſépulchre, comme une hoſtie de propitiation : il vous a ſacrifié juſqu'au ſang de ſes veines, car il ne voulut naître que pour avoir le plaiſir de mourir pour vous. A ſa mort, votre ame a repris ſon innocence ; votre cœur ſa liberté ; votre gloire ſon éclat : vous avez été fait enfant de Dieu ; & par ce titre auguſte vous êtes rentré dans vos droits à l'immortalité : que vous falloit-il encore, ô homme ! la Divinité pouvoit-elle ajouter ici à la grandeur de ſes miſéricordes ?

Mais dans le ciel il y a un Saint-Eſprit, Dieu comme le Pere & le Fils : cette perſonne adorable avoit pour vous les mêmes ſentiments de tendreſſe, & elle vouloit la faire éclater avec la même magnificence. Il deſcend, ce Dieu, au bruit du tonnerre, car avec lui marchent la force & la magnanimité du courage : il repoſe ſur votre tête où il imprime la fierté pour les jours de votre vie militante : il éclaire votre eſprit de ces rayons divins qui dans le ciel illuminent les intelligences : il entre Joan. c. 3. Actus Apoſt. c. 2.

dans votre cœur qu'il embraſe des flammes délicieuſes de la Divinité ; le Fils vous avoit racheté ; le Saint-Eſprit vous renouvelle, vous encourage, vous ſanctifie, & vous couronne. (1)

Ainſi, ainſi, les trois perſonnes Divines ont daigné ſe partager amoureuſement l'ouvrage de la rédemption des hommes. Le Pere nous donne le Fils ; le Fils ſe ſacrifie pour nous ; le Saint-Eſprit s'infuſe dans nos ames, & nous unit à la Trinité par les liens d'un amour ineffable. L'euſſiez-vous penſé, ô mon ame! que vous duſſiez être tant aimée ? Mais un cœur vous ſuffira-t-il pour aimer à votre tour ces trois perſonnes, auteurs

S. Aug. con. à Felici.

(1) Le Saint-Eſprit, qui eſt lui-même un don parfait, s'infuſe dans l'ame par la grace juſtifiante ſans laquelle on ne peut ni mériter, ni arriver à la vie éternelle. Cette grace eſt comme la ſource d'où coulent toutes les autres graces qui perfectionnent la vertu. D'elle deſcendent les vertus qu'on nomme Cardinales qui ſont comme l'appui de la vie ſpirituelle ; les Théologales qui attachent plus intimement à Dieu ; & ce qu'on appelle les ſept dons du Saint-Eſprit, par leſquels l'ame eſt promptement & pleinement ſoumiſe aux inſpirations divines. De ſorte que comme ces dons ne peuvent avoir leur perfection ſans la foi, l'eſpérance, la charité ; de même ſans ces dons ces trois Vertus Théologales ſont ſujettes à quelque imperfection que l'Eſprit-Saint corrige en réformant en nous tout ce qu'il y a de défectueux. *Quibus donis Deus totum regnum animæ purgat & fecundat, & omnes vires mentis ſanat, ornat, & conſummat.* S. Bonav. de ſeptem donis, c. 3.

de votre ſalut, ſi adorables, ſi magnifiques, ſi tendres?

Quelle impreſſion dût faire dans les Apôtres la fidélité de Jeſus-Chriſt à leur envoyer cet eſprit de paix, qu'il leur avoit tant de fois promis! à peine Joan. c. 16
ce Sauveur a pris poſſeſſion de ſon Royaume que ſon cœur ſe partage, pour ainſi parler, entre le ciel & la terre. Son ame s'abſorbe dans les délices de la Divinité, tandis que ſes yeux fixent d'un regard tendre ſon Egliſe affligée: c'eſt la joie qui le tranſporte, c'eſt l'amour qui le préoccupe; il célébre dans le ſein de ſon Pere la gloire de ſes triomphes; mais il ſe ſouvient de ſes enfans qu'il laiſſa au milieu des bêtes farouches. Les beſoins de ſon peuple favori intéreſſent ſon cœur & le preſſent: le moment arrive: tout à coup l'eſprit conſolateur ſorti de ſa bouche, paſſe dans le ſein de ſon épouſe affligée, & alors quels prodiges de miſéricorde! quel commerce d'amour entre la Nature & la Divinité! remarquez bien, Cléonime! dans le ciel le Pere écoute la priere du Fils; ſur la terre l'Eſprit Saint déploie les magnificences du Pere: dans le ciel le Fils dreſſe un Autel de propitiation dans le ſein du Pere; ſur la

terre l'Eſprit Saint purifie les victimes pour le ſacrifice du Fils : dans le ciel le Pere & le Fils propoſent le Royaume éternel à conquérir ; ſur la terre l'Eſprit Saint diſpoſe les Athlétes au combat : dans le ciel les deux Perſonnes préparent des lauriers immortels ; ſur la terre la troiſième inſpire l'ardeur, ſoutient le courage, & fixe la victoire. Trinité toute puiſſante, auguſte, miſéricordieuſe, qui de concert conſomme l'ouvrage de notre ſalut : le Pere par ſon acceſſion aux prieres du Fils ; le Fils par la miſſion du Saint-Eſprit ; le Saint-Eſprit par ſon amour pour l'Egliſe naiſſante qu'il conſole, qu'il éclaire, qu'il encourage, qu'il fortifie, qu'il embraſe d'un feu, & plus pur que la flamme, & plus perçant que l'éclair, & plus doux que le miel, & plus invincible que la mort. Eſprit lumineux & ſanctificateur, qui fait connoître Dieu le Pere ; qui rend témoignage à Dieu le Fils ; qui remplit de grace les enfans adoptifs, les hommes circoncis, les hommes ſimples, les hommes de deſirs & de bonne volonté : quels arbitres du ſalut ! quels fleuves de miſéricorde ! quelle foule de divins oracles ! avez-vous pu célébrer la deſcente du Saint-Eſprit ſans lire ſon hiſ-

toire, vous ô Cléonime ! avez-vous pu la lire ſans la croire ? & pouvez-vous la croire ſans deſirer au moins de brûler de ſes feux divins ? ſouverainement aimable, ô oui, infiniment précieuſe aux yeux du Chrétien, cette Religion, qui lui fait connoître de ſi ſublimes myſtères ; qui diſſipant les illuſions de ſon ame, ouvre ſon cœur aux opérations de cet eſprit ſanctificateur ! que peut-il ſouhaiter ſur la terre, cet homme, après les dons ſpirituels dont cette Reine tendre & libérale le met en voie de s'enrichir ? (1) Etalons, s'il eſt poſſible, les tré-

(1) Les ſept dons du S. Eſprit guériſſent des ſept péchés capitaux ſelon la remarque de Hugues de Saint-Victor. Le don de crainte guérit du péché de l'orgueil ; il étouffe toute idée de préſomption, & il conduit humblement à Dieu. Le don de piété, de celui de l'envie ; il éteint tout ſentiment de jalouſie, & il tourne le cœur à l'amour du prochain. Le don de ſcience, de celui de la colere ; il bannit tout eſprit de vengeance, & il fait goûter les douceurs de la paix intérieure. Le don de force, de celui de la pareſſe ; il ranime l'indolence du corps, & il aiguillonne ſes opérations de l'eſprit. Le don de conſeil, de celui de l'avarice ; il défend des attraits de la cupidité, & il inſpire l'ambition pour les tréſors céleſtes. Le don d'intelligence, de celui de la gourmandiſe ; il dégoûte des plaiſirs terreſtres, & il nourrit l'ame des délices de la vertu. Enfin le don de ſageſſe guérit du péché de luxure ; il éteint le feu de la concupiſcence, & il rend tout l'homme chaſte, pur, ſouverainement maître de ſes penchans, *& totum hominem caſtitati & libertati reſtituit.* Hug. à S. Vict. de ſept. donis, c. 4.

fors de richeſſes ſi ineſtimables ; & jugeons par les attraits de cette mere charitable de l'impreſſion qu'elle doit faire dans le cœur de ſes vrais enfans. Et vous, Eſprit divin ! ſouffle adorable du Pere & du Fils ! imprimez dans mon ame la douceur & la force de ce feu dont vous embraſez l'homme Chrétien : pourrai-je donc dépeindre les traits dont vos flammes le conſument ; moi créature froide & deſſéchée, ſi vous ne daignez me les faire ſentir à moi même ?

Don de crainte (1). Je goûtois, Seigneur ! la douceur de votre eſprit : mon cœur ſoumis à votre loi jouiſſoit d'une tranquillité parfaite entre les bras de votre amour : je ne craignois ni le crime ni l'Enfer, parce que je ſçavois que rien n'étoit capable de me ſéparer

(1) La crainte eſt un don du Saint-Eſprit par lequel on ſe ſoumet en tout à la volonté de Dieu par la ſeule appréhenſion de lui déplaire. Il eſt d'ailleurs une crainte initielle qui craint le mal par rapport à Dieu, & par rapport à la peine ; elle eſt le commencement de la ſageſſe : mais elle n'eſt pas proprement ce qu'on appelle le don du Saint-Eſprit, dit ſaint Bonaventure ; ce n'eſt que la filiale dont l'initielle différe, comme l'amour imparfait différe du parfait. Or, la filiale ne craint le mal que par rapport à Dieu ; & c'eſt cette crainte qui par dégrés éleve l'ame juſqu'à la ſublime ſageſſe autant qu'il eſt poſſible de l'atteindre en cette vie, *quorum donorum primum ſcilicet infimus gradus aſcendendi ad geſtum ſapientiæ, eſt timor Domini.* S. Bonav. de ſeptem donis, c. 1.

de vous ; lorſque j'ai penſé que vos jugemens étoient impénétrables ; que vous ne diſpenſiez vos graces que ſelon les conſeils de votre volonté ; & que par un ſecret de votre juſtice, connu de vous ſeul, vous permettiez que le juſte même ſuccombât ſous le poids de ſa foibleſſe. Cette idée, Seigneur ! m'a jetté dans la conſternation la plus profonde : j'ai voulu rentrer dans mon néant par la crainte d'offenſer un Dieu que j'aimois autant que j'ai de tendreſſe : ſeroit-il bien poſſible, me ſuis-je dit, que j'outrageaſſe encore l'Auteur de ma vie, cet objet de mon ame dont le bonheur fait ma plus douce félicité ? malheureuſe liberté ! qui me fais craindre un danger ſi horrible ! que ne puis-je t'arracher du milieu de mon cœur ! que je périſſe, ô mon Dieu ! que vous importe mon malheur ! mais que dans la fatalité de ma deſtinée je goûte le plaiſir de vous avoir été fidéle !

La ſageſſe des enfans des hommes eſt fondée ſur la crainte, la vertu des enfans de Dieu eſt fondée ſur l'amour (1). L'Eſ-

(1) La Théologie diſtingue d'après ſaint Proſper deux amours de perfection : l'un de néceſſité & de ſuffiſance ; l'autre d'une excellence & d'une ſainteté privilégiée. Par le premier le Chrétien s'abſtient du

prit Saint leur a rendu comme perſonnels les intérêts de la Divinité en pénétrant leur cœur de l'attrait puiſſant de ſes charmes. Que la Juſtice divine épouvante les Cieux ; que l'univers frémiſſe à l'hiſtoire & dans l'attente des ſiécles à venir: l'offenſe de Dieu eſt l'objet principal de la crainte de l'homme chrétien. La tentation au mal lui imprime infiniment plus de terreur que ne feroit la foudre ſuſpendue ſur ſa tête, ou l'abîme ouvert ſous ſes pieds. Il ne déteſte point le vice parce qu'il conduit aux Enfers, mais parce que ce ſeroit pour lui un Enfer que d'abandonner la vertu qui le rend agréable à l'Etre ſuprême. Que ſont pour lui tous les malheurs, pourvû qu'il vive dans la grace de ſon Dieu, ce Dieu qu'il aime d'un amour ſi tendre; qu'avec tant de tranſport il contemple ſur ſon trône; qu'il eſtime mieux ſer-

mal parce que Dieu le veut & qu'il le regarde comme ſon offenſe ; il eſt accompagné de quelque crainte du châtiment. Par le ſecond il s'attache au bien parce que la pratique de la vertu fait les délices de Dieu; celui-ci n'a point proprement de crainte parce qu'il eſt fondé ſur la charité parfaite qui, comme dit ſaint Jean, ne ſçait point craindre. Il n'aime point par la crainte de ſouffrir ; il eſtime mieux ſouffrir éternellement que de ne pas aimer, *non ideò amat ne pereat, ſed magis vult in æternum perire pœnaliter, quam privari uſu amoris æternaliter.* Gilbert. ſup. canti. ſ. 19.

vir que de regner ; qu'il voudroit, s'il étoit poſſible, couronner de plus de gloire ; qu'il deſire de poſſéder par le ſeul plaiſir de célébrer ſes magnificences: Dieu de beautés, l'adoration de ſon ame, dont il préfere le regard au privilége de ſa propre immortalité ? ô le péché ſeroit pour ſon cœur un ſupplice trop épouvantable ! non, il ne pourroit ſurvivre à une telle infortune ; il maudiroit la nuit de ſa naiſſance ; il s'éfforceroit de rentrer dans ſon néant ; il dévoueroit ſon corps, ſon ame, ſes jours à l'amertume des remords éternels ; il voudroit mourir ceut fois d'ennui, de honte, de componction ; & il déſireroit de vivre éternellement pour s'enyvrer de larmes de repentir : l'idée d'un tel malheur, ô Dieu ! me confond l'eſprit ! frappez, Seigneur ! frappez le juſte des plus horribles plaies ! mais épargnez lui la douleur de pécher contre un Dieu comme vous !

Et c'eſt pour prévenir un retour ſi déſeſpérant que le Chrétien eſt conſtamment en garde contre les piéges de la ſéduction. Les ſacrifices qu'exige la vertu ſont pour lui comme un amuſement par la comparaiſon des regrets qu'imprime l'iniquité. Il entre dans

le fond de ſon ame dont il examine les penchans ſuſpects : ſon eſprit fait paſſer en revue tous les objets capables de faire en lui quelque impreſſion maligne : il conſidére les voies obliques par où la volupté pourroit pénétrer juſqu'à ſon cœur : il met la créature comme dans une balance pour ſçavoir au juſte ce qu'elle a de prix, & ce qu'il lui doit de haine ou d'amour. Alors dans la défiance de lui-même il rompt courageuſement avec tout ce qui peut être contraire à ſon Dieu : il tourne promptement le dos à la vanité dont l'aſpect laſcif pourroit ſouiller ſa penſée. L'attrait des plaiſirs déteſtables peut bien le tenter ; mais ſes yeux ſont toujours levés en haut d'où il attend la victoire ſur ſes tentations : le malheur d'offenſer Dieu lui eſt ſans ceſſe préſent, non comme un malheur qui le menace, mais comme un malheur qui feroit à jamais la douleur de ſes jours. Il jeûne, il prie, il fait jouer tous les reſſorts pour échapper au danger d'un précipice ſi effraiant : & pour tromper à ſon tour un ennemi qui l'attaque même dans ſon ſommeil, il porte l'artifice juſqu'à penſer à Dieu lors même qu'il parle aux hommes ; ſon eſprit eſt élevé

au Ciel, tandis que ſes yeux ſe promenent ſur la terre ; il dort & ſon cœur veille. Cant. c. 5.

La crainte d'une infidélité ne va pourtant pas juſqu'à ébranler la tranquillité du juſte : (1) toute ſa confiance eſt en Dieu, qui de ſon côté calme l'inquiétude de ſon ſerviteur. Il le fortifie d'un courage ſurnaturel qui diſſipe tout, & à qui rien ne peut réſiſter : il lui fait ſentir la douceur de ſa paix dans ces momens terribles qui jettent la vertu comme dans un état de déſeſpoir : Que ſont pour lui tous les Enfers déchaînés, tandis que le Dieu, la terreur des Enfers, marche à ſes côtés, & qu'il ſoutient l'effort de ſes combats ? & c'eſt ainſi que le don

(1) Le Chrétien ne craint proprement rien ; ni ſes infidélités paſſées, la charité couvre la multitude des crimes : ni les foibleſſes de ſon cœur ; l'amour eſt plus fort que la mort : ni les peines attachées à la vertu ; tout lui devient doux dès qu'il ſouffre pour Jeſus-Chriſt : Toute ſa crainte n'eſt autre choſe que l'idée qu'il ſe fait du malheur d'offenſer Dieu. Idée qui en effet le frappe & l'ébranle : non qu'il craigne pour lui-même une telle infortune, l'Eſprit Saint le raſſure à cet égard : mais par l'horreur ſurnaturelle que lui inſpire l'offenſe de Dieu qu'il aime ſouverainement. C'eſt de cette crainte que parle l'Eccléſiaſtique lorſqu'il dit que la crainte du Seigneur fait la couronne de l'homme ; qu'elle pénetre ſon ame de la joie la plus vive ; & qu'en réjouiſſant ſon cœur, elle lui aſſure la plénitude des jours, *timor Domini delectabit cor, & dabit lætitiam, & gaudium, & longitudinem dierum.* Eccleſ. c. 1.

de crainte ſe change, pour ainſi parler, en don de confiance & d'amour. Le Chrétien craint, mais il ſe ſent animé d'une force invincible ; mais il eſt comme aſſuré de vaincre ; mais ſa crainte même l'unit plus intimement à Dieu, le protecteur de ſes jours, l'appui de ſon eſpérance, le centre de tous ſes ſoupirs : comprenez ceci, mon cher Cléonime ! toutes ces choſes ſont des paroles de vie éternelle.

S. Greg. l. 2. mor. c. 27.

Delà cette crainte, ſi c'eſt la crainte, devient pour lui comme une ſource de mille vertus : & d'abord elle conduit à la componction du cœur. Il ne peut ſans frémir ſe retracer le ſouvenir de ſa haine contre un Dieu qu'il devoit tant aimer : c'eſt à certains momens comme une douleur univerſelle qui anéantit toutes les puiſſances de ſon ame : des ruiſſeaux de larmes inondent ſon viſage, tandis qu'il ſe plaint de la ſtérilité de ſon cœur inſenſible : & s'il ne conjure pas les Cieux de le faire expirer de repentir, c'eſt qu'il deſire de vivre éternellement pour pleurer. Cette componction le conduit à l'humilité. Que prétend-il être aux yeux de Dieu & même des hommes, depuis que ſon péché le rabaiſſa au deſſous du néant ? ſa vertu s'élevât-elle

Caſſia. de juſt. monac. l. 4. c. 43.

Idem.

juſqu'aux Cieux, il ne ſe regarde plus que comme une vile créature digne d'un opprobre éternel. La grandeur de ſa baſſeſſe le ſurmonte; & il ne faut pas moins que la confiance en Dieu pour l'engager à préſenter ſes humbles hommages à une ſi haute majeſté. Cette humilité le conduit au mépris des vanités de la terre. Qu'a t'il à faire des Idem.
pompes du monde qui lui ravirent l'innocence, ſon plus riche tréſor? il abandonne ſans regret un ſiécle dont les voluptés ſont des malheureux & dans le temps & pour l'éternité. Il préfere le cilice à la pourpre, puiſque ce n'eſt que par la pénitence qu'il peut plaire au ſeul objet qu'il aime: la vertu a tracé le plan de ſon ambition: un ſeul regard de la part de Jeſus-Chriſt eſt infiniment plus cher à ſon cœur que la poſſeſſion de l'univers. Ce mépris de la vanité le conduit à la mortification de ſes appé- Idem.
tits. Seroit-ce pour lui un plaiſir que de ſuivre des penchans qui cachent la mort & l'Enfer? Ne lui ſuffit-il pas de ſçavoir que le Ciel les condamne pour y renoncer à jamais par un contrat ſolemnel? la victoire ſur les tentations a pour lui infiniment plus de charmes que la paſſion la plus tendre par les déli-

ces qu'il goûte à faire à Dieu des ſacrifices. Toute ſon ame ſe retourne vers l'amour du ſouverain bien : la raiſon & la Divinité maîtriſent toutes ſes puiſſances : & vû le lien intime qui l'attache au bien, je penſe qu'il lui ſeroit très-difficile de ſe réſoudre à faire le mal. Cette mortification le conduit à la
Idem. paix de Jeſus-Chriſt ; je ne finirois point, la gradation eſt immenſe. Quel homme que le Chrétien qui ne cherche que le royaume de Dieu ! qui brave tous les événemens ! qui foule généreuſement ſous ſes pieds la fortune, les honneurs, la volupté, la renommée ! qui mettant ſa confiance en Dieu, ne redoute ni foudre, ni mortels, ni abîmes, ni Enfer ! plus inébranlable que les colines, il vit tranquille au milieu des tempêtes qui agitent le reſte des hommes : c'eſt comme un Roi dont la puiſſance affermit le trône au milieu des peuples timides & vaincus : & alors quelles délices dans ſon ame ainſi détachée de tous les objets périſſables ! quelle liberté de l'eſprit & du cœur ! quels agréables retours ! quels accès d'amour & de joie ! quels extatiques tranſports ! Eſprit Saint ! Qui peut vous comprendre ? & quelle perte pour l'homme qui

ne vous connoît pas ! achevez en moi, Esprit sanctificateur ! achevez l'ouvrage que vous avez commencé ! percez mes chairs de la crainte de vos jugemens, de cette crainte qui couronne la sublime sagesse ! répandez dans mon ame l'abondance de vos graces, puisque vos magnificences exaltent votre nom sur la terre & dans les Cieux ! c'est pour votre propre gloire bien plus que pour mon bonheur que je desire, Seigneur ! de voir la vertu de votre humble créature l'emporter sur celle de vos Séraphins. Eccles. c. 1.

Don de piété. (1) Les cœurs étant languissans & desséchés avant la descente du Saint Esprit. L'homme n'offroit à la Divinité ses présens que d'une main

(1) La piété est un don du Saint-Esprit qui nous porte à respecter Dieu comme notre pere, & à chérir le prochain comme nos freres. Tous les hommes étoient compris dans l'ouvrage de la rédemption, & tous ensemble ne devoient former qu'une même famille dans l'union de Jesus-Christ : il falloit donc que le Saint-Esprit réformât en nous ces terreurs qu'inspire l'idée de la Divinité, & cette humeur antipathique qui jette & qui entretient les semences de division dans la société : ce qu'il a fait en imprimant dans le cœur du Chrétien un fonds de tendresse envers tous les hommes comme ses patriotes, & envers Dieu comme la patrie de son ame, *animæ patria*. Don de piété, ajoute saint Gregoire, qui s'étend même jusques sur nos ennemis : *hæc autem pietas quæ est donum Spiritûs Sancti à Deo datur & ad inimicos extenditur*, S. Greg. l. moral. 21. c. 14.

tremblante : il redoutoit l'aſpect d'un ſanctuaire qui cachoit la majeſté du Dieu redoutable en fureur : il s'abattoit ſur la face ; & pénétré de frayeur, il imploroit la clémence de ſon juge qui extermine ſes mauvais Anges. Mais encore, c'étoit moins par amitié pour ſes ſemblables, que par amour pour lui-même, qu'il ſuivoit les impreſſions de l'humanité. La miſére d'autrui ne le touchoit qu'autant qu'il trouvoit ſon avantage à la ſoulager. Il commerçoit avec ſes voiſins, parce qu'il puiſoit en eux ou le charme de ſes ennuis, ou des reſſources pour ſes beſoins temporels. Son autorité ſur le peuple étoit fiére, arrogante, cruelle : c'étoit un tyran qui commande à ſes eſclaves. Il payoit d'un ſoûris les complaintes de l'innocent opprimé, & ſans émotion d'entrailles il prononçoit contre le criminel la ſentence de mort. Qu'étoit-ce pour lui qu'un Lazare à ſa porte ? Un regard dédaigneux lui tenoit lieu de généroſité : c'eût été oublier la dignité de ſon rang que de tendre une main compatiſſante & libérale. L'amour vraiment fraternel étoit alors inconnu ; l'homme ne vivoit que pour lui-même.

Ces loix de rigueur étoient incompatibles avec le chriſtianiſme ; l'Eſprit Saint

S. Ambr. in Pſal. 118.

devoit créer des cœurs nouveaux : & alors on adoreroit moins par crainte que par amour un Dieu qui vouloit des enfans & non des eſclaves. On s'inclineroit devant ſa majeſté ſuprême ; mais on ne perdroit point la confiance qu'inſpire ſa miſéricorde. C'étoit un Seigneur qu'il falloit reſpecter humblement ; un maître qu'il falloit ſervir généreuſement ; un pere qu'il falloit aimer tendrement. Point d'orgueil ſous ce regne de piété, point d'humeur biſarre, point de cœurs farouches : tous les eſprits ſeront réunis par les liens d'un amour tendre, fidéle, ſouverain. Les grands n'auront d'autre avantage ſur les petits que l'obligation de ſe répandre en bienfaits : le riche revêtira le pauvre qu'il ſe fera également une loi de ſuſtenter : le criminel trouvera dans ſon juge & l'homme de miſéricorde, & le miniſtre de la juſtice ; toutes les mains eſſuieront à l'envi les larmes de la veuve déſolée & de l'orphelin éploré ; quels nobles épanchemens ! la grandeur ſe communiquera par voie de ſentiment à l'impuiſſante baſſeſſe ; l'opulence à l'indigence ; la protection à la diſgrace ; la commiſération à l'humiliante infirmité. Le monarque lui-même deſcendra de ſon trône

d'un pas compatiſſant vers ſon ſujet miſérable : il l'honorera de ſes regards familiers : il lui tendra amoureuſement la main : il le nourrira même des délices de ſa table : & c'eſt par cet édifiant tribut du chriſtianiſme envers les hommes, que les Nations profanes apprendront ce que c'eſt que le culte qu'exige la Divinité, & les devoirs qu'inſpire l'humanité.

Heureux jours! vous êtes arrivés, jours de grace & de bénédiction! l'Eſprit Saint a fait naître les ſiécles des céleſtes ſoupirs. Pere, mere, enfans, frères, tels ſont les noms de ceux qui compoſent la famille de Jeſus-Chriſt : là on n'entend parler que d'amour, que de juſtice, que de communion, que de miſéricorde : c'eſt un Dieu qui ſe répand en magnificences ; c'eſt une Egliſe qui prodigue ſes ſpirituels tréſors ; ce ſont des miniſtres qui déployent tout ce qu'ils ont de zéle & de vertu ; ce ſont des élûs qui, ſous un corps de chair, cachent le cœur des Anges : c'eſt un concert admirable qui concilie le ciel avec la terre, la grace avec la nature, la Divinité avec l'eſpéce humaine. Le même eſprit anime ce grand corps dont les veines ne renferment que le même ſang ;

eſprit

eſprit de clémence & de bonté dans le pere ; eſprit de douceur & de tendreſſe dans la mere ; eſprit de confiance & de paix dans les enfans. Là on demande, & l'on eſt exaucé ; on s'allarme, & l'on eſt raſſuré ; on pleure, & l'on eſt conſolé ; on s'humilie, & l'on eſt exalté : c'eſt la Religion Chrétienne : quelles infuſions divines doivent être répandues dans le cœur d'une Reine que le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit choiſirent pour épouſe !

Ces écoulemens de la grace ont paſſé de la mere aux enfans, la piété qui dirige en tout le vrai Chrétien en eſt la preuve ſenſible. Avec quelle tendreſſe ne remplit-il point les devoirs qui l'attachent à la vertu ! la majeſté ſuprême lui inſpire du reſpect ſans doute ; mais ſon humilité ne diminue rien de ſa confiance. Le ciel, la terre, l'hiſtoire de ſa Rédemption, tout lui prêche la miſéricorde de Dieu : & c'eſt au nom de cette bonté ineffable qu'il éloigne toute idée de crainte pour ne ſuivre que les mouvemens de ſon cœur. Il s'avance d'un pas ferme vers le trône de ſa grace, que la clémence rendit acceſſible aux plus inſignes ſcélérats : je m'approcherai, Seigneur ! puiſque votre voix m'appel-

Hug. à S Vict. in lib. de clauſt. anim.

le, & que c'eſt vous que je cherche ; d'où viendra le ſecours que j'implore ? quel ſera l'objet de mes ſoupirs ? à qui remettrai-je l'eſpérance de mon ſalut ? n'eſt-ce pas à vous ſeul, Seigneur ! à vous, ma force, mon refuge, ma miſéricorde, ma félicité ? c'eſt de ſa part comme une offrande générale à Dieu de tout ce qu'il a de zéle, d'amour, de confiance, de vertu : c'eſt un ami qui ouvre ſon cœur à ſon ami ; c'eſt un affranchi qui baiſe les mains de ſon libérateur ; c'eſt un enfant qui, dans ſes accès de tendreſſe, ſe jette entre les bras de ſon pere. Il tourne les yeux vers les Saints qu'il regarde comme ſes frères & ſes concitoyens : il ſe réjouit de leur bonheur puiſqu'ils aimerent la vertu avec ardeur, avec fidélité, avec perſévérance ; il leur recommande ſon ſalut par l'intérêt qu'ils prennent à la gloire de Dieu ſon ſauveur & leur rémunérateur. D'ici il paſſe à l'Egliſe, cette mere tendre qui l'enfanta : il lui proteſte qu'elle ſera à jamais ſon oracle, ſa loi, ſon flambeau, la reine de ſon cœur : il la conjure d'accepter ſes vœux pour la ſainteté de ſes miniſtres, pour la célébrité de ſon ſanctuaire, pour l'étendue de ſon empire, pour la gloire de ſa

prospérité. Mais encore sa piété se retourne vers le prochain, comme lui, membre de Jesus-Christ, descendant du même pere, vivant du même esprit, combattant pour les mêmes couronnes. Il lui confie son amour, sa pensée, ses intérêts, car il le regarde comme un autre lui même : il partage sa gloire, son opprobre, ses plaisirs, ses disgraces : il lui sert de protection & de conseil dans ses entreprises, dans ses foiblesses, dans son désespoir : il s'offre lui-même pour victime, pourvu que son frère respire & vive : c'est l'Esprit-Saint qui l'inspire ; c'est l'Esprit-Saint qui le dévoue au service de la Nature & de la Divinité : quelle créature, ô Dieu ! n'est ce pas que l'ame Chrétienne ! est-ce d'un homme ou bien d'un Ange que je viens de tracer le portrait ?

Don de science. (1) Qui suis-je ? qu'est-ce que ce monde ? pourquoi tous ces trésors que la terre cache dans son

(1) La science est un don du Saint Esprit par lequel nous formons un jugement solide & assuré des choses créées ; ensorte que nous connoissons leur juste valeur, jusqu'où il faut les estimer, l'usage qu'il nous est permis d'en faire, & la fin à laquelle nous devons les rapporter. Les Sçavans du siécle connoissent sans doute ce rapport intime de la créature au Créateur : mais leur science, reprend saint Bernard, est une science profane qui s'enivre de curiosité & non

ſein ? eſt-ce tout au plus pour m'éclairer que les aſtres roulent ſur ma tête ? ou bien n'eſt-ce que pour mes plaiſirs que la créature cache des attraits, & que je lui dévoue mes penchans ? ici s'offre la ſouveraine ſtupidité de l'eſprit humain. A voir la conduite de la plûpart des hommes, ne diroit-on pas que le deſſein de la création ſe borne à la jouiſſance des voluptés terreſtres ? On court après la fortune ; on accumule les richeſſes ; on bâtit des palais : mais ce n'eſt que pour goûter à loiſir les délices de l'aimable tranquillité. On contemple ſa face, comme ſi c'étoit pour ſe mirer que la Nature peignit les graces ſur le front : on profite de la lumière du jour dans l'idée qu'il n'exiſte un ſoleil que pour le plaiſir des yeux, ou pour ſimplement marcher. Dignités, alliances, talens, beaux arts, on rapporte tout à ſoi-même comme le centre où tout doit aboutir : les beautés, dit-on, ſont faites

de charité ; qui enfle, & qui n'édifie point ; qui remplit & ne nourrit point ; qui les raſſaſie ſans les conforter. Le don de ſcience paſſe de l'eſprit au cœur, conclud ſaint Bonaventure : il dirige les opérations du Chrétien conformément à l'idée qu'il lui donne des vanités de la terre : il le ſanctifie à meſure qu'il l'éclaire ; *unde illi donum ſcientiæ habent, qui ſic cognoſcunt quod in nullo deviant à rectitudine juſtitiæ.* 3. Bonav. de dono ſcientiæ, c. 1.

pour le monde ; le monde avec ſes beautés eſt fait pour l'homme ; l'homme eſt fait pour lui-même : pour vous, Seigneur ! vous régnerez tranquille dans vos cieux ; les mortels reſpectent votre empire tout au plus juſqu'à la circonférence de votre trône : ce monde viſible leur appartient par droit d'origine : leur raviriez-vous des couronnes ſi dignes de leur excellence, couronnes héréditaires que leur tranſmit la nobleſſe du ſang humain ? Terre ! terre ! eſt-ce ainſi que tu perds l'idée de ta dépendance ? ô déſolation ! ô malheur ! voilà donc l'univers ſans créateur, ſans conſervateur, ſans monarque ſuprême qui domine ſur ſes Rois ! ô prodige ! l'homme chaſſe le Dieu qui ſoutient les colonnes des cieux ; & les cieux ne s'écroulent point ſur la tête du tyran perſécuteur !

Deſcendez, Eſprit Saint ! & déjà vous êtes deſcendu pour prêcher à l'homme ingrat les droits du Créateur. Vous lui avez fait ſentir que Dieu ſeul étoit ſa fin principale par-là même qu'il étoit ſon premier principe ; que ſi les créatures ont entr'elles un rapport de communication & de ſervice, à plus forte raiſon elles ſont attachées par le

lien de la dépendance à l'ouvrier qui les forma ; qu'il n'eſt pas moins abſurde de prétendre que la nature ne ſe rapporte pas à Dieu, qu'il ſeroit ridicule de penſer que la partie n'eſt point faite pour le tout, ou que l'artiſte n'entreprend un ouvrage que pour l'intérêt de l'ouvrage lui-même ; & qu'enfin, puiſque tous les Etres ont leur deſtination & leur uſage ſelon les différentes qualités qui les compoſent, il y a bien apparence que l'homme, le plus noble des Etres viſibles, a des devoirs & une deſtinée conformes à la dignité de ſon rang (1).

C'eſt en contemplant la nature dans cet eſprit de ſcience, que l'ouvrage de

(1) Le Chrétien tire toutes ces conſéquences ſans le ſecours de l'étude : l'Eſprit Saint lui communique plus de lumieres, en un inſtant d'oraiſon, qu'il n'en acquerroit dans trente ans de travail. Ainſi a-t'on vû des Saints & même des Saintes ſans littérature, traiter en maîtres les matieres les plus ſublimes. Cependant le don parfait de ſcience s'étend juſqu'à l'intelligence des Ecritures où la Divinité brille & échauffe comme le Soleil ſur ſon midi. C'eſt là que la majeſté du Créateur paroît dans tout ſon éclat ; que l'univers eſt vivement dépeint avec tous les caracteres de ſa ſervitude ; que le lecteur raiſonnable ſent & la profondeur de ſon néant, & tout le prix de ſon exiſtence, & la vraie deſtinée de ſes jours. Quelle impreſſion doivent faire en lui ces hiſtoires pompeuſes, touchantes, terribles, que lui font les écritures des miſéricordes de Dieu ; de l'iniquité de la terre ; de la mort des enfans ſcélerats ; de la gloire

la création ſe conſerve dans toute ſa gloire. Alors le Créateur goûte le plaiſir de voir tout ſoumis à ſa puiſſance : toutes les créatures ſervent aux beſoins de l'homme, tandis que de ſon côté l'homme obéit à Dieu comme à ſon maître ſouverain. Alors le régne du péché s'affoiblit par la connoiſſance parfaite, & ſérieuſement réfléchie qu'on a de tous les Etres par rapport à leur fin : le péché de l'orgueil ; on ſçait que la gloire ne peut appartenir qu'à Dieu : le péché de l'ambition ; on ſçait qu'en toutes choſes il ne faut chercher que Dieu : le péché de l'avarice ; on ſçait qu'on ne doit s'enrichir qu'en Dieu : le péché de la volupté ; on ſçait que le corps doit être ſoumis à la raiſon, & la raiſon à Dieu. Pénétré de l'idée de ſa propre grandeur, le Chrétien regarde tout ce qui n'eſt pas Dieu, comme indigne de l'honneur qu'il a de lui appartenir : tel qu'un Roi qui méprife les amuſemens du peuple, il ne profite du ſervice des créatures qu'autant qu'il s'accor-

S. Aug. tract 41. in Joan. T. 6.

& de l'opprobre des ſiécles éternels ! Eh ! quel attrait pour ſon cœur que l'intelligence de ces livres divins dont le ſtyle ſeul ſurpaſſe en beautés toutes les autres ſciences ! *quæ ſcientias omnes atque doctrinas ipſo etiam locutionis ſuæ more tranſcendit.* S. Greg.

de avec les devoirs de ſon état & la gloire de ſon rang. S'il médite des projets ; s'il fait des alliances ; s'il met à profit ſes talens ; c'eſt toujours dans cet eſprit qui ſonde les intentions du Créateur, & qui prétend ſeconder en tout ſes deſſeins ſur l'humanité. J'ai connu, Seigneur ! que vous aviez tout fait pour vous-même ; car vous êtes le Dieu jaloux qui cherche ſa gloire juſques dans la ſévérité de ſes vengeances. Exod. c. 14. Vous créâtes le ciel & la terre ; vous attachâtes le plaiſir aux charmes de vos créatures ; vous imprimâtes dans mon cœur un doux & tendre penchant pour les joies innocentes : m'auriez-vous cédé vos prétentions, Seigneur ! en conſentant que j'oublie vos bienfaits, & que par une injuſtice même de nature, j'établiſſe loin de vous mon bonheur dans l'amour des objets périſſables ? Les aſtres ſont à vous ; les richeſſes ſont à vous ; les fruits de la terre ſont à vous ; mon corps, mon ame, ma fortune, ma vie, ſont à vous : puis-je donc m'approprier un domaine que vous tenez ſi légitimement ſous votre puiſſance ? & prétendrois-je vous rendre mon eſclave en vous faiſant ſervir, vous, vos créatures, & ma dépenden-

ce, aux conſeils de mes iniquités ? Reprenez, Seigneur ! reprenez des droits qu'uſurpa mon ambition ſacrilége ; mon ame ouvre enfin les yeux ſur l'immenſité de votre grandeur & ſur la petiteſſe de mon néant ! régnez dans le ciel, ſur la terre, & dans mon cœur, puiſque vous êtes le dominateur de la terre & des cieux ! & que mon ſouffle s'éteigne, ſi jamais la créature m'arrache le moindre ſoupir au préjudice de votre autorité. Iſaï. c. 43

C'eſt ainſi que par le don de ſcience, le Chrétien rapporte toutes choſes à la gloire du Très-Haut : la nobleſſe de ſon extraction par l'humanité du caractère ; les biens de la fortune par ſa généroſité envers l'indigent ; ſon pouvoir ſur les peuples par l'exacte diſtribution de la juſtice ; la ſupériorité de ſes talens, l'éclat de ſa renommée par ſon humilité devant Dieu. Que ſont pour lui les préjugés du ſiécle ? eſt-ce donc qu'on conſulte la vanité pour s'inſtruire des droits du Créateur ſur ſes créatures ? Orgueil, ambition, luxe, volupté, toutes les paſſions lui paroiſſent comme des modes qu'inventa la perverſité du cœur humain. Il regarde les amateurs Lactan. de div. inſt. l. 4, c. 5.

du ſiécle comme des ſujets infidéles à leur Roi, ou comme des ſerviteurs perfides qui aliénent les biens de leur maître, ou comme des adulteres enfans de Céſar qui s'abandonnent à la débauche du petit peuple. Il ne condamne point les deſirs de la nature ; mais il veut que la nature régle ſes deſirs ſur l'eſprit des loix éternelles ; il eſt grand ſans fierté, riche ſans faſte, humain ſans foibleſſe, généreux ſans oſtentation, mondain même, pour ainſi dire, ſans mondanité. Jamais ſon œil ne perd de vue ce qu'il doit à Dieu de ſubordination dans ſes engagemens avec la créature : & jugeant des proſpérités de la terre, non dans la vanité de ce qu'elles ſont, mais dans la vérité de ce qu'elles doivent être, il trouve la vertu où le vice ſouille les cœurs profanes par ſon adreſſe à élever les actions les plus humaines juſqu'à l'ordre divin.

Fortifiez, Eſprit-Saint ! fortifiez de plus en plus mon ame par les lumières de votre ſcience ! ne ſouffrez rien dans mon cœur qui tienne à la chair dont je ſuis revêtu ! épurez mes affections pour la créature qui m'attache à ſes liens par les devoirs de mon état ! apprenez à la

terre juſqu'où doit aller ſa ſoumiſſion à l'autorité d'un Dieu dont jamais les droits ne furent violés envain ! hâtez-vous, Eſprit Saint, modérateur tout puiſſant ! tout ici-bas rentre dans la confuſion : les enfans des hommes uſurpent chaque jour l'empire de la Divinité !

Don de force. (1) L'eût-on jamais penſé que la Religion Chrétienne ſi foible dans ſon enfance, dût affermir ſon trône ſur les ruines des puiſſances infernales ? Déja la Synagogue avoit levé le bras pour frapper les diſciples

(1) La force eſt un don du Saint-Eſprit qui nous fait entreprendre avec courage & exécuter avec force les deſſeins particuliers que Dieu nous inſpire. S. Bonaventure diſtingue deux eſpéces de force : l'une eſt une vertu ; l'autre un don du Saint-Eſprit. La premiere vient d'un courage naturel qu'inſpire l'amour du bien public ou perſonnel aux dépens même de la vie, s'il le faut : ainſi le Magiſtat ſoutient généreuſement le poids de la magiſtrature ; le Philoſophe ſe dévoue avec plaiſir aux pénibles travaux de l'eſprit ; le guerrier prodigue ſans pâlir ſon ſang par honneur pour lui même, & par amour pour ſon Prince. La ſeconde vient d'un motif ſurnaturel qu'inſpire l'amour des loix éternelles : ainſi le Prêtre ſouffre ſans murmure les déſagremens du miniſtere ; le Religieux vit content ſous la cendre & le cilice ; le Pontife eſt toujours prêt à donner ſa vie pour le bien ſpirituel de ſon peuple : or, conclud le ſaint Docteur, il n'y a que celle-ci qui ſoit un don du Saint-Eſprit, *quæ autem ſe habet ſecundum dictamen ſupernaturalium principiorum legis æternæ, hæc eſt donum Spiritûs Sancti.* S. Bon. de ſept. donis. c. 1.

d'un maître qui venoit d'expirer ſous ſes coups : les Apôtres effrayés s'étoient cachés dans la retraite d'où ils reclamoient la protection du ciel contre des ennemis conjurés & terribles : la prédication de l'Evangile étoit ſuſpendue par la terreur du Calvaire qui ne laiſſoit pas à l'Egliſe affligée la liberté même de ſe plaindre ; lorſque l'eſprit de force fait naître le courage & la puiſſance du ſein même de la foibleſſe. Alors ſe tranſforment en héros des hommes ruſtiques qui juſqu'ici n'avoient fait que trembler : ils attaquent de front un peuple féroce dont le regard lançoit le carnage & la mort : ils lui reprochent un crime qui, avec ſa réprobation, fixe aux yeux de toute la terre l'époque de ſon opprobre. Ils ſe répandent dans l'univers, combattant par-tout les Dieux des provinces, foulant aux pieds les Idoles d'Enfer : ils pénétrent dans la cour des Potentats Idolâtres, qu'ils menacent de vengeance céleſte au nom d'un Juif crucifié : ils affrontent les échaffauds qu'on oppoſe à leur Evangile de feu : & c'eſt alors qu'ils pouſſent des cris de triomphe, quand leurs membres ſont épars au milieu des roues.

Mais ce n'eſt ici qu'un commence-

ment de victoire ; l'esprit de force devoit passer à tous les siécles Chrétiens. Quels vainqueurs magnanimes dont les noms sont couchés dans les fastes de l'Eglise ! quels monumens ne nous ont-ils point transmis de courage, de vertu, de magnificence ! qui édifia, je demande, ces temples augustes dont les fondemens seuls étoient capables de rebuter les architectes ? qui planta l'étendart de la croix dans ces contrées farouches d'où la barbarie avoit proscrit toute humanité ? qui forma ces ligues offensives pour venger les lieux Saints de la tyrannie du redoutable Ottoman ? qui remit dans son fourreau un glaive déjà levé sur la tête d'un ennemi indigne de survivre à ses forfaits ? qui cacha le cilice sous la pourpre, le génie sous la simplicité, la pureté du cœur sous l'appareil du luxe ? disons plutôt, qui ensévelit dans l'autre des deserts la noblesse du sang avec tout le faste des grandeurs mondaines ? C'étoient des mortels comme nous que l'Esprit Saint préparoit à la gloire des grands hommes : des Rois économes qui embellissoient les Eglises de l'éclat de leur trône : des Guerriers couverts de blessures qui sacrifioient leur second bras & leur tête à

la cauſe de Dieu : des Miniſtres amis du repos qui, ſe jouant des tempêtes, portoient au-delà des mers le nom de Jeſus-Chriſt : des Vierges délicates & timides qui enſéveliſſoient leurs charmes, leur jeuneſſe, leur liberté dans les ombres éternelles du cloître. Et ſous nos yeux encore, que ſont ces courageux Chrétiens qui étonnent la terre par la grandeur de leurs victoires céleſtes ? Ils invoquent le Dieu de Jacob au milieu d'Iſraël Idolâtre : ils s'arment d'un zèle tout de feu contre les prévaricateurs de la loi : ils acceptent la perſécution pour juſtice comme un des riches préſens de la Divinité : ils accélerent & ils ſuſpendent la vengeance divine pour la ruine des impies ſcélérats : ils voudroient, s'il étoit poſſible, anéantir l'univers coupable pour créer un monde innocent & fidéle : hé ! qui ne reconnoît la vertu du Saint-Eſprit dans les miniſtres de la vérité, combattant & confondant l'erreur qui, aujourd'hui ſurtout, s'efforce de pervertir la foi !

La ſupériorité des forces accable un puiſſant ennemi : un guerrier brave & ruſé renverſe ſur la pouſſiere le plus fier conquérant : il ne faut ſouvent qu'un berger pour terraſſer les redoutables

Goliath. L'Eſprit Saint fait des Athlétes que toutes les puiſſances d'enfer ne ſçauroient ſubjuguer. Il imprime dans leur ame ce courage bouillant qui s'enflamme aux approches mêmes du péril : il fait naître leur conſtance du ſein même des obſtacles qui devroient les ſurmonter & les abbatre. Ce ne ſont plus ces eſprits incertains & lâches qui ne ſçavoient ni rien concerter, ni rien entreprendre : ce ſont des hommes décidés & puiſſans qui embraſſent tout ce qu'il plaît au Dieu des conſeils de leur inſpirer. Ils ferment l'oreille aux cris de leur foibleſſe pour ne ſuivre que le mouvement de l'eſprit qui les encourage : c'eſt Ambroiſe qui interdit à Théodoſe l'entrée du Temple : c'eſt Chriſoſtome qui reprend la licentieuſe Eudoxia : c'eſt Xavier qui porte l'Evangile aux extrémités de l'Inde : c'eſt Théreſe qui, voulant conſommer l'œuvre du Seigneur, triomphe après mille combats des puiſſances du ſiécle. Ils oſent tout, ces hommes divins, parce qu'ils agiſſent au nom du Dieu à qui rien ne peut réſiſter : & ſi l'ouvrage ne répond pas toujours à leurs travaux, il n'importe : la gloire de l'entrepriſe leur tient lieu de victoire & de couronne.

Quel retour dans l'ame du Chrétien que l'Eſprit Saint éleve ainſi au-deſſus de ſa foibleſſe & de la méchanceté des hommes! Je ne ſçavois, Seigneur! ce que c'étoit que le zèle de votre loi: je n'oſois combattre vos ennemis dont le ſeul regard m'intimidoit & me faiſoit pâlir: j'oubliois vos intérêts, puiſque je n'avois ni aſſez de diſcernement pour les démêler, ni aſſez de force pour les ſoutenir. Ma lâcheté s'étendoit même ſur les devoirs de mon état qui me paroiſſoient & trop immenſes & trop onéreux. Je ne pouvois m'arracher à mes plaiſirs pour m'aſſujettir à des loix dont l'idée ſeule me devenoit importune: je craignois de paſſer pour homme de bien par le ridicule que la maligne cenſure donne à la vertu: j'étois, Seigneur! le plus inutile poids de la terre: & par le deshonneur que je faiſois même à la nature, j'euſſe dû rougir cent fois de mon exiſtence. O puiſſance! ô divine ardeur! ô courage terrible! votre eſprit, Seigneur! m'a rendu comme perſonnelle la cauſe de votre Divinité; mon cœur eſt toujours prêt dès qu'il s'agit de votre querelle: j'irois au bout de l'univers s'il m'étoit poſſible de vous y faire une conquête:

mes talens ſont à vous, mon eſprit, mes veilles, mes travaux, je vous abandonne tout, pourvu que votre volonté s'accompliſſe. Que ſont pour moi les préjugés du ſiécle? qu'eſt-ce que le conſeil des impies? Sous vos auſpices, Seigneur! je marche tête levée dans la voie de vos commandemens : ma bouche rend généreuſement témoignage à la vérité devant les Magiſtrats & les Souverains : je condamne l'injuſtice du tyran perſécuteur, tandis que je briſe les chaînes de l'innocent opprimé. Les ennemis de votre nom ſont les ennemis de mon cœur; & ſi vous m'en donniez la puiſſance, j'entaſſerois ſur eux les colines & les foudres : vous ordonneriez, Seigneur! & vous ſeriez obéi : du lit de mon repos je porterois vos ordres dans le centre des abîmes.

Les ſujets ont l'honneur de ſervir leur Roi : les Rois pourvoyent avec amour & vigilance à la félicité de leurs ſujets : en cela tous les deux ſecondent les intentions de la Divinité. Moins préoccupé des objets terreſtres, le Chrétien remplit un miniſtère qui va directement à Dieu : ſes penſées, ſes deſirs, ſes affections ſont en Dieu : les projets

qu'il médite viennent de Dieu, & ſe rapportent à Dieu : s'il reſpire, s'il étudie, s'il inſtruit, c'eſt pour la gloire de Dieu : dans ſes ſolitudes, dans ſes courſes, dans ſes travaux, il n'ambitionne & ne cherche que Dieu : quelle fonction ſublime ! quelle grandeur ! delà, ſon zèle répond à la majeſté du Dieu qu'il ſert : il regarde comme ſa plus brillante fortune l'honneur qu'il a de ſoutenir les intérêts d'un ſi grand maître : il ne ſe laiſſe abbatre ni par la crainte ni par les contradictions ; l'eſprit qui l'anime eſt plus fort que tous les élémens : j'ai commencé votre ouvrage, Seigneur ! quel démon de fureur m'empêchera de le conſommer ! il proteſte de ne ſe ſervir de ſon ſouffle que pour courir dans la voie de Dieu ; c'eſt ici le dominant plaiſir de ſa vie : quel bonheur pour lui d'expirer dans une ſi noble & ſi heureuſe carriere ! Eſprit Saint ! vous me l'avez communiquée cette force qui affronte les hazards, qui par ſa conſtance ſoumet la nature à la Divinité ! mais je n'ai rien fait encore ; mon zèle embraſſe tous les intérêts de votre gloire : mettez, Eſprit divin ! mettez à l'épreuve le courage de votre humble

ſerviteur : mais dirigez en tout les opérations de mon ame ſelon les conſeils de vos volontés.

Don de conſeil (1). O ſiécle contentieux ! ſiécle du délire ! ſiécle malheureuſement célébre par ſon incrédulité ! où le doute combat la ſcience ; où la ſcience eſt proſcrite par l'inſenſé raiſonnement ; où le raiſonnement captive & dégrade la foi ! que deviendront vos élûs, Seigneur ! dans ce ſiécle pervers où la ſageſſe humaine diſcute, preſcrit, maintient toutes les loix excepté les droits de votre Divinité ? Aujourd'hui, non ſans doute, plus de Prophétes, plus de

(1) Le conſeil eſt un don du Saint-Eſprit qui nous fait diſtinguer les voies de Dieu d'avec celles qui ne le ſont pas, & qui nous porte à agir ſans précipitation conformément aux principes des loix éternelles. Les penſées des hommes ſont timides, leur cœur inconſtant, leur imagination prompte & capricieuſe, leurs providences incertaines : comment dans cet état de légereté ſtupide connoître & ſuivre les voies de Dieu par elles-mêmes ſi étroites & ſi cachées, demande ſaint Bernard ? C'eſt donc le Seigneur qu'il faut conſulter, conclud ſaint Auguſtin, non en réglant ſes inſpirations ſur nos conſeils, mais en ſoumettant nos conſeils à ſes volontés. Or, le Saint-Eſprit nous porte à conſulter Dieu de bonne foi, & à remplir ſes volontés avec ſoumiſſion : eh ! que nous ſerviroit le don de force en matiere de ſalut, ſi l'Eſprit de conſeil n'éclairoit & ne dirigeoit notre courage dans l'entrepriſe & dans l'exécution ? *niſi enim per conſilium fulciatur, valde deſtruitur Spiritus fortitudinis.* S. Greg. l. 1. moral. c. 16.

Rédempteur en Iſraël, plus de faſtes de la Synagogue, de l'Egliſe, ni même de la reſpectable antiquité. De la pouſſiere des écoles profanes eſt ſortie une ſecte philoſophique qui traveſtit en roman & l'hiſtoire évangélique & le Chriſt fondateur de l'Evangile. Ici le culte ſuprême n'eſt qu'invention politique; là l'homme qu'un animal bipede : ici la Divinité eſt changée en ſtatue de bronze; là l'infâme volupté ſe transforme en héroïque vertu. Venez, vous dit celui-ci, ſuivez moi; c'eſt la vérité qui me guide. Arrêtez-vous, reprend celui-là, ouvrez les yeux; c'eſt l'erreur qui vous égare. Vous êtes tous des foux, ajoute ce troiſiéme : l'homme eſt ſon flambeau, ſon propre penchant lui tient lieu d'oracle. Dans ce conflict d'opinions la tête tourne en matiere de mœurs & de foi : on ne ſçait à quel eſprit il faut croire, à Paul, à Menander, ou bien à Elymas. On ne réprouve point la doctrine de J. C. mais on ne condamne pas non plus les ſyſtêmes du vertige philoſophique, qui d'ailleurs entraînent les plus beaux eſprits : & ainſi partagé de ſentimens, on attend pour ainſi dire que le hazard décide du choix : on trouve le pour & le con-

Lett. Turq. lett. 16.

Diſcours ſur la vie heureuſe, pag. 72.

Les Mœurs, p. 143.

L'Eſprit, p. 253.

tre dans toutes les Religions ; & l'on vit ſans en avoir pas une, voilà l'hiſtoire du ſiécle.

Tu ſeras confondu, Pyrrhoniſme extravagant ! il eſt dans l'Egliſe de J. C. un eſprit de conſeil. Nous connoiſſons le lieu de ta naiſſance, tes peres, ta fortune, ton ſéjour. N'es-tu pas le fils de la honteuſe volupté ? ne fus-tu pas enfanté dans des laboratoires ténébreux? n'es-tu pas flétri par les écrits les plus invincibles & les édits les plus ſanglans? n'eſt-tu pas relégué dans des coins de Provinces qu'habitent le fanatiſme & le crime? L'Eſprit Saint nous a donné l'intelligence des écritures ; & c'eſt par ces écritures que nous conſtatons l'hiſtoire de ton infamie. Nous ſçavons qu'il n'y a qu'une Religion, qu'une foi, qu'un baptême, comme il n'y a qu'un ſeul légiſlateur, Jeſus-Chriſt, l'oracle de toute la terre : que tout ce qui n'eſt pas conforme à ſa doctrine n'eſt qu'erreur, par conſéquent monſtre ſorti des enfers : que ſon Evangile, d'ailleurs ſi évidemment prouvé, doit nous paroître encore plus divin, par-là même qu'il n'a pour ennemis que des hommes de chair & la race des eſprits forts : & qu'enfin c'eſt ne pas avoir atteint l'âge du bon

Ep. ad Epheſ. c. 4.

ſens que de révoquer en doute des vérités qui à l'autorité de Dieu joignent le témoignage de tous les ſiécles (1).

Ces tems ont donc bien changé où dans la légereté de mes penſées je me laiſſois emporter par tous les vents de la Doctrine; où par reſpect j'euſſe ceſſé d'être Chrétien, ſi mes maîtres m'avoient preſcrit un régime d'impiété; où je jugeois du mérite des Ecrivains Déiſtes par la ſingularité biſarre de leurs paradoxes, & l'emphaſe de leur ſtyle philoſophique. Rappellez-vous, mon ame! ces années d'ignorance que fortifioit la perverſité de vos mœurs; ces piéges groſſiers que vous tendoit le démon de l'erreur, mais où ſans crainte ni préjugé vous vous jettiez de front;

Ep. ad Epheſ. 6. 4.

(1) Pour diſcerner l'erreur d'avec la vérité il ne faut que la comparer avec l'eſprit de la loi, je veux dire l'Evangile de Jeſus-Chriſt la Doctrine de l'Egliſe, de ſes Docteurs, les lumieres de la ſaine raiſon. Mais parce que les ſimples & les ignorans ne ſont pas en état de faire cette juſte comparaiſon, l'Eſprit Saint ſupplée à leur foibleſſe par l'enſeignement de l'Egliſe auquel il attache des inſpirations particulieres. Mais pour obtenir ce don de lumiere, il faut renoncer à la prudence de la chair qui, comme dit ſaint Paul, eſt ennemie de Dieu. » Ce » n'eſt pas être injuſte, dit » ſaint Bonaventure, que » de vouloir régler les » conſeils de Dieu ſur l'inſ- » tinct de la ſageſſe hu- » maine, c'eſt être idolâ- » tre & magicien, » *ecce arioli & idololatræ facti ſunt.* S. Bon. de Conc. c. 3.

ces retours d'une piété ſuſpecte qui cachoit plus d'amour propre que de chaſtes deſirs, qui prenoit les mouvemens d'un cœur ſenſuel pour des aſpirations de l'Eſprit Saint; qui cherchoit & qui croyoit trouver Dieu dans des objets perfides uniquement propres à vous le faire perdre : ô mon ame ! que vous étiez aveugle ! & d'où vous eſt venue cette lumiere ſubite qui aujourd'hui dirige vos pas avec tant d'aſſurance ! Eſprit divin ! Eſprit de diſcernement ! Eſprit du grand conſeil ! vous avez eû pitié des ténébres de ma jeuneſſe; je le dis avec confuſion, & je m'en ſouviens avec reconnoiſſance. Depuis que vous daignâtes m'éclairer ; je marche à la ſplendeur d'un beau jour : je diſcerne les eſprits au ſeul ſon de la voix : je connois l'homme ſcélérat par le mouvement de ſes yeux : je vois l'eſprit immonde ſous une face où brille la pudeur : ſouvent même je ſuſpecte & je découvre de l'artifice juſques dans mon cœur palpitant de vertu : fuſſé-je au milieu des ombres de la mort, toujours le Ciel s'offre à mes regards, car mes yeux ſont conſtamment fixés ſur ſes voies. Qu'êtes-vous, Philoſophes ! qu'êtes-vous, impoſture ! qu'es-tu, ſcru-

pule ! & toi encore, Démon méridien, ſinge de l'aimable vertu ! Enfer ! preſtiges ! erreur ! philoſophie pompeuſe ! le charme de vos bagatelles s'évanouit aux yeux du Chrétien comme l'ombre d'une nuée : & c'eſt alors que vous êtes les dupes de vos ſupercheries quand vous croyez avoir pris dans vos piéges ſon innocente ſimplicité.

Don d'entendement. (1) Qu'étoit, Seigneur ! la philoſophie profane ? quelle idée avoient les ſages Payens des grandeurs de votre Divinité ? trop eſclaves des ſens pour mériter de vous connoître ; trop ſublimes vos vérités éternelles pour être connues par des eſprits corrompus,

(1) L'entendement eſt un don du Saint-Eſprit qui éleve l'ame à l'intelligence des vérités ſurnaturelles que nous devons croire par la foi : les cinq premiers dons regardent proprement la vie active, dit ſaint Anſelme. Les deux derniers ont pour objet la vie contemplative en ce qu'ils conſiſtent dans la connoiſſance & la jouiſſance de Dieu, *hæc autem duo pertinent ad vitam contemplativam.* Le don d'entendement étoit d'autant plus néceſſaire que la Religion Chrétienne eſt toute pleine de myſteres qui ſurpaſſent la portée de l'eſprit humain Il a donc fallu pour la ſûreté de la foi que l'Eſprit-Saint ait ſoulagé la foibleſſe de notre raiſon par un rayon de lumiere qui lui facilitât l'intelligence des vérités trop profondes ; *planum eſt quod neceſſe fuit ut Spiritus Sanctus ſuperadderet aliquod lumen ſupernaturale quo mens veritates abſconditas apprehenderet.* S. Bon. de dono intell. c. 3.

rompus, ils vous mirent groſſierement au rang des Dieux inſenſés. Ils crurent que des mortels, non moins divins que vous, partageoient d'autorité votre gloire & votre puiſſance. Votre intelligence ſuprême étoit miſe au niveau du génie de l'homme; l'eſprit humain prétendoit comprendre la profondeur de vos penſées. Vous étiez tantôt le haſard, tantôt la nature, tantôt un compoſé de matiere corruptible & temporelle. Il n'y avoit en vous ni providence ni juſtice; vous ne viviez que pour vous-même : votre indolence abandonnoit l'homme à ſa deſtinée : ce n'étoit même que d'un œil dédaigneux que vous jettiez le regard ſur l'odeur de ſon encens. Vous n'étiez pas connu, Seigneur ! le portrait de votre divinité portoit en tout l'empreinte du pinceau biſarre qui ſe mêloit de le tracer. Dieu tout-puiſſant ! Dieu ſuprême ! Dieu d'éternelle vérité ! votre droite a voulu venger la gloire de votre nom. Vous avez envoyé votre Eſprit ſur la terre, cet Eſprit dont la ſplendeur éclaire l'obſcurité des abîmes : alors ſe ſont évanouis tous les ſyſtêmes de la folle antiquité. Vous avez parû comme un Monarque indépendant qui régne ſeul ſur le trône des ſiécles : Pſal. 75.

nous avons vû la nature ſortir de vos mains comme d'un ouvrier ſouverain qui fait tout ce qu'il lui plaît, & ſans lequel rien ne peut exiſter. La magnificence de vos Cieux faits pour nos beſoins nous a conduits à la connoiſſance de vos miſéricordes. Nous avons compris par tout ce qui nous environne que l'homme étoit l'objet de votre amour, & qu'à votre tour vous prétendiez en être aimé. Notre eſprit, incertain juſqu'ici & follement errant dans la voie des ſciences, a trouvé en vous un repos que le deſir de la vérité lui faiſoit envain chercher. Il goûte en vous cette délicateſſe de lumiere que la ſublime Théologie fait ſentir; & que le génie profane ne peut pas même connoître. Nous comprenons que c'eſt véritablement vous qui êtes l'objet de l'ame intelligente, & hors duquel les découvertes philoſophiques ne ſont qu'illuſion & vanité d'eſprit; quelle perte pour le ſage Payen d'avoir vécu trop-tôt! quel triomphe pour le monde Chrétien à qui vous réſerviez la connoiſſance de votre divinité, la plus douce volupté de l'eſprit humain.

Les beaux arts flattent le goût par les portraits qu'ils font de la belle nature: la phyſique expérimentale imprime le

plaiſir de l'agréable ſurpriſe : quoi de plus enlevant que l'aſtronomie qui contemple la grandeur, l'harmonie, les admirables flambeaux de la ſphére céleſte ! mais qu'eſt-ce que tout cela auprès de l'entendement qui nous éleve au-delà des Cieux ? par lui le Chrétien entre dans le ſanctuaire d'un Dieu, le centre de toute perfection poſſible : il remonte aux ſiécles de l'éternité où cet Etre, ſeul exiſtant, ſe tenoit comme renfermé en lui-même dans la contemplation de ſes beautés : il admire cette eſſence adorable dont le ſpectacle fait paſſer de ſes yeux à ſon cœur des torrens d'ineffables voluptés : il voit ſortir du bout de ſon doigt un univers, brillant, pompeux, immenſe, qui ne lui coûte qu'un acte de ſa volonté ; ici ce ſont des Anges couronnés de rayons ; là des hommes d'une figure aimable & d'un eſprit encore plus tranſcendant ; plus haut des aſtres revêtus d'admirables ſplendeurs ; par-tout des créatures ſans nombre, ou d'une forme ſinguliére, ou d'une douceur tendre, ou d'une fierté reſpectable, ou d'une beauté touchante. Il ſonde les conſeils du Dieu créateur ; & il lit dans ſon cœur que le genre humain eſt ſpécialement l'ouvrage de ſon

S. Aug. de ſp. & an. c. 11.

amour ; que c'eſt pour lui ſeul qu'il fait éclater au-dehors les grandeurs de ſa Divinité ; qu'il lui réſerve une glo-
Jerem. c. 13. rieuſe deſtinée, parce qu'il goûte une eſpéce de félicité à faire des heureux : & alors quelles délices accompagnent l'intelligence des vérités ſi ſublimes ! c'eſt alors oui dans l'ame du Chrétien l'accès du plus noble & du plus doux tranſport. Jamais ſon cœur ne goûta de plaiſir comme celui de connoître un Dieu, & plus grand que la grandeur même, & plus beau que la beauté même, & plus tendre que la tendreſſe même : Dieu ſage & miſéricordieux qui le fit à ſa propre image ; qui le ſoutint ſur le penchant de ſon crime ; qui ſur la terre lui diſpenſe ſes graces, & dans le Ciel lui reſerve des couronnes immortelles : ô Saint-Eſprit ! ſource de toute lumiere, flamme du divin amour ! combien n'avez-vous pas aggrandi la ſphère de mon eſprit ! vous avez élevé mon ame juſqu'aux immenſes hauteurs de la région céleſte ! vous avez aſſaiſonné des délices de votre onction mes eſſors vers la Divinité ! Religion ſainte ! c'eſt par vous que ces rayons vivifians ont frappé mes regards ; par vous que je connois les charmes de l'auguſte ver-

tu ; par vous que s'eſt formé ſur ma tête & dans mon ſein un Ciel plus lumineux que les brillans jours du ſiécle ! O que la ſcience profane s'eſt avilie à mes yeux lorſque vous m'avez fait ſentir le prix de l'aimable vérité ! j'ai compris que je ne ſçavois rien dès que je ne connoiſſois point l'auteur de mon exiſtence : j'ai rougi des talens de mon eſprit que je prenois cependant pour les titres de ma renommée : j'ai regardé les ſçavans du ſiécle comme des enfans qui ne font que bégayer : je n'ai ambitionné que la ſcience des Saints qui conſtituant les vrais héros du génie, eſt la ſeule capable de m'immortaliſer : hé ! quel plus noble effort d'eſprit que mon vol vers le trône de Dieu, d'où je fais comme paſſer en revûe la nature exiſtante, pour ne pas dire les créatures poſſibles ! Sap. c. 13.

Et du haut de tant de ſublimité, comment tomber dans les puérilités du raiſonnement ? comment reſſentir la moindre atteinte des tentations ſur la foi ? la Religion, mon cher Cléonime, eſt aux yeux du Chrétien comme une mer de criſtal dont il apperçoit les profondeurs. Il reconnoît en elle l'ouvrage ſenſible d'un Dieu, & dans l'en-

chaînement de ſon hiſtoire qui embraſſe tous les ſiécles, & dans la fidélité de ſes oracles, & dans la ſageſſe de ſes loix, & dans la gloire de ſes combats, & dans la perpétuité de ſon regne. Les myſtères les plus obſcurs ont pour lui tous les dégrés de certitude par la preuve authentique qu'il a de la révélation, & par la véracité de l'Etre ſuprême qui les révéla. Un Dieu attaché en croix le ſurprend moins qu'un Dieu tonnant dans les Cieux; il comprend que la Divinité paroît plus aimable en faiſant miſéricorde qu'en exerçant la vengeance. Qu'eſt-ce pour ſa foi que Jeſus-Chriſt caché ſous une hoſtie; tandis que par un plus étonnant prodige il voit le Verbe couché dans une crêche ſous la figure d'un enfant? il ſçait que Dieu a parlé; le Ciel, la terre, ſon propre eſprit lui rendent ce témoignage; ce n'en eſt que trop; il douteroit moins de la vérité de ſa parole que de la réalité de ſon exiſtence (1).

(1) Le Chrétien parvient par le don d'entendement à la connoiſſance de trois vérités qui ſont comme l'appui de la foi, vérité de connoiſſance, vérité d'opération, vérité d'amour; ainſi les diviſe ſaint Bonaventure. Dans la vérité de connoiſſance, l'Eſprit Saint nous rend ſenſibles les preuves de la Religion Chrétienne, la néceſſité de la révélation, la divinité

Heureuſe l'ame que vous inſtruiſez vous-même, Eſprit Saint! & à qui vous daignez révéler le teſtament de vos loix! Je les ai vûs, ces enfans de votre lumiere, s'élançant vers les aſtres malgré la peſanteur de leur eſprit; ſe répandant en oracles d'une bouche qui n'avoit pas même appris l'art de parler; développant d'un ſtyle pathétique & nerveux des vérités cachées aux Docteurs d'Iſraël. Je les ai vûs détournant le regard pour ne pas voir des miracles qui euſſent moins crié dans leur ame que le témoignage de leur propre eſprit: vous les aviez

S. Louis ne voulut point regarder un enfant appuyé ſur l'hoſtie qui fut apperçu au moment de l'élévation pendant le ſacrifice de la Meſſe.

des prophéties, leur liaiſon avec les événemens, la miſſion de Jeſus-Chriſt, l'authenticité de ſes oracles, la ſainteté de ſa Doctrine. Dans la vérité d'opération il nous fait connoître qu'un Dieu tout-puiſſant a pû ſeul établir cette Religion, vû ce qu'elle a de miraculeux dans l'antiquité de ſon origine, dans l'hiſtoire de ſa fondation, dans la ſageſſe de ſes loix, dans la perpétuité de ſa foi, dans l'étendue de ſon empire. Enfin dans la vérité d'amour, il nous fait ſentir que cette Religion eſt l'ouvrage d'un Dieu de miſéricorde puiſqu'il dépendoit de lui d'abandonner l'homme au malheur de ſa deſtinée; & qu'il a daigné le racheter par l'effuſion même de ſon ſang. Or la lumiere qui lui découvre ces vérités forme dans ſon eſprit une démonſtration palpable à laquelle il lui eſt impoſſible de ſe refuſer. » D'ailleurs, remarque S. » Auguſtin, cette démonſ- » tration eſt à lui ſeul, » parce que c'eſt à lui ſeul » que le Saint-Eſprit s'eſt » communiqué; » *& ideo illa nemo ſcit niſi qui accipit per revelationem & experientiam,* S. Aug. Hom. 2. in Apocal. circa finem. tom. 2.

éclairés, lumiere de lumiere ! la clarté de vos rayons effaçoit à leurs yeux l'évidence même des prodiges. Hé ! quelle étoit la certitude de leur foi, lorſqu'ils combattoient pour la Religion aux dépens de leur liberté ! qu'ils affrontoient les dangers de la mort ! qu'ils portoient leurs têtes ſur des échafauds dont le ſupplice même paroiſſoit fortifier leur conſtance ! il eſt donc un eſprit céleſte, ai-je conclu, qui préſide dans le peuple de Dieu ; qui révele à la terre les ſecrets du Ciel ; qui crée la ſcience dans l'ame des ſimples & des ignorans ; qui dirige le Chrétien par des oracles & plus ſenſibles que l'exiſtence des corps, & plus clairs que le jour du midi? Qu'êtes-vous, eſprits forts ! que diſputez-vous, de révélation, de myſtères, du culte Catholique ou Chinois ! la conviction intime eſt-elle une chimére? ou bien forme-t'on des doutes ſur la vérité qui ſe fait ſentir? entrez dans nos ames, vous, qui prétendez ſonder tous les abîmes ; vous y trouverez la preuve de votre vertige avec la ſolution de vos argumens : c'eſt tout enſemble dans nos eſprits & dans nos cœurs, & le flambeau de la foi éclairée, & l'attrait puiſſant de la vérité, & les délices de l'aimable vertu.

Don de ſageſſe. (1) O tréſor de lumiere ineffable ! ô brillant jour de l'éternité ! ô ſejour de la paix parfaite où l'ame du juſte ſe familiariſe avec la Divinité ; où ſes eſprits ſont abſorbés dans l'abîme de ſes grandeurs ! ſplendide & délectable banquet, où dans les accès d'une ivreſſe toute céleſte l'homme goûte les délices & le bonheur d'un Dieu ! qu'eſt-ce que ce don de ſageſſe qui éleve des mortels au dégré d'une félicité ſi parfaite ? juſqu'ici le Chrétien a joui du raviſſant ſpectacle que préſentent la magnificence & l'amour du Créateur. Il a vu l'inſtant où ce vaſte univers ſortit de ſa main libérale & toute-puiſſante : il a aſſiſté en eſprit au conſeil de la Trinité qui dans ſa miſéricorde fixa l'heureuſe deſtinée de l'homme : il a fait comme l'ana-

S. Dion. d div. nom. c 4

(1) La ſageſſe eſt un don du Saint-Eſprit par lequel l'ame s'attache à Dieu, & goûte en lui les douceurs de ſon amour autant qu'il eſt poſſible de les goûter dans cette vie. Ainſi la ſageſſe ne conſiſte pas proprement dans la connoiſſance de Dieu, mais bien dans un certain plaiſir céleſte & tranquille que nous procure l'idée de ſes perfections le plus clair objet de nos ſoupirs. Ce don après celui de la perſévérance, eſt la plus grande faveur que nous puiſſions recevoir du Ciel par l'amour, les délices & la paix admirable qu'il nous communique : il transforme l'homme comme en Dieu lui-même : *pacificans totum hominem & ſuſcipiens ſimilitudinem Dei*, S. Aug. l. 1 de ſer. Dom. in monte. c. 9.

lyſe des ouvrages de la Rédemption dont la beauté captiva les regards & l'admiration des Anges. A préſent c'eſt Dieu lui-même qui devient le grand objet de ſa contemplation : il perd de vue tous les Etres créés pour ne s'occuper que de cet Etre ſuprême dont l'aſpect ravit les céleſtes intelligences : il s'enfonce dans cet Océan de beautés immenſes que Dieu réſerva d'abord pour les délices de ſon propre cœur : & c'eſt dans le ſein de ce Dieu qu'il repoſe comme le terme de ſon amour, le point de ſon repos, le trône & le centre de ſa félicité.

S. Aug. l. 10. conf. c. 9.

Ce n'eſt donc plus ici cet homme dont la vertu même a ſes dégouts & ſes amertumes : c'eſt un bienheureux qui réunit dans ſon ame l'aſſemblage de tous les plaiſirs. Plaiſir de l'eſprit, par la découverte des vérités aimables, auguſtes, ſublimes qu'il puiſe dans les tréſors d'un Dieu ; & dont l'attrait le tient conſtamment élevé au-deſſus de la nature. Plaiſir de la volonté, par l'épanchement de ſes deſirs vers l'éternelle beauté qui frappe ſes regards ; & dont les charmes attendriſſent, annobliſſent, déifient ſes penchans. Plaiſir du cœur, par la jouiſſance d'un bien qui ſurpaſſe tous les autres biens ; & dont la douceur en di-

latant ſon amour pacifie ſes ſoupirs. Plaiſir de la mémoire, par l'idée triomphante d'avoir enfin trouvé ce qu'il cherchoit ; & qu'il regarde comme le préſage, l'appui, le ſçeau de ſon bonheur éternel. C'eſt au milieu de lui-même comme un Ciel où ſejournent la victoire, la paix, les délices des immortels. Plus ſçavant que les Philoſophes, plus héros que les conquérans, plus grand que les monarques, plus heureux que tous les mondains enſemble, il ne préfere que la félicité de Dieu aux triomphes de ſon ame. Jamais, ce lui ſemble, jamais mortel ne connut mieux la vérité que lui, n'aima la vertu ſi tendrement que lui, ne déſira de plaire au Seigneur plus que lui, ne bénit le Dieu des deſtinées comme lui. Il goûte plus de joie que les Saints, s'il eſt permis de le dire, par le plaiſir de faire à l'objet de ſon amour des ſacrifices que ne peuvent pas les Saints. Les hommes ſont des créatures exiſtantes ſur la terre : mais quand ſon cœur brûle des ardeurs de la Divinité, il ne ſçait ni où il habite, ni ce qu'il eſt, Eſprit, corps, mortel, Chérubin, créature vivante ſur la terre ou dans les Cieux. Rich. à S. Vict. l. de Patriar. c. 17.

De là ces tranſports admirables, ces

raviſſemens délicieux, ces momens d'une tendreſſe extatique, où l'onction de ſa flamme ſemble enivrer juſqu'à ſon corps ; où ſon ame embraſée s'arrache du milieu de ſon cœur ; où la violence de l'amour dépouille ſes ſens extérieurs de toute action & de tout ſentiment. Et alors que ſe paſſe-t'il dans cette ame que l'eſprit de Dieu tranſplante dans un ſéjour inconnu ! dites-nous, ô Chrétien ! quelles ſont alors vos penſées, vos deſirs, vos affections ? eſt-ce ſur les genoux de Dieu que vous repoſez ? eſt-ce entre ſes bras ? eſt-ce dans ſon cœur, ou bien ſur ſon trône ? & puiſque le plaiſir vous tranſporte, dites-nous ſi c'eſt la vérité qui vous éblouit ? ou l'eſpérance qui vous anime ? ou la charité qui vous dévore ? ou la gloire qui vous couronne & vous béatifie ? O langueur céleſte ! ô vertu du Saint-Eſprit ! il eſt donc un Dieu qui attire le Chrétien ; qui le détache de tout objet ſenſible ; qui l'enleve par les charmes de ſa beauté ; qui le pénetre d'amour & de délices ; qui par des épanchemens indicibles infuſe, pour ainſi dire, dans ſon ame la paix, la douceur, les triomphes de ſa Divinité : ô ſageſſe ! qui peut vous dépeindre ? l'attrait de vos ineffables vo-

S. Dion. de div. nom. c. 4

luptés n'eſt-il point caché dans le cœur du Tout-Puiſſant Dieu des vertus ? (1)

Et après les eſſors d'une ſi haute contemplation, quel aſcendant peuvent avoir les pompes du monde ſur le cœur de l'homme Chrétien ! les dignités, les richeſſes, les couronnes n'ont plus d'éclat à ſes yeux, non ſans doute, auprès des beautés de la ſageſſe. Il l'aime plus que ſa propre vie, puiſque c'eſt par elle qu'il goûte véritablement le plaiſir du jour. L'eſprit qui l'anime eſt un eſprit pur, ſaint, vif, doux, ſubtil, éloquent; il renferme tous les autres eſprits, l'eſprit de ſcience, l'eſprit de courage, l'eſprit d'humanité, l'eſprit de vertu. Elle s'éleve, cette ſageſſe, de la fin à

S. Aug. l. ſuper gen. ad liter.

L. Sap. c. 7.

Ibid.

(1) Ces délicieux tranſports ſont le privilége des ames conſommées dans l'amour : c'eſt donc à ſa froideur qu'on doit s'en prendre, ajoute Richard de Saint-Victor, ſi on ne ſent point les accès de cette yvreſſe ſi déſirable : ce ſont nos imperfections qui réfroidiſſent à notre égard le cœur de Dieu ; & qui par-là nous privent des douceurs de ſa converſation. L'amour privilégié exclud tout autre amour, *omnem alium affectum* : il ne cherche que Dieu ; il ne ſoupire que pour Dieu ; il ne ſe rejouit qu'en Dieu ; il ne ſe nourrit que de Dieu ; il n'aime rien qui ne ſoit aſſaiſonné du ſouvenir & du plaiſir de Dieu : » Ce n'eſt qu'en aimant » ainſi, conclud cet Au» teur, qu'on peut eſpérer » de goûter ces délices » inexprimables qui ſur la » terre ſont des bienheu» reux : » *ſanè, ſi dilectione plenè dignus extitiſſes, tanta intimæ dulcedinis ſuavitate cordis tui deſiderium inebriaret.* Rich. à S. Vic. l. 4. de contemp. c. 16.

la fin, des abîmes juſqu'au plus haut des Cieux; & d'un coup d'œil elle ſaiſit toute la nature, la marche des aſtres, la vertu des élemens, la force des aquilons, la douceur des colombes, & la
Ibid. férocité des léopards. C'eſt elle qui donne à la terre des ames ſaintes, des Prophétes, des Sages, des amis des
Ibid. hommes & de la Divinité. Elle eſt plus brillante que l'aurore, plus belle que le Soleil, plus puiſſante que la mort, plus inébranlable que les colines de l'univers. C'eſt la ſplendeur de la lumiere du Très-Haut, le miroir de ſa majeſté, l'image de ſes miſéricordes
Ibid. éternelles: que de beautés, ô Dieu! & qu'eſt-ce que cet homme que vous prévenez des bénédictions de votre ſageſſe! que cherchez-vous, ô mortels! les plaiſirs, la fortune, la renommée? créatures inſenſées! ne comprenez-vous donc pas qu'un Dieu s'offre à partager avec vous la gloire & les délices de ſon éternité?

Voilà donc le Chrétien miſéricordieuſement enrichi des ſept dons du Saint-Eſprit: cet homme qui porte dans ſa bouche la confeſſion de la foi, & dans ſon cœur la loi du teſtament. Humble dans ſa vertu, il craint d'of-

fenſer les yeux de Dieu, même par ſes juſtices. Pieux dans ſes ſentimens ; il conſerve l'affection la plus tendre pour ſon pere dans les Cieux, & pour ſes freres ſur la terre. Religieux dans ſa ſcience ; il rapporte à la gloire du Créateur la connoiſſance qu'il a ; & l'uſage qu'il fait des créatures. Conſtant dans ſes deſirs ; il oppoſe le courage à tout ce qui dans ſon cœur combat les vérités du ſalut. Prudent dans ſon conſeil ; il prend la balance en main pour peſer les intérêts de Dieu & la cauſe de ſon ame. Docile dans ſa foi ; il bénit le Pere des lumieres dans les myſteres qu'il comprend, & il l'adore dans ceux qu'il ne peut comprendre. Sublime dans ſa ſageſſe ; il pouſſe tous ſes ſoupirs vers Dieu comme l'unique & le grand objet de ſes penchans : quelle diſtance de vous à lui, vous, mon cher Cléonime ! qui juſqu'ici avez honteuſement vécu, l'eſprit, le cœur, & même le corps recourbés vers la terre.

Vous m'avez donc prévenu de vos bénédictions, Eſprit-Saint ! eſprit de crainte & de piété ! eſprit de ſcience & de force ! eſprit de conſeil & d'entendement ! eſprit de ſageſſe qui, du profond de mon néant, m'élevâtes juſqu'à

la Divinité ! de quels tranſports ai-je dû me ſentir animé, moi vile créature! lorſque par votre miſéricorde mon cœur autrefois ſi terreſtre a goûté la douceur des vérités ſurnaturelles ! que par amour pour mon Créateur, bien plus que par crainte pour moi-même, j'ai formé des vœux pour mon heureuſe perſévérance ? que mes mains profanes ont preſſé ſur mon ſein les amis de la vertu ! que ma folle imagination a été déſabuſée de l'enchantement des créatures ! que mon timide courage a triomphé du monde & de ſa concupiſcence ! que mon œil incertain a fixé les vrais ſentiers de la juſtice ! que ma foible raiſon a pénétré dans le ſanctuaire des oracles céleſtes ! que malgré mon inconſtance j'ai trouvé en Dieu la paix de mon ame & la félicité de mes jours ! C'en eſt donc fait, eſprit divin ! eſprit de lumière, d'amour, de vérité ! jamais votre ſerviteur n'oubliera la grandeur de vos bienfaits : ma converſation ſera déſormais dans les cieux : je ferai toute mon étude de la ſcience des Saints : la prudence de la chair ſera entierement proſcrite des reſſorts de mon conſeil : je regarderai les vanités de la terre comme l'appanage des hommes inſenſés : ma

raiſon ſoumettra en tout mon cœur, malgré la fureur de ſes penchans : je brûlerai de la flamme la plus pure pour le Dieu de mes jours, pour le juſte, pour l'injuſte, pour le monde Chrétien & ſcélérat : & lorſque par le ſecours de votre grace ma vertu s'élevera juſqu'aux cieux, c'eſt alors que mon ame, plus pénétrée de ſon indignité, s'abimera plus profondément encore dans l'humilité de ſon néant.

Mais le Chrétien devoit combattre juſqu'au tombeau : ſes ennemis ne lui donnoient du relâche que pour l'attaquer avec plus de fureur. Il portoit ſa vertu dans des vaſes fragiles qu'il falloit conſtamment préſerver de tout écueil : il ne lui ſuffiſoit point d'avoir reçû le Saint-Eſprit, il devoit vivre dans ſa grace juſqu'au dernier ſoufle de ſa vie, dans les diſgraces, dans la proſpérité, à travers les périls, ſous tous les climats. Il avoit beſoin d'un ſecours ultérieur, & pour conſerver ſa vertu ſans tache, & pour la conduire au terme de la gloire : Jeſus-Chriſt le ſçavoit bien ; & il y a miſéricordieuſement pourvu. Il a confié à ſon Egliſe le dépôt de ſon corps qui cache tous les tréſors de la Divinité : vous m'en avez

révélé les myſtères, Religion ſainte ! vous l'avez fait paſſer dans mon ſein comme le trône de ſon repos : vous m'y avez fait puiſer plus de graces de victoire qu'il ne m'en falloit pour dompter à jamais les ennemis de mon ſalut. Quels ont été les ſaiſiſſemens de mon cœur ! & que n'ai-je pas dû eſpérer, lorſqu'en eſprit de foi j'ai vu le Chriſt votre fondateur, mon maître, mon frère, mon Roi, repoſer en perſonne dans vos tabernacles ! *& qui creavit me, requievit in tabernaculo meo.*

Eccleſ. c. 24.

SECTION SIXIEME.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du myſtere de l'Euchariſtie.

RIen ne manquoit, ce ſemble, à l'ouvrage de la Rédemption. Dieu le fils qui s'étoit chargé de la partie la plus eſſentielle, avoit rempli ſon objet par une entiere ſoumiſſion à toutes les volontés de Dieu le pere : il avoit donné à l'univers le ſpectacle du Dieu vivant tranſformé en mortel, de l'ancien des jours en enfant, du monarque des cieux en eſclave, du juge des vivans & des morts en Juif crucifié : il s'étoit offert à nous ; & nous avions en effet le bonheur de l'avoir pour Légiſlateur, pour Pontife, pour victime : Jeſus Chriſt étoit mort : que falloit-il à l'homme après un tel excès de miſéricorde ? Mais dans le ſecret de ſon ame étoit encore caché un deſſein qui avoit quelque choſe de plus miraculeux, s'il eſt permis de le dire, que les autres ouvrages de ſon cœur : l'union de ſa perſonne avec la Nature humaine préſentoit quelque choſe d'é-

Salvia. l. 2: ad Eccleſ. Cathol.

tonnant : les pleurs d'un Dieu dans une Crêche surmontoient l'esprit humain ; eh quoi de plus frappant que son dernier soupir sur le Calvaire ! Le témoignage d'amour qu'il avoit résolu de nous donner encore devoit néanmoins étonner la terre & les cieux par un trait, ce semble, plus singulier ; c'étoit d'infuser dans nos propres corps par une action réelle & physique son corps, son ame, sa Divinité. Ce Sauveur adorable établit donc un Sacrement dont les peuples incirconcis devoient tant se scandaliser. Il change le pain & le vin en
Math. c. 26. son corps & en son sang : il donne à ses Apôtres, & en leur personne aux Prêtres de la nouvelle loi, la puissance
S. Iræn. adv. hær. c. 32. d'opérer ce changement admirable par la vertu de cette parole qui évoqua l'univers de la profondeur du néant : Mangez ce pain, leur dit-il ; je serai en vous, & vous serez en moi : c'est ici un aliment qui préserve du crime & de la mort. Je m'en vais ; mais je reviens à vous sous une forme mystérieuse qui, quoique foible en apparence, cache cependant ma toute-puissante vertu. Elevez-vous au dessus des sens, vous, mon esprit ! en contemplant ce sublime ouvrage des mains de Dieu ! vous,

Religion ſainte ! dirigez ma plume dans la deſcription des grandeurs que renferme cet auguſte Sacrement ! Mais vous, Cléonime ! n'ambitionnerez-vous point le bonheur du Chrétien que la Divinité enrichit de ſes plus ineſtimables tréſors (1) ?

Sacrement d'amour. Combien ne fut point tendre de la part de Jeſus-Chriſt ce dernier adieu, qu'il fit à ſes Apôtres le jour de la Cène ! & par quel coup éclatant ſon cœur ne conſomma-t-il pas alors l'ouvrage qu'il avoit depuis ſi long-tems commencé ! les témoi-

(1) L'Euchariſtie eſt un Sacrement qui cache en vérité le Corps, le Sang, l'Ame & la Divinité de Jeſus-Chriſt ſous les apparences du pain & du vin. Les Prophétes en avoient déjà parlé d'un ton le plus précis & d'un ſtyle le plus ſublime : parmi tant de révélations ils ne pouvoient pas ignorer ſans doute un myſtere qui devoit paſſer pour un des grands miracles de la Religion Chrétienne. Jeſus-Chriſt s'en entretenoit ſouvent comme du plus cher objet de ſon cœur par le deſir qu'il avoit de s'unir à nous par les liens les plus tendres : & au moment qu'il inſtitua ce Sacrement, il témoigna à ſes Apotres la joie de ſon ame, puiſqu'enfin il avoit le plaiſir de manger avec eux cette ſi délicieuſe Pâque. Jouiſſons en paix de cet ineſtimable tréſor ſans raiſonner ſur l'étonnant prodige qui le fait paſſer juſqu'à nous : que nous importe de ſçavoir comment Jeſus-Chriſt eſt caché dans l'Euchariſtie, pourvû que nous ſentions la douceur de ſa préſence ? Ce n'eſt pas d'ailleurs ce que nous voyons qui fait ici notre nourriture, c'eſt ce que nous adorons, *non quod videtur, ſed quod adoratur, paſcit.* S. Aug. cont. Fauſtum.

gnages d'amour qu'il avoit juſqu'ici donnés à ſes diſciples, & en leur perſonne à ſon Egliſe; les ſanglots que lui firent ſi ſouvent pouſſer vers le ciel les malheurs de la terre criminelle; la mort de la croix qu'il étoit à la veille d'endurer pour le ſalut de ſon peuple dans l'excès des plus vives douleurs, ſurpaſſoient ſans doute l'eſpérance & même les beſoins de l'homme miſérable. Mais où ſa miſéricorde éclate avec le plus de tendreſſe, ſon amour croit n'avoir rien fait encore: il veut, s'il eſt poſſible, que nous ne faſſions qu'une même ſubſtance avec lui par une infuſion réelle de ſon corps dans nos corps mêmes; c'eſt ici le puiſſant attrait de ſon cœur: & quoique ſa mort prochaine trouble ſa naturelle tranquillité; ſon grand objet préoccupe tous ſes eſprits: il faut qu'avant de mourir, ſon amour ſe répande par un effort qui épuiſe & ſa tendreſſe & ſa puiſſance.

Tertul. l. de reſur. carnis.

Le moment de ce prodige arrive enfin, qui efface tous les miracles de l'antiquité. Le Créateur du firmament que le ciel & la terre ne peuvent contenir, qui renferme l'univers dans la paume de ſa main, qui par ſon immenſité rempliroit des mondes infinis,

S. Thom. opuſc. 59.

réduit comme un point indiviſible ſa Divinité ; ſe cache adroitement ſous les eſpéces du pain & du vin ; & par cette admirable invention de ſa ſageſſe ſe laiſſe amoureuſement boire & manger par les jeunes, par les vieillards, par les maîtres du ſiécle & par le peuple. Sur le point de quitter la terre, & de diſparoître enfin à vos yeux, chers diſciples ! quel mouvement ſecret m'inſpire de vous laiſſer un conſolateur digne de ma tendreſſe ! ſi je ne connoiſſois le prix de mon amour pour vous, & la ſincérité de celui que vous conſervez pour moi, je changerois en tout autre bienfait la ſinguliere faveur que j'ai réſolu de vous faire : mais puiſque les délices de ma converſation ſont plus cheres à votre cœur, & qu'en effet le bonheur de me poſſéder l'emporte ſur tous les tréſors ; c'eſt moi qui veux vous tenir ici bas lieu de fortune & d'empire. *Accipite & comedite :* voici donc mon corps que je vous donne ſous les voiles du pain ! recevez le de ma main comme votre ami à qui rien ne coûte pour des amis comme vous ! quel gage plus aſſuré puis-je vous donner de mon amour, des couronnes que je vous téſerve dans le ſéjour de ma

Math. c. 26.

gloire ? ô bien aimés diciples ! ſi vous connoiſſiez le cœur de votre maître.....

Ibid. Mais encore, voici mon ſang qu'avec tant de plaiſir je ſentis couler dans mes veines, puiſqu'il devoit être répandu pour vous ! en eſt-ce trop pour un pere comme moi en faveur des enfans dont je fis le plus cher objet de mes complaiſances ?

Nous voici donc, Seigneur ! comme accablés ſous la multitude de vos miſéricordes ; devenus recommandables parmi les nations par le plus riche dépôt qui ſoit dans l'univers ! que votre droite nous ait mis à la tête de ſes ouvrages ; & que du ſein du néant notre gloire s'éleve au-deſſus des aſtres : vous êtes magnifique, Seigneur ! je le comprends bien : il n'eſt point de Dieu comme vous : je ſens que ſi nous ſommes des créatures privilégiées, la grandeur de vos bienfaits exalte à la face des cieux la puiſſance & la majeſté de votre nom. Mais, ô Dieu d'ineffable bonté ! vous voulez entrer vous-même dans la conſtitution de notre être ! votre bonheur vous eſt, ce ſemble, importun ſi vous ne repoſez au milieu de nous ! c'en eſt peu de nous avoir créés à votre image ; vous vous transformez en nous-mêmes par

S. Denys appelle l'Euchariſtie le Sacrement des Sacremens, *Sacramentum Sacramentorum.* l. 3. de Eccleſ. hierar.

par l'union euchariſtique qui fait de votre corps notre intime nourriture ! qui peut vous comprendre, Seigneur ! eſt-ce donc ainſi que l'amour ſe communique ? Que feriez-vous, ô Dieu des ſoupirs ! s'il vous étoit poſſible de nous revêtir des attributs de votre Divinité (1) ! S. Dyon. de celeſt. Hierar.

Que l'Idolâtre n'entreprenne donc point de mettre ici en compromis la protection & la tendreſſe de ſes Dieux ! le Dieu d'Accaron eſt un Dieu de bronze, & le Dieu des Chrétiens eſt le Dieu des vertus. Non, de toutes les

(1) Comment ſans le myſtere de l'Incarnation Dieu fût-il entré dans nos corps ? cette communication intime devenoit impoſſible par l'impuiſſance de l'homme à ſoutenir le poids de la Divinité. Cependant Jeſus-Chriſt avoit réſolu de ſe communiquer à nous par une infuſion réelle & phyſique ; qu'a-t'il fait ? il a établi un Sacrement où d'une maniere inviſible il entre en perſonne dans nos corps avec tous les attributs de la nature humaine & divine qui le caractériſent. Par-là ſa Divinité ſe communique à nous par la participation de ſon corps indiviſiblement attaché à tout ce que Dieu eſt en lui-même & par lui-même : de ſorte qu'un Dieu qui comme un pur eſprit ne ſçauroit être mangé, nous ſert réellement d'aliment en la perſonne de Jeſus-Chriſt notre victime. » Ainſi que le » pain devient chair, & » paſſe par la mammelle de » la mere pour nourrir ſon » enfant : ainſi, dit ſaint » Auguſtin, le Verbe s'in» carne, & paſſe par l'Eu» chariſtie comme par un » canal pour ſervir de » nourriture à l'homme. » Qui n'admirera ce miracle d'amour, le plus grand des miracles qu'ait opéré Jeſus-Chriſt ? *maximum Chriſti miraculorum.* S. Thom.

Divinités qu'adorent les enfans des hommes, il n'en eſt point de ſi tendre dans ſes ſentimens, de ſi douce dans ſa converſation, de ſi grande dans ſes magnificences, que le Dieu caché dans l'auguſte Sacrement. *Non eſt alia natio tam grandis :* qui comme lui ſe dépouilleroit en notre faveur des ornemens de ſa gloire ? daigneroit nous honorer de ſa viſite, autant par complaiſance pour lui-même que par amour pour nous ? ſe rendroit acceſſible juſqu'à nous parler bouche à bouche & nous permettre des embraſſemens ? *Non eſt alia natio tam grandis :* point d'ami qui ouvre avec plus de confiance ſon cœur à ſon ami : point d'époux qui jette ſur ſon épouſe des regards ſi doux : point de pere qui preſſe avec plus de tendreſſe ſon enfant entre ſes bras. *Non eſt alia natio tam grandis* : dans nos actions, dans nos peines, dans nos plaiſirs, en tout & par tout c'eſt un Dieu qui nous anime : c'eſt Jeſus Chriſt qui s'unit à nous ; c'eſt Jeſus-Chriſt qui reſpire en nous ; c'eſt Jeſus-Chriſt qui combat pour nous ; c'eſt Jeſus-Chriſt qui préſide ſur nous ; c'eſt Jeſus Chriſt qui s'attriſte, qui triomphe, qui régne avec nous. *Non eſt alia natio tam gran-*

S. Thom. in opuſc. 17.

dis : ouvrez, miniſtres du Seigneur! ouvrez le tabernacle ; dreſſez cette table ſacrée où ſe diſtribue le pain des Anges ; eh voilà, mortels! que la place d'un chacun de vous eſt marquée, qu'à l'inſtant mille hoſties vous ſont offertes! Mais rendons gloire à Dieu, n'eſt-ce pas l'amour qui fait tous ces préparatifs ? n'eſt ce pas l'amour qui régale tant de convives ? ô amour! qui, avec tant de profuſion, répandez ſur nous toutes vos richeſſes, que j'ai de peine à vous comprendre! que ne m'eſt-il poſſible, Seigneur! de vous aimer d'un amour infini! quelles ſeroient, ô Dieu! mes magnificences envers vous s'il m'étoit donné de pouvoir faire ce que vous faites pour moi! Concil Trid. ſeſſ. 13. c. 2.

Ceſt donc ici que la charité de Jeſus-Chriſt nous preſſe ; qu'elle nous force de nous laiſſer enflammer de ſes feux ; qu'elle nous fait une loi de nous attacher à lui par les nœuds les plus forts ; qu'elle nous invite de nous offrir nous-mêmes à lui comme des hoſties vivantes en odeur de ſuavité. Ainſi qu'un ami qui verroit ſon ami ſe livrer pour lui à une mort certaine, arroſeroit ſon ſang de larmes les plus tendres, le preſſeroit dans toute l'étendue de ſon

ame entre les bras de ſon amour, coleroit mille fois ſes levres ſur ſa bouche, ſur ſes yeux mourans : ainſi, & avec plus de tendreſſe encore, devons nous nous unir à Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie où il eſt pour nous comme dans un état de mort. Nos cœurs, comme la plus chere portion de nous-mêmes, doivent ſans ceſſe entourer l'Autel de cette victime qui, avec tant de généroſité, nous prodigue le ſien. Quelques épaiſſes que ſoient les ténébres qui l'enveloppent, notre foi plus prompte que les éclairs doit percer le nuage qui le cache : alors, contemplant des yeux de l'eſprit ce Dieu aimable ſur ſon trône d'amour, diſons lui & répétons lui cent fois, nous vous aimerons, Seigneur! notre joie, notre vertu, notre miſéricorde! mais Seigneur! que ne ſommes-nous des Séraphins! que ne pouvons-nous mettre à vos pieds toutes les couronnes, ô vous, Dieu d'amour que le zèle de notre bonheur dévore! Non, Seigneur! vous ne vous repentirez point de donner ainſi aux hommes le pain des Anges à manger; voici des Anges en la perſonne des hommes!

S. J. Damas. l. 4 de fid. orthod. c. 14.

Pſal. 77.

Le Philoſophe payen a vu le ſpectacle de la nature : la charmante harmonie

des cieux qui fait ſervir les aſtres à nos plaiſirs ; cette vertu d'une terre féconde qui tous les ans couvre les campagnes d'une brillante moiſſon ; cette affluence d'animaux de tout genre où nous trouvons & la ſubſiſtance de la vie & le charme de nos ennuis : & à la vue de tant de merveilles il n'a pu s'empêcher d'aimer un Dieu qui, en faveur de l'homme, a exécuté de ſi beaux deſſeins. A quels tranſports amoureux ſe fût-il abandonné, ce ſage, s'il avoit vu Jeſus-Chriſt créer dans l'Euchariſtie un monde bien plus admirable ! monde céleſte où le ſoleil de juſtice ſert de flambeau ; où des fleuves de grace coulent de toutes parts ; où tous les jours ſans diſtinction ſont des jours de printems ; où les fruits font naître & croître dans l'ame le germe de l'immortalité ; où la troupe des Anges compoſe la ſociété, & où le Dieu du ciel régne en perſonne ; où la tendreſſe réunit les eſprits & les volontés par le langage qu'on y parle ſans ceſſe de miſéricorde, de juſtice, de paix ! ah ! un ouvrage ſi divin eût fait l'admiration des ſiécles Idolâtres ! l'amour de l'Euchariſtie ſe fût emparé de tous les cœurs ! & un Dieu ſous le voile du Sacrement eût été la Divinité

favorite de toutes les familles ! n'y auroit-il que nous d'inſenſibles à tant de charmes, qui fermaſſions les yeux & le cœur ſur des beautés capables d'attirer les regards & l'amour de tout l'univers (1) ?

Approchons donc, ô mon ame ! de ce trône d'amour que dreſſa d'une main ſi tendre la miſéricorde de votre Dieu : proſternons nous en eſprit & en vérité devant cet Agneau divin qui nous attend lui-même dans une poſture ſi humiliante : ne craignons point d'interrompre ſon repos ; c'eſt ſoulager ſon cœur que vous mettre en devoir de le viſiter : rappellons lui les pleurs qu'il verſa ſur votre révolte, qui d'ailleurs

(1) On dit que le pelican nourrit ſes petits de ſa propre chair. Cette tendreſſe de nature dans cet animal intéreſſe certainement nos cœurs & les rend ſenſibles : quel ſentiment nous imprimeroit le Paſteur qui, pour ſoulager la ſoif de ſes brebis altérées, les abreuveroit de ſon ſang ? par quelle férocité d'ame ſommes-nous inſenſibles à l'amour d'un Dieu qui, dans le deſir de s'unir à nous, daigne nous nourrir de ſa propre ſubſtance ? Si Dieu n'étoit pas ſi miſéricordieux, ſon régne ſur nos cœurs ſeroit plus affermi, dit Lactance ; nous ſerions moins portés à l'ingratitude à raiſon même des bornes de ſa tendreſſe. La crainte dans les hommes fit les Dieux, diſoit un Poëte impie ; aujourd'hui l'amour de Dieu pour les hommes ne ſert qu'à faire des ingrats : qu'il faut être miſérable pour faire de la grandeur même du bienfait le ſujet de ſon indifférence pour le bienfaicteur !

lui couta ſon ſang : oppoſons ſous ſes yeux à l'excès de nos iniquités ſon amour ineffable qui lui fit dreſſer la table Euchariſtique : ô ſanctuaire ! ô pain ! ô banquet ! que vos attraits ſont preſſans ! Me refuſeriez-vous, Seigneur ! une place dans votre cœur, vous, qui entrez en corps & en ame dans le mien ? S. Ambr. ſer. 18 in pſal. 118.

Sacrement de magnificence. O chef d'œuvre de la toute puiſſance ! ô prodige de miſéricorde ! ô miracle de ſageſſe & de grandeur ! où la grace déifie la nature ; où le ciel établit ſon ſéjour en terre ; où le Dieu des Dieux fait de l'homme même comme le trône de ſa Divinité ! laiſſez vous pénétrer des grandeurs du Chriſtianiſme, vous, mon cher Cléonime ! ou convenez que vous êtes la plus inſenſible & la plus indigne des créatures. La Synagogue tenoit en main, oui ſans doute, la clef des céleſtes tréſors Elle avoit des cérémonies où reluiſoit la ſainteté du culte ; des monumens reſpectables qui étoient comme le gage de l'amour de ſon Dieu protecteur ; des Sacremens qui, en vertu de la foi, produiſoient l'eſprit & la vie, & en eſpérance la gloire du ſiécle futur : Dieu lui avoit confié le teſtament de ſes loix ; & en cela l'héritage qu'elle poſſé- S. Aug. tract. 26 in Joan.

doit la distinguoit des autres nations à
Psal. 147. la face de toute la terre. Mais ce n'étoient là que les fondemens de cet édifice admirable que le Seigneur devoit bâtir au milieu de son Eglise. Manne vivifiante, arche protectrice, pains de proposition ; ce ne sont ici que des ébauches de la communion de nos Au-
S. Aug. l. 10. de civ. Dei, c. 30. tels. Le Sacrement de gloire est enfin établi ; à cette institution quel éclat brille dans l'univers ! la terre est éclairée d'un jour céleste qui éclipse la majesté même de Dieu dans le Temple de Salomon.

Et d'abord représentons-nous le ministre sacrificateur marchant vers l'Autel du Dieu vivant. Elevé en dignité au-dessus des Anges, cinq paroles de sa bouche vont opérer un miracle qui surpasse le pouvoir des dominations. Mais avant, montons en esprit jusqu'au séjour de la Cité de Dieu. Voyons Jesus-Christ majestueusement assis sur son trône qu'entoure la troupe des Bienheureux. Voyez, mon cher Cléonime ! sur sa tête brille un diadême qui réunit l'éclat de toutes les couronnes. Le sceptre de l'éternité est en sa droite, sceptre tout-puissant qui asservit le ciel, la terre, les enfers. De son front partent des

ſplendeurs dont le moindre rayon éclipſe les aſtres du firmament. Son œil triomphant imprime l'admiration & l'amour dans l'Ange qui le contemple, tandis que de ſon regard il fixe l'étendue des éternités. La victoire & la paix préſident dans ſon cœur ; & des torrens de voluptés ineffables coulent dans ſon ame : c'eſt le Roi immortel des ſiécles ; le ſeul aſpect de ſa face fait les délices des Chérubins : ainſi régne Jeſus-Chriſt au plus haut des cieux, lorſque le Prêtre ſe met en devoir de conſacrer. Il prend donc en main l'hoſtie qui juſqu'ici n'eſt que du pain matériel : il leve les yeux au ciel : il fait des ſignes de croix : il s'incline : ſa bouche s'ouvre : ô terre ! ô cieux ! tout-à-coup le dominateur des nations s'ébranle ſur ſon trône : toute ſa cour s'empreſſe de voler à ſa ſuite : déjà les Séraphins entourent le propitiatoire ! le Prêtre a parlé ; & voici que le Dieu des Dieux repoſe entre ſes mains ! hoſtie vivante ! hoſtie ſacrée ! hoſtie terrible ! tout mon être s'abbat & s'anéantit devant vous ! grandeur ſuprême ! devant qui ſe courbent les puiſſances infernales & céleſtes, je vous rends mes hommages ſur cet Autel qu'honore la préſence de votre majeſté ! oh ! que

Dieu que le Dieu des Chrétiens ! que j'aime à lui donner mon cœur, à ce Dieu dont la miſéricorde me prévient & me pourſuit ! je ne ſçais, Seigneur ! ſi en vous voyant face à face je vous adorerois avec plus de reſpect & d'ardeur ! le miracle qui vous dérobe ici à mes yeux rend, ce me ſemble, & mon amour plus tendre, & mes adorations plus profondes (1) !

Le Seigneur miſéricordieux a donné à manger à ceux qui le craignent, pour cela il a dreſſé comme un monu-
Pſal. 110. ment de ſes merveilles. Prodiges d'autant plus éclatans qu'ils épuiſent tous les efforts de la Divinité : que Dieu en matiere de bienfait ne trouve dans ſa puiſſance rien de ſi grand que l'Euchariſtie, ni rien de plus précieux dans ſes

(1) Le Prêtre eſt revêtu de la puiſſance de Jeſus-Chriſt comme ſon Ambaſſadeur, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, lorſqu'il célébre le ſaint Sacrifice ; il fait des prieres pour le Roi, pour le peuple aſſiſtant, pour toute l'Egliſe, pour lui-même, & alors il emploie véritablement ſa parole : mais lorſqu'il conſacre, ce n'eſt plus ſa parole, c'eſt celle de Jeſus-Chriſt, *ſed utitur ſermonibus Chriſti* ; voilà juſqu'où s'étend le pouvoir attaché à ſon ſeul caractere. » Or, » ſi la parole de Jeſus-» Chriſt a été aſſez puiſ-» ſante pour donner l'être » à des créatures qui n'exiſ-» toient pas, à plus forte » raiſon peut-elle conver-» tir celles qui exiſtent en » ce qu'elles ne ſont point, » *quantò magis operatorius* » *eſt, ut quæ erant, in aliud* » *commutentur.* » S. Amb.

richeſſes ; non pas même dans ſa ſageſſe rien de ſi admirable, rien de plus divin. Il deſcend juſqu'à nous par ce Sacrement, ce Dieu magnifique qui diſpenſe les couronnes ſur la terre & dans les Cieux : alors tout ce qu'il a de grandeur & de ſainteté entre dans nos corps par la participation de ſa chair dont il nous nourrit. C'eſt ſon immenſité qui nous inveſtit ; c'eſt ſa puiſſance qui nous fortifie ; c'eſt ſa ſageſſe qui nous éclaire ; c'eſt ſa bonté qui nous embraſſe ; c'eſt ſa majeſté qui nous opprime. Il communique ſa ſplendeur aux Anges ; il infuſe ſa divinité dans le Chrétien. Il veut que cet ami favori ſoit transformé comme en un autre lui-même : & s'il ne s'offre pas à lui avec tout l'appareil de ſa gloire ; c'eſt que ſon œil trop foible ne pourroit ſoutenir l'éclat de tant de beautés. S. Aug. tract 26. in Joan.

Sacrement de nos autels, Paradis terreſtre d'où coulent toutes les fontaines de miſéricorde & de ſalut : colonne de feu qui trace aux enfans d'eſpérance la route de la terre promiſe : tour de David d'où pendent mille boucliers qui fixent tout enſemble & la nobleſſe du courage, & l'intrépidité dans les combats, & la gloire du triomphe. C'eſt là S. Cypr. ſer de Euchar

que le voluptueux apprend à rougir de ſes infamies; que le ſage ſe perfectionne dans l'art de maîtriſer les eſſors d'un cœur impérieux ; que l'homme de carnage ſent paſſer dans ſes veines un ſang qui appaiſe la vengence. Delà, bien plus que de l'arche d'alliance, partent les terreurs reſpectables de nos Temples, la bravoure de nos Guerriers, la tranquillité de nos villes, la grandeur de nos Rois, l'honneur & la proſpérité de nos familles. Penchans du cœur & de l'eſprit, projets, fortune, renommée, tout eſt fait nouveau dans le peuple de Dieu par la noble ardeur qu'il inſpire à ſes convives, par le don de conſeil & de ſageſſe dont il les remplit, par ſa fidélité prompte à pourvoir à leurs beſoins & pour le tems & pour l'éternité : Jeſus-Chriſt eſt au milieu de nous, quel triomphe ! ſa poſſeſſion conſomme notre eſpérance, notre gloire, notre félicité (1) ! auſſi avant de s'expoſer

S. Chryſoſ. homil. 24. in 1. ad Corinth.

S. Cyr. Alex. 4. in Joan. 17.

(1) Les Peres de l'Egliſe ne finiſſent point ſur les éloges qu'ils font de l'Euchariſtie. Selon les uns elle eſt *la gloire de Dieu... le gage de la réſurrection... la portion de l'héritage céleſte... la vie éternelle... un myſtere de vertu... un myſtere de paix*, myſterium pacis. Selon les autres elle introduit *dans les puiſſances du Seigneur... elle étouffe toutes les ſémences de l'iniquité... elle prémunit contre les langueurs de l'ame & du corps... elle aſſaiſonne*

au combat, les martyrs ſe couvroient comme d'un bouclier de la protection de ſon ſang. Ils mangeoient ce pain des forts, puiſque la couronne pour laquelle ils devoient combattre exigeoit d'eux la plus haute valeur : delà, plus fiers que des conquérans, on les voyoit courir à la mort comme au théâtre de la victoire ; braver avec hauteur les menaces & les promeſſes des tyrans ; diriger même d'une voix impérieuſe le glaive des bourreaux incertains & timides. Ce n'étoient plus des victimes de la fureur payenne ; c'étoient des vainqueurs dont l'Idolâtre même admiroit l'héroïſme : on les entendoit du milieu des roues comme de deſſus un char de triomphe chanter la gloire du Dieu des combats : les morſures des lions étoient pour eux ce que ſont pour une chair ſenſuelle les délices de la volupté : &

S. Cyprin. Ep. 45. ad Cornel.

des plus pures délices les chagrins de la vie... elle conduit par des routes ſûres au terme de l'immortalité, ad bravium immortalitatis. Mais d'où vient que tous ceux qui communient ne reſſentent point ces effets admirables de l'Euchariſtie ? nous répondons avec ſaint Auguſtin que pour manger avec fruit le corps de Jeſus-Chriſt, il faut vivre de l'eſprit de Jeſus-Chriſt, & que le Chrétien pieux & fidele doit le gouter bien différemment ſans doute de ce que fait le lâche & l'incrédule Chrétien. *Corpus Chriſti aliter pius aliter incredulus ſapit.* Saint Auguſtin.

au genre humain dans leurs fers, & à la poſſeſſion du monde entier ils préféroient infiniment leur tête tranchée pour la foi de Jeſus-Chriſt. O la bien aimée ! que cette nation qui poſſéde un ſi riche tréſor, peuple bienheureux au-deſſus des peuples fortunés ! mais quel honneur dans le caractère de l'homme qui traite un ſi auguſte myſtère ! faire l'éloge des Prêtres c'eſt louer la grandeur même. Ce ſont ces Chriſts du Seigneur où perſonne ne touche par reſpect pour le Dieu dont ils ſont les miniſtres. Les Anges les ſurpaſſent en ſublimité de nature ; ils ſurpaſſent les Anges en ſublimité de rang. Leur nom fut toujours en vénération parmi les peuples : & quelque ſuſpect que fut d'ailleurs leur mérite, on crut ne pouvoir aſſez reſpecter des hommes que la main du Très-Haut avoit revêtus de l'honneur du ſacerdoce. Telle eſt donc la grandeur de l'Euchariſtie d'honorer même l'indigne miniſtre qui la touche ; de le ravir à l'opprobre de ſon extraction, de l'exalter en préſence des Rois ; de l'élever au-deſſus des mortels en excellence, en gloire, en renommée : eh ! qu'eſt-ce que cet homme qui, partageant pour ainſi dire les cieux, fait

S. Chryſ. in cap. 6. Iſaï.

Pſal. 104.

deſcendre entre ſes mains le Dieu que les cieux ne peuvent contenir!

O Religion! pourquoi m'inſtruiſites-vous ſi tard des myſtères que cache le Sanctuaire de mon Dieu! qu'étois-je dans ce temps d'ignorance & de crimes où je ne connoiſſois preſque ni Dieu ni Sanctuaire! ſtupide amateur des plaiſirs, je traînois, hélas! après moi des chaînes humiliantes dont rougiroient les plus vils eſclaves : je ne trouvois rien de grand que ce qui dépouilloit mon ame du caractère de ſa vraie grandeur : je regardois la conquête d'un cœur profane comme une victoire qui faiſoit mes plus cheres délices & ma plus brillante fortune : je prenois vos tréſors pour une chimère qui devoit ſon nom à la ſacrilége cupidité de vos Miniſtres. Quelquefois néanmoins une voix ſecrette ſe faiſoit entendre à mon oreille : où eſt ton honneur, me diſoit-elle? & ne ſerois-tu enfant de Dieu que pour vivre dans l'ignominie? l'opprobre me couvroit la face pendant le jour, tandis que pendant la nuit les remords me déchiroient les entrailles : eh quoi! toujours victime, m'écriai-je dans ma douleur! & ne briſerai-je donc jamais les

fers qui me tyranniſent ! vous avez eû pitié de ma miſére, Religion ſainte, mere de paix & de liberté ! vous m'avez conduit à l'autel où d'une main plus libérale la Divinité diſpenſe ces magnificences : c'eſt ici, m'avez-vous dit, le ſéjour de la gloire ſolide & de l'aimable tranquillité. J'ai conſenti d'éprouver la vertu d'un Sacrement que vous m'offriez comme le gage du bonheur de mes jours : j'ai purifié mes levres avant de manger cette viande qui ſelon votre promeſſe devoit faire en moi un changement ſi miraculeux : ô prodige ! ô vertu du Tout-Puiſſant ! tout-à-coup mon dos recourbé a repris ſon eſſor : mon ame a été animée de je ne ſçais quel eſprit qui m'a rendu tout différent de moi-même : j'ai compris que la créature étoit indigne de mon cœur, & par le mépris que m'inſpire la vanité de ſes charmes, & par le doux penchant qui m'invite à l'amour du Créateur. Les fantômes de mon imagination ſe ſont évanouis comme une vapeur, ces préjugés d'une extravagante philoſophie qui m'endormoient ſur ma véritable deſtinée : j'ai connu que j'étois fait pour une fin ſublime parce que je

pouſſois des ſoupirs ſurnaturels : j'ai joui de tout moi-même comme un ſage, l'arbitre ſouverain de ſes penſées ; ou comme un Roi tranquille au milieu de ſes états. Le plaiſir de mon ſort a redoublé mon ardeur pour cette viande céleſte : j'ai mangé encore ce pain admirable qui m'avoit ainſi transformé en un homme nouveau. Mon avidité a multiplié mes victoires : je reſpire enfin, je vis, je régne, me voici au rang des bienheureux : quel tribut, ô mon ame ! mérite de votre part un Sacrement qui opére en vous tant de merveilles ! mais plutôt, que ne puis je, ô Dieu de miſéricorde ! vous offrir mille cœurs ! que ne puis-je ſacrifier tous les trônes au pied de votre ſanctuaire ! (1)

S. Chryſoſ. hom. 16. in Ep. ad Hæbr.

(1) Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie s'offre à nous ſous différens reſpects, tous également propres à rendre nos cœurs ſenſibles. Il y prend la qualité de Roi magnifique, de Sauveur débonnaire, d'ami généreux, de Juge propice, de Paſteur vigilant, de Chef libéral, de Maître ſublime, de Pere tendre : titres aimables & touchans dont il remplit parfaitement les devoirs à notre égard dans ſon ſacrement de vie. Comme Roi il nous y fait ſentir le pouvoir qu'il a ſur nous ; & il nous aſſujettit agréablement à la loi de ſon empire. Comme Sauveur il nous applique le mérite de ſes ſouffrances ; & il ſe donne lui-même à nous comme le gage de notre ſalut. Comme ami, il nous y invite familierement à ſon amour ; & il veut que dans le même eſprit nous lui confiions les conſeils de notre cœur. Comme juge, il nous y

Digitized by Google

Ces ſentimens de l'homme Chrétien avoient déjà pénétré le cœur de l'épouſe de Jeſus Chriſt; la terre ſans doute ne pouvoit pas être inſenſible à cet ouvrage d'ineffable magnificence. Un Dieu ſous le voile d'un ſacrement captiva les regards & l'admiration des peuples fidéles: on rendit à ce Seigneur libéral le tribut de foi & de reconnoiſſance qu'exigeoient & l'authenticité de ſa parole & l'excès de ſa tendreſſe: de toutes parts furent érigés des tabernacles où l'on conſervoit ſon corps comme le plus riche monument de la Divinité; Baſiliques auguſtes dont les Potentats ſe firent honneur de jetter les fondemens; & qu'ils enrichirent d'une libéralité vraiment royale. Tous les yeux à l'envi veilloient à la garde d'un ſi ſacré dépôt:

reproche amoureuſement nos infidélités; & il ſe rend lui-même notre Avocat au tribunal de ſa propre juſtice. Comme Paſteur, il nous y nourrit de ſa ſubſtance; & il nous ſcelle du caractere de ſes brebis favorites. Comme Chef, il nous y met ſous la toute-puiſſance de ſa droite; & il nous rend pour ainſi dire ſemblables à lui par la communication de ſon eſprit. Comme maître, il nous y déſabuſe des préjugés de l'ignorance; & il nous rend parfaits dans la ſcience des Saints. Comme Pere, il nous y perfectionne dans la vie céleſte; en nous uniſſant à lui par les liens de la plus pure charité, *participes effecti unius ac ſummæ charitatis*, quelle foule d'attraits pour un Chrétien qui en eſprit de foi conſidére & mange ce pain de vie! *S. Aug.*

& dans une incurſion ! c'étoit le premier tréſor qu'on déroboit à l'avidité ſacrilége de l'ennemi. Et delà vient que l'Egliſe encore aujourd'hui fait tout ſervir à la décoration de ſes Temples; que dans une poſture humiliante elle répand en ſa préſence ſes parfums ; qu'elle confie à ſes miniſtres le ſoin de publier ſes louanges par des éloges conſacrés ; eh ! que ne fait-elle pas le jour de ſon auguſte fête, Fête-Dieu où ſes enfans ſément les chemins de fleurs, puiſque c'eſt là que ſon époux le maître des ſaiſons va paſſer ! Pontife, Magiſtrat, Souverain, tout héros vraiment grand s'incline de reſpect devant ce Dieu propice & trois fois Saint ; le ſçavant dévoue à ſon honneur l'éloquence de ſa plume, tandis que dans ſon école le ſage développe l'hiſtoire de ſes grandeurs : en eſt-ce trop pour le peuple Chrétien de célébrer par des cantiques de bénédiction & d'amour ce myſtere ſi ſublime & ſi touchant de la magnificence de ſon Dieu ?

Tant de beautés divines s'offrent agréablement à nos yeux, Religion Chrétienne ! jamais ſous le Ciel nous ne vîmes de ſpectacle plus digne de notre admiration & de nos hommages.

L'euſſions-nous connu ſans vous, ce myſtere euchariſtique qui en illuſtrant la nature conſole tant l'humanité? mais vous nous fites entendre vos oracles : vous nous dîtes que Jeſus-Chriſt aſſez généreux Sauveur pour nous donner ſon ſang ſur la croix, étoit aſſez tendre ami pour nous donner ſon corps ſur l'Autel : & par l'uſage que nous fimes de ſon Sacrement, nous ſentimes que la vertu de Dieu étoit en effet cachée ſous ſes foibles eſpéces. Continuez, Seigneur ! de prévenir ainſi de vos bénédictions le peuple que vous vous êtes choiſi : faites que nos ennemis apprennent que le Dieu d'Iſraël eſt un Dieu magnifique : ſuſcitez dans votre Egliſe de dignes Miniſtres qui nuit & jour répandent l'encens dans votre Sanctuaire : vous exigez de nous un culte en eſprit & en vérité : il eſt bien juſte, Seigneur ! mais faites en nous ce que vous commandez.

SECTION SEPTIEME.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'idée qu'elle nous donne du Sacrifice de la Meſſe (1).

QUE les penſées de Dieu ſont différentes de celles des hommes ! miſéra- Iſaï. c. 55.

(1) Le ſacrifice eſt une proteſtation publique & ſolennelle que les hommes font à la divinité de ſon domaine ſuprême & de leur dépendance. Ce culte a été obſervé dans tous les ſiécles par les différens peuples de la terre ; c'étoit le cri de la nature ; diſons même qu'il ſurmontoit la nature, on vit des meres ſacrifier aux idoles leurs enfans. Ordinairement c'étoient des animaux qu'on offroit en ſacrifice : on comprenoit que la Divinité vivante exigeoit des victimes animées : tel fut le culte du peuple même de Dieu ſous la loi de Moïſe ; les oblations mortes ſervoient à l'ornement du Temple ou à l'entretien du Prêtre. Sous Jeſus-Chriſt tout a été perfectionné en matiere de Religion, la créance, la doctrine, la vertu, juſqu'à la politique qui doit être regiée ſur l'eſprit des loix éternelles : n'y auroit-il d'imparfait que le ſacrifice qui conſtitue la partie la plus eſſentielle de toute Religion ? & tandis que le Payen offre à ſa Divinité ce qu'il a de plus précieux ; le Chrétien adorateur du Dieu des Dieux, ne lui offriroit-il qu'une hoſtie ſimple ſans valeur & ſans ſentiment ? la victime en figure ne fait point un vrai ſacrifice ; elle eſt l'ombre du ſacrifice, & l'ombre du ſacrifice ne conſtitueroit qu'une Religion en figure. Pourquoi ne voudroit-on point qu'un Dieu s'offre pour victime ſous les apparences du pain & du vin, tandis qu'on l'adore expirant pour les péchés de ſon peuple ſous la forme d'un eſclave crucifié ?

bles créatures que nous ſommes, à peine ſçavons-nous diſtinguer les intérêts de la nature d'avec les droits de la Divinité. Nous nous endormons dans le péché, ce monſtre déteſtable dont le ſeul nom épouvante les Cieux, comme qui goûte un plaiſir innocent & néceſſaire. Notre cœur s'irrite comme du feu contre quiconque nous outrage, tandis que nous nous étourdiſſons ſur nos propres offenſes contre la Majeſté ſuprême. Tout nous annonce un fatal avenir, & nous ne prenons aucune précaution contre les malheurs qui nous menacent: de quoi ſe laiſſera-t'on frapper, ſi une telle ſtupidité d'eſprit ne fait trembler & frémir? le bonheur de notre deſtinée intéreſſoit trop le cœur de Jeſus-Chriſt pour nous laiſſer dans un aveuglement ſi déplorable. Il vouloit, ce charitable Sauveur, que nous rendiſſions à Dieu ce qu'il mérite, puiſque ſon culte nous conduiſoit à la poſſeſſion de ſon royaume: que nous déteſtaſſions les œuvres de ténébres qui creuſent ſous nos pieds le ſépulchre & l'Enfer: que nous ſçuſſions humilier nos têtes criminelles ſans attendre que le juſte Juge exerçât la vengeance: que l'affaire du ſalut devînt notre principale affaire; &

que nous nous attachaſſions ſérieuſement à cet unique néceſſaire comme le ſeul prix des couronnes immortelles qui nous étoient préparées.

Jeſus Chriſt en nous exhortant ainſi n'avoit en vûe que notre bonheur ; ce fut là toujours, à la gloire de Dieu près, le grand objet de ſes travaux. Mais une choſe paroiſſoit ici combattre les deſſeins de ſon amour : c'eſt que la vie préſente nous éloignoit du terme de la rédemption où nous ne pouvions arriver qu'à travers les écueils ; & qu'il étoit expédient que nous fuſſions fortifiés dans ſes voies par de nouveaux ſecours : qu'a-t'il fait ? il a dreſſé comme de ſes mains un Autel non ſanglant où chaque jour & en tout lieu ſe renouvelle la journée du Calvaire par le ſacrifice réel, quoiqu'inviſible, de ſon corps & de ſon ſang. (1) Comprenez-vous

(1) Le Sacrement de l'Euchariſtie fut établi par Jeſus-Chriſt pour la ſanctification de la créature, & le ſacrifice de la Meſſe pour honorer le Créateur : ainſi le Sacrement ſe rapporte à l'homme, & le ſacrifice à Dieu, telles ont été dans tous les ſiécles Chrétiens la foi & la pratique de l'Egliſe. Le Concile de Trente confirme la vérité & le renouvellement journalier du ſacrifice en définiſſant » que Je» ſus-Chriſt en la derniere » Cène a vraiment offert à » Dieu ſon pere un ſacri» fice ; que les Prêtres en » diſant la Meſſe ſacrifient » auſſi, parce qu'ils ne font » que ce que Jeſus-Chriſt » a fait & ordonné d'être

bien, mon cher Cléonime ! ce que c'eſt que ce Dieu qui ne peut jouir, ce ſemble, de ſon repos, ſi juſqu'au dernier ſouffle de votre vie, il ne vous tient conſtamment lieu de victime ? O ! que le Dieu des Chrétiens eſt bon ! qu'il eſt aimable, ce Dieu, qui paſſe en tout les bornes de l'amour ! qui s'obſtine à vouloir faire des heureux ! qui prodigue tout ce qu'il a de richeſſes ! qui veut éternellement que ſon ſang ſollicite pour vous, puiſque ſon ſang donne la vie ! qui pour gagner par quelque endroit le cœur de ſon peuple prend amoureuſement toutes les formes qu'il oppoſe à ſon inſenſibilité ſous les traits les plus touchans ! Réjouiſſez-vous, ô mon ame ! & que vos cris de joie pénetrent les Cieux ! le ſacrifice de la Meſſe eſt pour vous le plus aſſuré préſage de prédeſtination & de ſalut.

Et d'abord, voici que le plus reſpectable des hommes marche vers le lieu de la terre le plus ſaint & le plus redoutable. Le Prêtre revêtu de l'appareil ſacerdotal, entre dans le ſanctuaire où habite

» fait par eux. » *Conc. Trid. Seſſ.* 22. *Can.* 1. On peut lire ſur cette matiere, ſaint Denys, ſaint Juſtin, ſaint Irénée, ſaint Ambroiſe, ſaint Jerôme, ſaint Auguſtin, & généralement tous les Peres de l'Egliſe.

habite la majeſté du Seigneur : ſon miniſtere eſt ſimple en apparence ; mais ce qu'il repréſente offre le ſpectacle le plus digne des regards d'un Dieu : c'eſt Jeſus-Chriſt qui pour le ſalut des hommes commence & finit la carrière de ſa Paſſion. (1) Il paſſe au jardin des Oliviers qui devient le témoin de ſa plus vive douleur : ſon ame ſuccombe ſous le poids de ſes langueurs, tandis que des ruiſſeaux de ſang coulent de toutes les parties de ſon corps. A ſes accès de triſteſſe ſuccéde l'attentat de la nation ſcélérate. Des ſoldats effrénés l'enchaînent de liens humilians & barbares : ils l'entraînent dans la ville déicide qui ne ceſſa de conſpirer contre ſes jours : ils le

Luc. c. 22.

Ibidem.

(1) Jeſus-Chriſt dans le Sacrifice de la Meſſe eſt lui-même le Prêtre & le ſacrifice, le Sacrificateur & la victime. Le Prêtre célébrant n'eſt que le Miniſtre, le Vicaire, & comme l'inſtrument dont Jeſus-Chriſt ſe ſert ; auſſi ce n'eſt pas en ſon nom ni par ſon autorité qu'il conſacre ; mais au nom & par l'autorité de Jeſus-Chriſt : d'où il s'enſuit que le Prêtre à l'Autel ne fait que repréſenter Jeſus-Chriſt s'offrant à Dieu ſon Pere pour victime. » Quand, vous » voyez le Prêtre célébrant » les ſacrés Myſteres, ne » croyez pas, dit S Jean » Chryſoſtôme, que c'eſt lui » qui fait le ſacrifice ; mais » penſez que c'eſt la main » inviſible de Dieu qui » opére ce prodige, » *non ſacerdotem eſſe putes hoc facientem, ſed manum Dei inviſibiliter extenſam.* Qu'eſt-ce néanmoins, & de quel œil les aſſiſtans doivent-ils conſidérer cet homme qui remplit les fonctions du plus auguſte, du plus touchant, & du plus redoutable miniſtere ?

dénoncent à des tribunaux ſuſpects où le juſte a tout à craindre pour ſon innocence : ils le chargent d'opprobres comme un concuſſionnaire aſſaſſin qui déſola les Provinces : ils le conduiſent à une montagne que leur haine choiſit pour le théâtre de ſes fureurs ; ils arrivent, & déjà l'innocente victime eſt couchée ſur le bois de ſon ſupplice. Juſqu'ici ce n'a été que le ſacrifice en repréſentation ; en voici la réalité. Tout abſorbé dans la grandeur de ſon miniſtere, l'humilité dans l'ame, & une ſainte terreur dans ſes yeux, le Prêtre dirige ſon intention ſur le pain & le vin dont le changement va bientôt étonner les Anges : il prononce : & voilà en perſonne Jeſus-Chriſt ſur l'autel ! là, il s'immole pour nous avec le même amour qui le conſuma ſur le Calvaire. Il nous tend les mêmes bras que les Juifs perfides attacherent en croix : il jette ſur nous ces regards amoureux dont il honora les ames dévotes, témoins de ſon ſupplice. Son ame altérée annonce ſa ſoif, car elle brûle du deſir de nous embraſer de ſes flammes. Il penche la tête comme pour nous donner le baiſer de tendreſſe & de réconciliation : le Prêtre communie ; & la conſommation des eſpéces

conſomme le ſacrifice. Telle eſt, mon cher Cléonime ! la repréſentation du myſtére que l'Egliſe célébre chaque jour: avez-vous pû y aſſiſter ſans vous ſentir pénétré de reſpect & de reconnoiſſance? mais que n'avez-vous pas dû eſpérer d'un Dieu qui avec tant d'amour s'y donne à vous pour victime ?

S. Aug. l. 85. de civ. Dei. c. 16.

Sacrifice de louange(1). Non, ce ne ſont

(1) Il faut bien que Dieu ſoit jaloux de ſon culte puiſqu'il n'a ceſſé de reclamer à cet égard les droits de ſa divinité ſur la créature. Nous ne pouvions cependant pas rendre à ſa majeſté l'hommage qu'elle mérite : » Qui ſuis-je, Sei» gneur ! pour vous parler, » diſoit ſaint Auguſtin ? » vous êtes la lumiere, & » je ſuis tout ténébres ; » vous êtes la vie, & je » ſuis la mort ; ô mon » Dieu, tout eſt néant de» vant vous. » Mais enfin c'étoit toujours l'adorer que de reconnoître notre indignité & notre impuiſſance. Jeſus-Chriſt, ſeul digne de glorifier véritablement ſon ſaint Nom, a voulu ſuppléer à notre inſuffiſance & par zèle pour les intérêts de ſa gloire, & par amour pour nous-mêmes. Il a établi un Sacrement où il s'offre à ſon Pere en ſacrifice perpétuel par lequel nous lui offrons nous-mêmes tout ce que nous lui devons de reſpect & de dépendance. Je dis, par lequel nous lui offrons; parce qu'alors Jeſus-Chriſt nous aſſocie à ſon ſacrifice dont par conſéquent nous partageons le mérite. S. Paulin s'explique ainſi ſur cette matiere. » Jeſus» Chriſt, dit-il, eſt la vic» time de tous les Prêtres » s'offrant à ſon Pere pour » reconcilier tous les hom» mes : il eſt la victime de » ſon Sacerdoce, & le Prê» tre de ſa victime : tous » ceux qui ſont au Sei» gneur comme de nouvel» les créatures ſont auſſi le » ſacrifice ; & les Prêtres » qui l'offrent ſont auſſi » les victimes offertes à » Dieu, » *quicumque nunc omnis nova creatura, ſacrificium ipſi quæ ſunt hoſtiæ ſacerdotes.* S. Pauli, Ep. 5.

plus ces tems où les ſacrifices des mortels étoient indignes de la majeſté de
Iſaï. c. 56. Dieu ; où la terre ne lui offroit que de mépriſables victimes ; où même le plus pur encens perdoit preſque tout ſon mérite par la diſtance infinie de la baſſeſſe de l'adorateur à la grandeur de la Divinité. Qu'étoit-ce en effet que la chair
Pſal. 49. des taureaux ſur l'autel d'un Dieu, tout eſprit ? qu'étoit-même le zèle de l'homme vertueux auprès de cette ſageſſe incréée dont le trône eſt inacceſſible aux Séraphins ? Aujourd'hui le temple eſt un Ciel ; la victime chrétienne égale le
Euſeb. de Dom. c. 6. Dieu du temple. C'eſt la grandeur même qui eſt offerte à la Suprême Puiſſance ; la vertu par eſſence à l'éternelle majeſté ; le Dieu de miſéricorde au Souverain Dieu de juſtice. Le Tout-Puiſſant n'a plus à ſe plaindre par la voix de ſes Prophétes : les Miniſtres ſont ſaints ; les vaſes ſont ſaints ; le Sanctuaire eſt ſaint ; les Cantiques ſont ſaints ; l'Holocauſte eſt ſaint & très-ſaint. Il n'y a ni ſuperſtition dans le culte, ni puérilité dans les cérémonies, ni fanatiſme dans l'adorateur, ni tumulte dans l'enceinte du temple. L'autel, la victime, le Pontife, c'eſt Jeſus-Chriſt : quelle hoſtie plus pure & plus

ſacrée pourroit exiger de la terre la ſouveraineté du Dieu vivant? S. Aug. l. de ſpir. & lit. c. 11.

Qu'à la place de ſes lauriers le conquérant couvre ſa tête de cendres ; que le Monarque deſcende humblement de ſon trône ; qu'il dépoſe ſon ſceptre au pied du Crucifix ; qu'après avoir enrichi le temple, il ſe dévoue lui-même à des larmes éternelles de pénitence : le Sacrifice ſans doute n'eſt point ſans mérite : mais c'eſt toujours l'homme qui l'offre, c'eſt un Dieu à qui il eſt offert : il n'y avoit que Jeſus-Chriſt qui pût véritablement ſervir de victime ſur l'autel du Tout-Puiſſant. Il ne falloit à ce Dieu ni des tréſors, ni des couronnes, ni des Potentats anéantis : qu'eſt-ce que l'encens de tout l'univers ? une obéiſſance auſſi prompte que ſa volonté eſt abſolue : un amour auſſi tendre que ſes beautés ſont parfaites : une humiliation auſſi profonde que ſa grandeur eſt immenſe : un ſang auſſi pur que ſa juſtice & ſa ſainteté ſont terribles : telle devoit être la victime d'un Dieu ; de ce Dieu qui ſe cache dans l'impénétrable éternité ; qui regne en contemplant ſa face ; qui appuye ſon pied ſur la tête des aſtres ; qui de ſon regard épouvante l'abîme ; qui, ſeul digne de lui, trouve 1. Petr. c. 2.

ſa véritable gloire & ſes délices dans ſon propre cœur. O Religion ! ô Temple ! ô Sacerdoce éternel ! elle repoſe cette Hoſtie ſainte dans le propitiatoire Chrétien ; & de nos autels s'exhale un encens qui en honorant la Divinité la pénétre d'une joie parfaite ! c'eſt vous, Jeſus fils de Marie ! vous, la ſplendeur du Dieu des beautés ! vous, le Dieu qui créâtes à votre image les enfans des hommes ! vous nous avez aſſociés à la grandeur de votre ſacrifice ! vous avez glorifié pour nous le Pere des miſéricordes ! vous avez fait de nous de vrais adorateurs, puiſque c'eſt en notre nom qu'à l'inflexion de vos genoux ſe joint l'effuſion de votre ſang ! acceptez nos hommages, Seigneur ! en odeur de ſuavité : nous vous offrons à notre tour tout ce que nous ſommes, comme vous offrez vous-même tout ce que vous êtes : nos cœurs en ſacrifice, & des cœurs brûlans d'amour, en eſt-ce trop pour vous, Seigneur ! qui chaque jour vous conſacrez en corps & en ame pour nous, victime de la Divinité.

Malach. c. 3.

Que les nations ne diſent donc plus, qu'eſt-ce que le culte du Dieu d'Iſraël ? nous leur répondrons que le Dieu d'Iſraël habite dans notre Sanctuaire où nous lui

Pſal. 78.

rendons le culte le plus ſaint & le plus auguſte. Nous leur dirons que le Chriſt notre ſauveur a voulu nous diſtinguer des autres peuples par la ſainteté de nos temples comme par la ſageſſe de nos loix ; qu'il a renvoyé les animaux dans les forêts comme trop indignes des autels comme les nôtres ; que par l'effort de l'amour le plus tendre il a voulu nous ſervir lui-même auprès de ſon pere de Sacrificateur & de victime ; que du milieu de nos tabernacles il rend à ſa Majeſté infiniment plus de gloire que notre malice ne lui fit d'outrages : & que ſi dans l'univers il eſt de nation qui loue le Seigneur Dieu, c'eſt nous, peuple ingrat, mais privilégié, qui véritablement exaltons ſon nom, ſa grandeur, ſon infinité, par Jeſus-Chriſt ſon fils. Malach. c. 3. Ibidem.

Quel culte, ô mon ame ! & par quelle faveur fûtes-vous promue au Sacerdoce Royal ! vous étiez toute enveloppée dans la baſſeſſe de votre néant : vous n'aviez aux yeux de Dieu ni mérite ni crédit, ni pour ainſi dire d'exiſtence : & tout ce que vous pouviez dans votre foibleſſe, c'etoit de confeſſer que vous étiez indigne de fléchir devant lui vos genoux. Créature bien aimée, fille du 1. Petr. c. 2.

bel honneur! vous êtes entrée dans le temple à l'heure du Sacrifice : vous avez uni vos penſées à l'intention du Miniſtre célébrant : recevez, Seigneur! avez-vous dit; recevez l'hoſtie que je vous offre ! la rejetteriez-vous, Seigneur! c'eſt votre propre fils ? (1) alors le mérite de la victime a ſuppléé à votre indignité : ô grandeur ! ô victoire de ma foi ! les Cieux ont été attentifs aux fonctions de mon miniſtère : l'œil de Dieu a jetté des regards tendres ſur l'appareil de mon holocauſte : il a tendu amoureuſement les bras pour recevoir l'offrande que je lui préſentois en eſprit & en vérité : tout ſon cœur m'a paru ſe répandre ſur la victime que je venois de lui offrir : j'ai ſenti qu'il me renvoyoit en paix, puiſque la nature de mon encens lui avoit rendu tout

(1) Les Chrétiens qui aſſiſtent à la Meſſe offrent à Dieu le ſacrifice ; non qu'ils ſoient revêtus du caractere du Sacerdoce ; mais en ce qu'ils joignent leur intention à celle du Miniſtre célébrant. Delà vient que le Prêtre ne dit point, j'offre, je prie, je demande; mais nous demandons, nous prions, nous offrons; parce qu'en effet tout le peuple offre, prie & demande avec lui ; c'eſt dans ce ſens que S. Pierre appelle les fidéles le Sacerdoce royal, *regale Sacerdotium*. Le Baptême d'ailleurs nous mérite ce titre auguſte, parce qu'en nous rendant membres de Jeſus-Chriſt, il nous fait participer aux caracteres du Chef dont le principal eſt le Sacerdoce ; c'eſt la penſée de ſaint Auguſtin.

l'honneur qu'il avoit droit de prétendre: ô Sacrifice auguſte! qui en me procurant la gloire d'honorer mon Créateur, me mettez au rang des Dieux, que ne puis-je joindre mon ſang à celui qui vous rend ſi auguſte! puiſſé-je au moins vous renouveller autant de fois que je reſpire!

Sacrifice de propitiation (1). N'y a-t'il donc que de la miſéricorde en Dieu? & les ſiécles impies ne verront-ils jamais éclater les feux de ſa juſtice? Tremblez, mortels ſcélerats! N'entendez-vous point le Dieu des dieux rugir? oui, oui, ſous l'appareil de ſes magnificences ſont cachés tous les tréſors de co-

Rugitus ejus ut leonis. Haſ. c. 5.

(1) Le ſacrifice de la Croix & celui de la Meſſe ſont les mêmes par rapport à la ſubſtance : c'eſt dans l'un & l'autre la même victime, le même ſang, le même Jeſus-Chriſt. Il n'y a de la différence que dans la maniere dont celui de la Meſſe eſt offert, *ſola ratione offerendi diverſa*, comme dit le Concile de Trente. Quoique le premier ait été plus que ſurabondant pour la rédemption des hommes; le ſecond pour cela ne devient pas inutile, puiſque c'eſt par lui que nous ſont appliqués les mérites de la mort de Jeſus-Chriſt, lors ſur-tout que nous nous offrons nous-mêmes avec lui comme victimes. » Il faut » alors que nous nous im» mollions nous-mêmes par » le repentir, dit S. Gre» goire; parce qu'en re» nouvellant le myſtere de » la paſſion, nous devons » imiter ce que nous célé» brons: l'hoſtie ſera donc » agréable à Dieu, con» clud ce grand Docteur, » lorſque nous ſervirons » nous-mêmes de victimes» *tunc ergo verè hoſtia erit Deo, cum nos ipſos hoſtias fecerimus.* S. Greg.

lere & de fureur. Dieu terrible ; quelle créature pourroit ſoutenir l'aſpect de ſon front irrité ? alors, alors les Cieux frémiſſent, ſe briſent, ſe précipitent : de ſes yeux ſort une flamme d'où partent la terreur, la tempête, la mort : au ſon de ſa voix les abîmes s'entr'ouvrent ; le cahos s'enfuit ; & les voûtes infernales s'écroulent. Malheur à l'impie qu'il pourſuit, ſupplice, déſeſpoir, comble de malédiction ! alors ſon bras l'enleve vers le trône de ſes vengeances ; & plus promptement que l'éclair le plonge dans le gouffre de la nuit éternelle. Il commande au feu de dévorer ſon ame, tandis que le ver meurtrier ronge ſes entrailles : toutes ſes foudres écraſent la victime de ſon courroux, effrayante idée ! & les torrens de ſa colere s'apprêtent à ſe déchaîner encore : ... ô Enfer... ô terre... ô Cieux ! juſtes Cieux ! épouvantables Cieux ! quel homme ne craindra point de tomber entre les mains d'un Dieu vivant ! Non non, tout mortel a été accablé ſous le poids de votre grandeur, Dieu Saint ! Dieu tout-puiſſant ! Dieu redoutable en vengeances ! j'ai conſidéré vos juſtices ; & tout-à-coup j'ai crû les voir tomber ſur ma tête comme des montagnes : les collines

Naï. c. 9.

du monde ont été ébranlées aux approches de vos jugemens : votre ſeul nom fait la terreur des ſiécles : la mort a pris l'épouvante au bruit de votre tonnerre : mes entrailles ſe ſont émues lorſque j'ai pris en main le livre de vos décrets ; & j'ai cherché à me cacher dans l'abîme pour être à l'abri de vos pourſuites ; car vous êtes le Dieu jaloux & vengeur, Dieu d'éternelle juſtice qui entaſſez les Enfers pour l'iniquité des peuples! Pſal. c. 105. Prover. c. 15.

Cette idée de la Divinité étoit trop frappante : l'homme criminel n'eût oſé s'approcher d'un trône ſi redoutable. Il ne voyoit que la foudre entre les mains du Dieu qu'il avoit outragé : du fonds de ſon ame s'élevoient la crainte & le déſeſpoir à l'aſpect d'une Majeſté toute-puiſſante en fureur : & moins pénétré de confiance que ſaiſi de terreur, il eût mieux aimé ſe condamner lui-même que de comparoître devant un ſi effrayant & ſi ſévere Tribunal. Mais il ne ſçavoit pas, cet homme, que le Dieu terrible en vengeance eſt également infini en miſéricorde ; qu'autant que la nature eſt au-deſſous de la Divinité, autant ſa tendreſſe pour le pécheur eſt au-deſſus de nos penſées ; qu'à titre de pere le plus tendre ſon propre cœur ſol- Pſal. 102.

licite conſtamment en faveur de ſon fils rébelle ; que c'eſt trop l'outrager que de douter des ſentimens de ſon cœur propice ; qu'une ſi injuſte défiance contriſte ſon Saint-Eſprit, puiſque tout en lui reſpire la tendreſſe ; que ſes bras ſont toujours ouverts ; que notre réſiſtance l'afflige & le travaille ; & que par l'intérêt qu'il prend à notre ſalut, il trouve ſa gloire & ſa joie dans nos ſentimens de repentir : ouvre les yeux, créature ſtupide ! le ſacrifice de la Meſſe t'annonce & la grandeur de ſa miſéricorde, & le crime de ta méfiante timidité ! (1)

Jerem. c. 33.

(1) Ce n'eſt pas connoître Dieu que de douter de ſa miſéricorde ; toutes les écrirures ſont pleines à cet égard des oracles les plus conſolans. Saint Pietre Chryſologue combat cette méfiance par le cœur de Dieu lui-même ; voici comment il raiſonne. » La » miſéricorde en Dieu, dit-» il, compoſe ſon eſſence » que les crimes des mil-» lions d'univers ne ſçau-» roient détruire ; & le » péché de ſa nature eſt un » attentat que l'Enfer avec » tous ſes feux ne pour-» roit trop venger : ainſi, » pécheur ! vous dires bien » votre iniquité eſt trop » grande, & comme pé-» cheur l'Enfer devroit » vous abſorber tout vi-» vant. Mais la miſéri-» corde crie pour vous » dans le cœur de Dieu, » *exoratus ſuâ clementiâ* » *Deus* : c'eſt elle qui dans » ſon ame ſollicite votre » pardon en lui rappellant » ce qu'il ſe doit à lui-mê-» me, à ſon penchant, à » ſa propre joie, à la gloire » de ſon Nom : la miſéri-» corde qui lui retrace » l'inconſtance de votre » eſprit, la foibleſſe de » votre cœur, la tyrannie » de vos paſſions ; ce qu'il » fit pour vous dans le » tems & pour l'éternité ; » ce qu'il vous doit à titre » d'enfant, & d'enfant

L'auguſte Sacrifice, ſimple en apparence, cache ſans doute quelque myſtere ſous ſa ſimplicité : ſeroit-il poſſible que nous n'y reconnuſſions point l'induſtrieuſe miſéricorde d'un Dieu qui cherche à pardonner ? Qu'eſt-ce donc, & que peut être cette Euchariſtie qui repoſe ſur nos Autels ? n'eſt-ce pas le ſymbole d'un Dieu pacifique qui pour ſe rendre acceſſible cache ſa majeſté ? qui s'offre à nous écouter en ſilence ? qui ſous des dehors familiers nous invite à la familiarité de ſon amour ? qui diſpoſe admirablement tout, & pour lui parler bouche à bouche, & pour lui ouvrir ſans contrainte nos cœurs, & pour traiter tranquillement avec lui de l'affaire de notre ſalut ? d'un Dieu libéral & miſéricordieux qui, pour détourner la vengeance de deſſus nos têtes, s'offre lui-même en ſacrifice ? Eſt-ce en- S. Ambr. in vain, nous dit-il, que le myſtere de ma Pſal. 39. mort ſe renouvelle ſur cet Autel ? & deſcendrois-je ainſi ſur la terre, ſi je

S. J. Damaſ. de corp. Chr. c. 8.

» tendrement chéri. Em- » preſſemens ſecrets, con- » tinue ce ſaint Docteur, » qui partent non pas tant » de votre repentir que de » la tendreſſe ſi naturelle à » un Dieu qui aime ſon » ouvrage, qui cherche à » nous rendre heureux » parce qu'il eſt Dieu, & » Dieu notre créateur, no- » tre rédempteur, notre » pere, notre ami, » *ipſe eſt qui exorat paternus affectus.* S. P. Chryſol.

n'avois réſolu de vous entraîner dans les Cieux ? votre péché m'attaqua par mon ſenſible, car vous vous prévalûtes de mon amour pour vous montrer rébelles à ma loi : mais mon cœur étoit toujours à vous ; & c'eſt pour plus adroitement gagner le vôtre que dans cet état de victime je vous préſente ma miſéricorde. Ce n'eſt donc plus ici que le ſouvenir de vos crimes doit vous épouvanter ; je ſuis le Dieu que vous offenſâtes. Je vis votre révolte du haut de mon trône où mes playes ſollicitoient ma clémence ; & je veux vous pardonner ſur cet Autel où mon corps preſcrit des loix à ma tendreſſe. Illuſtres rachetés d'un Dieu anéanti ! ne comprenez-vous donc point que ce monument de ma paſſion vous donne un titre irrévocable ſur mon cœur comme ſur tous les tréſors de ma miſéricorde ? (1).

S. Chryſoſt. hom. 2. ad pop. Antioch.

(1) Avant la deſcente du Meſſie Dieu faiſoit éclater plus vivement ſa juſtice vengereſſe. C'étoient des Princes impies que l'Ange exterminateur frappoit de ſon glaive avec toute leur famille : c'étoient des villes infâmes que le feu du Ciel réduiſoit en cendres : c'étoit la terre entiere engloutie dans les eaux avec ſes déteſtables habitans. Le châtiment dont Iſraël coupable fut conſtamment puni étoit également prompt & ſévére ; & s'il oublia le Dieu de miſéricorde il dût au moins ſe ſouvenir des rigueurs de ſa juſtice. L'hiſtoire du monde Chrétien, peut-être plus criminel, paroît beaucoup moins ſanglante ; n'en ſoions point

Quelque aſcendant que le myſtere de la rédemption ait ſur le cœur de l'homme ; le Sacrifice de la Meſſe paroît cependant avoir un attrait ſupérieur ; car enfin le Ciel pouvoit-il procurer au pécheur des moyens plus propres de réconciliation ? Là, Jeſus-Chriſt eſt dans un état qui ne gêne pour ainſi dire en rien les regards, ni la parole, ni la liberté du ſuppliant. Pierre y prie ; mais Jeſus-Chriſt a les yeux comme fermés ſur ſa lâche déſertion : Thomas y prie ; mais Jeſus-Chriſt ne lui reproche pas en face ſon incrédulité : la Samaritaine y prie ; mais Jeſus-Chriſt ne la fait point rougir de ſa vie licentieuſe. Le Chrétien aſſiſte à la Meſſe en eſprit de confiance, de componction & d'humilité : Seigneur ! dit-il ; me voici à vos genoux ; pardonnez moi mes offenſes, je vous en conjure ! faiſant enſuite l'aveu

S. Greg. hom. 37. in Evang.

ſurpris : la colère de Dieu a été appaiſée par le ſang de ſon Fils dont les plaies, comme ſaignantes encore, plaident d'ailleurs pour nous au pied de ſon trône. » Mes enfans, diſoit ſaint » Jean à ſes Diſciples, gardez-vous bien de pécher ! » mais ſi quelqu'un de vous » péche, qu'il ait toujours » confiance ; Jeſus-Chriſt » lui tient lieu d'Avocat » auprès de ſon Pere, car » il a été fait victime pour » les péchés de tout le » monde, » *pro totius mundi.* Quel crime ne ſeroit-ce point de nous obſtiner dans notre revolte parce que Dieu eſt facile à pardonner !

de ſes crimes, il lui rappelle la multitude de ſes miſéricordes : il lui oppoſe la grace de la converſion dont il prévint dans tous les ſiécles tant de fameux ſcélérats : il le conduit de Bethléem au Calvaire où pour ſon ame perfide fut répandu ſon ſang : c'eſt moi, Seigneur ! que vous êtes venu chercher, & non
Math. c. 22. les juſtes, lui dit-il avec confiance, pour moi que vous vous êtes livré à la mort ; & c'eſt par votre croix que je vous ſupplie de me faire miſéricorde ! il s'unit en eſprit au Prêtre, où s'inclinant ſur l'Autel, où frappant ſa poitrine, où pouſſant des ſoupirs, où levant les yeux & les mains vers le Ciel. Puis revenant à Jeſus-Chriſt, il lui repréſente l'état de mort où il eſt ſur l'Autel : n'eſt-ce pas pour moi, Seigneur ! que la tendreſſe vous immole comme une victime de péché ? & ſeriez-vous dans une humiliation ſi profonde ſi vous n'aviez réſolu de me faire grace ? Il lui expoſe les miſéres de ſon ame : il lui renouvelle la douleur de ſes iniquités : il lui proteſte de lui être plus fidéle : ô miſéricorde ! ô vertu du ſacrifice ! tout-à-coup ſon cœur ſe briſe ; ſes yeux s'attendriſſent ; ſes joues s'inondent de pleurs ; Jeſus-Chriſt lui a parlé : ſes genoux ſe

replient encore; il adore en esprit d'amour & de reconnoissance; & il se retire en paix. (1)

Il n'en falloit pas tant sans doute pour toucher le cœur d'un Dieu qui le premier avoit frappé & s'étoit fait entendre à celui du pécheur. Que de soupirs, hélas! ne lui arracha point le crime de cet ingrat qui anéantissoit en un instant tout le prix de la rédemption! comme un pere qui déplore le malheureux sort de son enfant; comme une épouse qui s'épuise en larmes sur le tombeau de son époux; ou comme une mere qui s'incline de tendresse & de douleur sur le corps de son fils expirant; ainsi les entrailles de ce Dieu Sau-

(1) Tout ceci est conforme à la Doctrine du Concile de Trente. » Le » Sacrifice de la Messe, » dit-il, est véritablement » propitiatoire. C'est par » lui que nous obtenons » miséricorde lorsqu'en es- » prit de foi, de respect, » & de componction nous » nous approchons de » Dieu : le mérite de la » victime appaise son cour- » roux; & en vertu de son » sang il nous pardonne » les plus grands péchés en » nous accordant la grace » du repentir, *peccata* » *etiam ingentia dimit-* » *tit.* Après quoi le Con- » cile conclud; quiconque » soutient que le Sacrifice » de la Messe n'est qu'un » sacrifice de louange & » non de propitiation; » qu'il ne doit être offert » ni pour les péchés, ni » pour l'expiation des of- » fenses, ni pour toute au- » tre nécessité, & *aliis ne-* » *cessitatibus*; qu'il soit » anathême. » *Conc. Trid. Sess.* 22. c. 2.

veur s'attendrirent ſur la perte de ſon
Num. c. 14. racheté favori. Il pouſſa des cris plaintifs qui ſuſpendirent la joie de ſes Anges : la vertu des autres juſtes ceſſa, ce ſemble, de lui plaire dès qu'il ne jouiſſoit plus de l'amour de cet enfant rebelle : c'étoit cette brebis égarée que le Paſteur gémit d'avoir perdue, & qui dans ſon chagrin lui fait oublier le reſte de ſon
Luc. c. 15. troupeau. Son adreſſe admirable à l'inviter au retour répondit à l'excès de ſa douleur. Il deſcendit ſur l'Autel où il cacha ſa majeſté ſous des ſymboles innocens : il
Math. c. 9. envoya ſes Miniſtres vers l'ingrat pour lui offrir de ſa part la grace du pardon : il lui fit dire qu'il l'attendoit de nuit & de jour dans toute l'inquiétude de ſon ame ; & qu'il ne ceſſeroit de languir que lorſqu'il le verroit paroître : moment ſi attendu ! heureux retour ſi cher au cœur de Jeſus Chriſt ! le repentir vous amene enfin ! l'enfant prodigue entre, adore, ſoupire, pleure, prie, preſſe les genoux de ſon tendre pere ; les Cieux ! ô Dieu ! s'écrouleroient plutôt, le Sanctuaire l'atteſte, que vous vous montraſſiez inſen-
L. 2. Paralip. ſible au ſpectacle du pécheur humilié !
c. 7.

Quelle joie pour Jeſus Chriſt que la juſtification de l'ame péchereſſe ! mais

quel agréable retour laiſſe dans cette ame ſon renouvellement en Jeſus-Chriſt ! vous aviez été dépouillée, lui dit intérieurement ce Sauveur, & comme l'ormeau dans ſon hyver vous ne conſerviez que des branches ſtériles & déſſechées. Quelles étoient alors les horreurs de votre face ! impure, avilie, dégradée, abandonnée de Dieu, qu'étiez-vous qu'une victime d'expiation réſervée dans ſa colére pour le jour du carnage ? Mais aujourd'hui que les myſtères de mon ſang ont paſſé dans votre cœur, la chaleur du Soleil de juſtice pénétre dans vos veines arides : ſon influence a fait de vous une plante choiſie, & comme le Paradis du Jourdain vous couronne de fleurs & de fruits. Quel changement ne s'eſt point fait en vous ! les eaux de ma grace, plus pures que les bains de Siloë, vous ont rendu votre ancienne blancheur : du fond de votre conſcience, la nourrice de vos remords, s'éleve un cri de victoire qui exalte votre cœur juſqu'aux Cieux. Dégagée des paſſions, pure, tranquille, ſouveraine, vous vivez dans une eſpéce de ſécurité ſur le bonheur de votre deſtinée : la joie de l'eſprit

Iſaï. c. 1.

Ibidem.

vous accompagne par-tout, & vous convenez que rien n'eſt comparable à la condition du parfait Chrétien : c'eſt mon amour, ô vous, l'enfant de mes larmes, qui a rétabli dans votre ame le regne de la vertu : mais c'en eſt peu pour mes magnificences : dans le Sacrifice de mes autels ſont encore cachés pour vous les plus riches tréſors.

Sacrifice d'expiation. J'avois péché contre vous, Seigneur ! & votre juſtice reclamoit dans mon cœur les droits de la vengeance. J'ai voulu réparer mes offenſes, puiſque vous êtes un Dieu
Eccleſ. c. 5. juſte qui punit juſqu'aux crimes pardonnés : j'ai humilié mon ame ſous le cilice, tandis que mes yeux ont arroſé mon lit de douleur d'un torrent de larmes : j'ai fait divorce avec la créature que j'aimois néanmoins d'un amour tendre & véhément : mon cœur s'eſt interdit les plaiſirs même innocens, puiſqu'il avoit été aſſez rebelle que de s'en permettre de criminels : je ſuis crucifié au monde par le repentir que m'imprime mon ancien attachement à ſes vanités. Mais, ô Dieu Saint & terri-
Pſal. 21. ble ! mes juſtices ne ſont que le néant devant vous. Vous avez exigé que ma

douleur fût proportionnée à l'énormité de mes forfaits : vous avez allumé un feu ſous mes pieds pour me faire expier des attentats que je ne puis par moi-même aſſez rigoureuſement punir: trop à plaindre créature, me ſuis-je dit ; connoiſſois-je bien la juſtice d'un Dieu lorſque chaque jour je groſſiſſois mes dettes par la foule de mes crimes? Où eſt à préſent la victime pour ton péché, débiteur ſacrilége ! que la main de Dieu perſécute ? comment éviteras-tu le ſupplice après la mort, toi, à qui mille vies ſuffiroient à peine pour l'entiere ſatisfaction de tes iniquités? (1)

Telles étoient les réflexions cruelles de mon ame, lorſque votre miſéricorde, Seigneur ! m'a mis en voie de m'acquit- S. Ambr. l. 4. de ſacram.

(1) La réparation de l'offenſe doit être proportionnée à la dignité de la perſonne offenſée ; c'eſt le droit de la juſtice. Or le péché attaque la Majeſté infinie : par conſéquent ſon expiation doit être à la rigueur d'une étendue infinie. Dans cette impuiſſance où nous ſommes d'expier nos crimes par une ſatisfaction entiere, que deviendrions-nous, hélas ! ſi Jeſus-Chriſt ne nous appliquoit les mérites de ſon ſang dont la moindre goutte eſt d'un prix infini ! ſans ce ſang la rupture entre Dieu & nous étoit éternelle, puiſque jamais nous ne pouvions nous acquitter envers ſa juſtice : ce qui fait dire à ſaint Auguſtin que mille ans de pénitence même volontaire ne ſuffiroient point pour l'expiation d'un ſeul péché, *nec unum delictum abluerent mille compunctionis anni.* S. Aug.

Ainſi un Monarque irrité fait grace au ſujet rébelle à l'aſpect de ſon fils bien-aimé qui reclame ſon pardon par l'effuſion de ſes larmes : ainſi & bien plus généreuſement encore, le Dieu miſéricordieux lave de ſes iniquités la créature par le ſang de Jeſus-Chriſt. Il ceſſe d'opprimer un criminel qui trouve auprès de lui un ſi reſpectable & ſi puiſſant médiateur ; il oublie pour ainſi dire qu'il a été offenſé, puiſqu'ici le mérite de la réparation l'emporte incomparablement ſur la grandeur de l'outrage : c'eſt ce Pere de famille qui remet toute la dette à ſon ſerviteur humilié : & par un excés de bonté vraiment digne du ſacrifice de Dieu le fils, c'eſt que loin d'exercer la vengeance, la main de Dieu le pere ſe hâte d'eſſuier les larmes du Chrétien pénitent. Math. c. 18.

» toute ſouillure, combien » plus le ſang de Jeſus- » Chriſt lave-t'il notre con- » ſcience de toutes les œu- » vres mortes, & nous » met-il en état de ſervir le » Dieu vivant en eſprit de » toute pureté : *quanto* » *magis ſanguis Chriſti* » *emundabit conſcientiam* » *noſtram ab operibus mor-* » *tuis ad ſerviendum Deo* » *viventi*, Epi. ad Hæbr.

» Le corps de Jeſus-Chriſt, » dit S. Jean Damaſcene, » eſt élevé en croix par les » mains du Prêtre ; il eſt » rompu, diſtribué, enſe- » veli au-dedans de nous- » mêmes, & il nous af- » franchit avec lui de toute » ſervitude & de toute cor- » ruption, » *& facit nos ſecum liberos ab omni corruptione.* S. Jean Damaſc.

Je vous l'offrirai donc, Seigneur! cette victime adorable qui appaiſe ainſi le courroux de vos juſtices; je porterai ma cauſe à cet autel de miſéricorde d'où coule la plénitude de la grace; je vous prierai de juger entre la peine de mon péché & la voix de Jeſus-Chriſt mon rédempteur & votre fils; je croirai que vous m'avez tout pardonné, parce que je ſçais que ſon ſang mérite de tout obtenir. Mais vous, mon ame! gardez vous bien d'oublier la multitude de ſes bienfaits: après tant de faveurs, vous le ſentez bien, la moindre infidélité ſeroit de votre part un monſtre d'ingratitude. Hélas! vous étiez autrefois perdue! la ſommeil de la mort tenoit vos yeux fermés ſur l'excès de vos malheurs! vous dormiez ſans ſçavoir ſi vous reverriez jamais le jour du Ciel; vous n'en aviez ni le deſir, ni la penſée, ni même la puiſſance! une voix céleſte s'eſt fait entendre à l'oreille de votre cœur, trop heureuſe créature bien aimée! réveillez-vous, vous a-t'elle dit, le ſalut approche! inſenſée! ne craignez-vous donc point le jour de diſcuſſion & de fureur! qu'aviez-vous fait, ô mon ame! pour mériter de trouver encore place dans le cœur d'un Dieu outragé? mais en quels caracteres

caractères de feu doit être gravé dans le vôtre le ſouvenir de ſes miſéricordes!

Sacrifice d'impétration. Qu'étoient les Idôles des Gentils? & que pouvoient-elles pour ſoulager la miſére de leurs adorateurs? ſtatues impuiſſantes & inanimées, elles avoient beſoin elles-mêmes que l'artiſte leur donnât une attitude vivante & protectrice. Il leur étoit impoſſible d'exaucer les ſoupirs, parce qu'elles n'avoient ni d'oreilles pour écouter, ni de bras pour défendre, moins encore de cœur pour s'attendrir. La fierté tutélaire dont elles étoient hériſſées, ne pouvoit rien, non pas même pour leur propre bonheur: lorſque la terre trembloit, la ſtatue étoit renverſée ſans qu'il lui fût poſſible de ſe relever.

Le Dieu des Chrétiens, c'eſt le Dieu du Ciel. C'eſt cet Etre tout-puiſſant qui créa l'univers, & qui conſerve l'exiſtence de toute créature. Grandeur, pouvoir, beauté, magnificence: tels ſont les attributs de ſon nom. Son œil eſt toujours ouvert ſur les beſoins de la nature, comme ſans lui tout ſeroit perdu & rentreroit dans ſon néant. Sa Divinité par elle-même inacceſſible, s'eſt

miſe comme à notre portée par le deſir qu'elle avoit de nous départir ſes bienfaits : il s'eſt caché, ce Dieu, non comme autrefois dans un buiſſon ardent, peut-être la flamme nous eût inſpiré quelque terreur ; mais ſous les apparences d'une ſimple hoſtie. Là, dans l'état de la plus profonde tranquillité, il nous attend pour écouter nos ſoupirs & nos plaintes : il veut que nous lui ouvrions nos cœurs avec confiance, puiſque c'eſt à titre d'ami qu'il repoſe au milieu de nous : j'ai vu la grandeur de votre miſére, nous dit-il ; & c'eſt pour la ſoulager que je ſuis deſcendu. Bien davantage, (& c'eſt ici que la bonté de notre Dieu encourage nos ames & les attendrit) il s'offre à Dieu ſon pere, cet aimable Sauveur, pour prix des bienfaits que nous ſollicitons : il lui préſente ſon corps & ſon ſang comme le ſacrifice le plus propre à faire deſcendre ſes bénédictions : il le conjure de déployer ſes magnificences par le ſouvenir de la mort qu'il endura pour la gloire de ſon nom & la félicité de ſon peuple : qu'aurions-nous à craindre ſous de tels auſpices, je demande ? & avec la médiation d'un ſi puiſſant interceſſeur, eſt-il de grace que

Exod. c. 3.

S. Aug. l. 10. de civit. Dei. c. 20.

nous ne devions eſpérer d'obtenir ? (1) S. Chryſoſt. ſer. 95.

Ce n'eſt donc pas un Dieu inflexible que nous adorons ; le myſtère de nos autels répond & de la tendreſſe de ſon cœur & des effuſions de ſa magnificence. Que pourroit il oppoſer, ce Dieu, à la demande de ſon fils qui pour nous aggrandir ſe dépouille de ſa gloire ? qui s'abat humblement devant le trône de ſa Majeſté ? qui l'invoque avec les ſoupirs & dans la poſture d'un ſuppliant ? qui pour une bénédiction lui offre tout ce qu'il a de puiſſance ? qui par ſon ſang le conjure d'accepter ſes vœux pour la proſpérité de ſes enfans gémiſſans & miſérables ? que ne fit-il point pour ſon peuple ingrat ? que ne fit-il pas à la priére de ſon ſerviteur Moyſe ? la manne tombe ; l'Ange exterminateur ceſſe de frapper ; l'ennemi perſécuteur mord la pouſſiere ; la diſcorde, la mort, le dé- S. Laur. Juſtin. ſerm. de Euchariſt.

(1) Puiſque Dieu le Pere nous donne en la perſonne de ſon Fils tout ce qu'il a de grandeur & de magnificence ; que Jeſus-Chriſt s'offre lui-même ſur l'autel pour nous enrichir de ſes miſéricordes : eſt-il permis de penſer que le Chrétien n'obtienne pas au moins dans l'ordre du ſalut, ce qu'il demande par le mérite du Sacrifice de la Meſſe ? » Que nous peut refuſer un » Dieu qui chaque jour » s'immole pour nous, re- » prend ſaint Jean-Chry- » ſoſtôme ? Celui qui ſe » donne lui-même à nous, » ne nous refuſera point » ſans doute ſes autres bien- » faits, » *qui ſe nobis dat ; quin ſuum denegare poterit* S. J. Chryſ.

ſeſpoir ceſſent ; Iſraël eſt rempli de bénédictions, tandis que la malédiction accable les tyrans d'Iſraël : la médiation de votre fils proteſte, Seigneur ! pour vos miſéricordes envers le peuple Chrétien ; s'il le falloit, oui, vous bouleverſeriez les élémens & les Cieux.

S. Chryſoſ. hom. 2. ad pop. Anthioc.

Je publierai vos merveilles, Seigneur ! & pour la gloire de l'Euchariſtie je révélerai l'hiſtoire de mon ame que vous comblâtes de bienfaits. Je vivois loin de vous, ô mon Dieu ! une voix ſecrete me reprochoit ſans ceſſe l'iniquité de mes jours : alors tout me devenoit contraire ; vous aviez fait de la créature comme l'inſtrument de votre courroux : c'étoit l'injuſtice qui uſurpoit mes droits les plus légitimes ; la calomnie qui me dépeignoit ſous les traits les plus odieux ; la perſécution qui marchoit à ma ſuite juſques ſur mes pas les plus innocens ; une terreur mortelle, je ne ſçais quelle langueur, qui en me perçant de triſteſſe dérangeoit l'équilibre de ma ſanté : j'étois malheureux, & ſans doute je méritois de l'être. J'avois oui dire, Seigneur ! que ſur vos autels repoſoit votre toute-puiſſante vertu, & qu'il dépendoit de moi d'y puiſer un remede à tous mes malheurs. Je tentai cette voie que je

ſçavois avoir été frayée par tous les ſiécles Chrétiens : je conduiſis le Prêtre au Sanctuaire pour offrir en mon nom la victime illuſtre dont j'avois tant ouï parler : ô Sacrifice ! ô jour de bénédiction ! je ſentis alors comme des traits divins qui paſſerent juſqu'au profond de mon cœur : je ſuivis les rayons céleſtes qui faiſoient briller à mes yeux les charmes de la vertu : je ne voulus plus aimer la créature en concurrence d'un Dieu où je trouvois déjà le repos de mon ame. Dès-lors les intérêts de ma vie ont pris une nouvelle face. Mes plus fiers ennemis ſont devenus mes plus zélés protecteurs : la voix publique me prodigue ſon encens, & même des éloges que je ne mérite pas : du ſein de mon indigence eſt ſortie une eſpéce de fortune qui m'épargne la douleur d'un ſervile perſonnage : la force & le courage ont paſſé dans mon ſang, où je jouis dans mon infirmité d'un calme bienfaiſant & d'une ſérénité parfaite : ô myſtère adorable ! ſi jamais je vous oublie, que ma main droite & la mémoire de mon nom ſoient enſevelies dans l'oubli [1] je me ſouviendrai toujours de vous, Seigneur ! ma reconnoiſſance l'atteſte par les larmes

Pſal. 136.

de mon amour encore empreintes ſur le pied de vos Autels!

Tels ſont, Cléonime! les myſtères de la Religion Chrétienne par rapport au cœur humain dont ils ſont les délices & la conſolation. J'ai dit qu'ils laiſſoient dans l'ame les impreſſions les plus divines; mais je n'ai pû vous dire ce que c'étoit que cette ame qui ne cherche & qui ne goûte que le plaiſir en Dieu; c'eût été vous dépeindre la félicité parfaite : je ſuis heureux, vous a dit le Chrétien par mon organe, mais je ne puis exprimer mon bonheur. Qu'ailleurs ma bouche ſe répande en oracles; que la grandeur des objets éleve mon ame au-deſſus d'elle-même; que dans tous mes diſcours je faſſe briller & l'art & la vérité : ici mon eſprit ſe confond : je ſens que je ſuis heureux; & que la joie qui me pénetre eſt au deſſus de toutes mes penſées : ô Cléonime! ſi vous connoiſſiez le don de
Joan. c. 4. Dieu! ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que l'attrait de la vertu, quelle ſeroit la réforme de vos préjugés & de vos penchans! créature indigne! pouvez-vous donc ſentir ce que je voudrois vous faire aimer, vous qui vous obſtinez à ne vouloir point me comprendre?

Juſqu'ici tout eſt dit ce ſemble ; il ne me reſte plus qu'à vous exhorter, Cléonime, à aimer une Religion qui cache des attraits ſi divins : en effet, j'ai développé preſque tous ſes charmes dans la ſeule deſcription que j'ai faite des dons du Saint-Eſprit : mais le ſujet que j'expoſe exigeoit que je commençaſſe par les myſtères qui ſont l'appui & comme l'ame du Chriſtianiſme : il a fallu parler de Dieu qui de toute éternité s'occupa du bonheur de l'homme, avant de repréſenter l'homme qui cherche & qui trouve ſon bonheur en Dieu. Cependant ce n'eſt qu'en gros que j'ai traité la matière, il me reſte à la donner en détail : je ſuis monté à la ſource ſans parcourir tous les ruiſſeaux qui en découlent ; j'ai parlé des eaux de la grace, mais je n'ai pas dit de quels torrens de douceur elles pénétroient l'ame du Chrétien. L'Eſprit de Dieu a pluſieurs formes, & chacune de ces formes des faces différentes : ici il éclaire l'entendement, là il attendrit le cœur ; tantôt il imprime le courage, & tantôt l'onction de la vertu ; & à la faveur de cette onction céleſte le Chrétien ſe détache de toute créature, ſurmonte les chagrins de la vie, perfectionne ſes œuvres de juſtice,

1 Corinth. c. 12.

coule des jours tranquilles & bienheu-
Ibid. reux, opérations divines que produit en lui le même esprit ; souvenez-vous-en bien, Cléonime, votre ame seroit moins disposée à sentir les impressions de la lecture, si vous négligiez de faire cette précision. La Religion Chrétienne cache donc des attraits qui font les délices du cœur humain ; par quelle fatalité l'homme si ami de lui-même s'obstine-t'il à ne vouloir point le comprendre ! mais peut-être qu'à force de lui peindre ses charmes, on viendra à bout de la lui faire aimer ; qui sçait si dans son conseil de miséricorde Dieu ne le conduira pas au terme de son vrai bonheur par l'organe de ses Ministres ? Déployons dans tout leur éclat, s'il est possible, les beautés de cette épouse bien-aimée du Roi des Rois ; & par les traits sous lesquels nous allons la représenter, tâchons de faire au moins rougir les Religions profanes qu'elle surpasse incomparablement sans doute en amour, en sagesse, en prospérité,
Eccl. c. 24. *& in omni populo, & in omni gente primatum habui.*

CHAPITRE SECOND.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans ſa prééminence ſur toutes les Religions de la terre.

CE n'eſt pas à l'homme à ſe faire une Religion ſelon ſa fantaiſie; ce ne ſeroit plus alors être adorateur du vrai Dieu; ce ſeroit être idolâtre de ſoi-même. L'Etre Suprême, ſeul digne de notre culte, a le droit ſans doute de choiſir ſon Temple, & de ſpécifier la nature de notre encens : comment nos ſacrifices lui ſeront-ils agréables, ſi les victimes que nous lui offrons combattent ſa gloire & ſes volontés? Toute Religion qui ne vient pas de Dieu eſt une Religion profane; par conſéquent elle ne peut pas avoir les caracteres du vrai culte : qu'eſt-ce que Numa? que Confucius? que Menander? qu'eſt-ce que Mahomet avec ſon Alcoran? eſt-ce donc que Dieu choiſit les Philoſophes, les Sophiſtes, les ſcélérats pour être ſes oracles & ſes Miniſtres ſur la terre? D'où ſortirent ces

Prophétes viſionnaires qui publierent les droits de la Divinité? quelle preuve donnerent-ils de leur céleſte miſſion? où ſe firent les miracles qui convainquirent les peuples de la vérité de leur apoſtolat? le Tout-Puiſſant pouvoit-il habiter dans des Temples dont l'orgueil & l'impoſture avoient jetté les fondemens?

La Religion de Jeſus-Chriſt a pour elle le témoignage du Ciel, & de la terre. Son origine, ſon antiquité, ſes miracles, la ſainteté de ſes loix, tout annonce qu'elle eſt l'ouvrage d'un Dieu. Par quelle chaîne admirable ne réunit-elle point de ſiécle en ſiécle le premier âge du monde avec l'Ere Chrétienne! & quelle Religion dans le monde conduiſit l'homme par des voies plus ſûres au terme de ſa deſtinée? Ce n'eſt point par légereté d'eſprit que le Chrétien a préféré l'Evangile à toutes ces ſectes qui partagent l'opinion des peuples: il s'agiſſoit de la félicité de ſes jours & pour le temps & pour l'éternité. Il a mis comme dans une balance les différentes Religions; il a peſé au poids de la raiſon la qualité de leurs fondateurs, l'eſprit de leur doctrine, les maximes de leur créance; tout lui a paru ſuſpect & dangereux. Il a vû que le Chriſtianiſ-

me ſeul avoit tous les caractères du vrai culte ; qu'il adoroit Dieu pour l'amour de lui-même ; qu'il renfermoit des myſtères dans un ordre tout divin ; qu'il conduiſoit & dirigeoit l'homme dans la noble carrière de la vertu : pouvoit-il embraſſer les ſectes payennes ou philoſophiques en concurrence de la Religion Chrétienne qui d'une manière ſenſible élevoit ſon ame juſqu'à la Divinité ?

L'Homme perdit de vue le grand objet de ſa deſtinée : les paſſions, maîtreſſes de ſon cœur, l'avoient attaché à la terre vers laquelle ſe replioient ſes funeſtes penchans. Envain le ſouverain bien s'offroit à ſes regards comme le centre de ſes ſoupirs ; il ſe contentoit de le déſirer ſans ſe mettre en peine de le chercher : il lui donnoit en idée la préférence ſur la créature, mais dans la réalité la créature conſervoit toujours la préférence. Dieu, trop jaloux de ſa gloire, ſe vengea de cet outrage par la plus inſigne miſéricorde, car enfin il vouloit le ramener au principe de ſa création : il lui donna une Religion dont les oracles lui feroient ſentir & ſes devoirs envers Dieu & les droits de Dieu ſur ſon cœur : elle

lui parla en effet ; elle regardoit Iſraël, c'eſt-à-dire l'homme, comme ſon propre héritage : elle jetta dans ſon ame les ſémences de la vertu qui ſeule pouvoit le conduire à ſa véritable fin ; *in Iſ-*
Eccleſ. c. 24. *raël hereditare, & in electis meis mitte radices.*

SECTION PREMIERE.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans la conformité de ſes oracles avec la deſtinée de l'homme.

Que le Ciel, la terre, les animaux ſortent du profond abîme; que la nature ſoit revêtue de mille beautés, chef-d'œuvre d'une main libérale & toute-puiſſante; que dans le centre du monde préſide un flambeau où Dieu mit ſon tabernacle, & que l'idolâtre en effet adora d'un culte ſuprême: le terme de toutes ces créatures eſt fixé, & c'eſt dans la confuſion que par un arrêt digne de leur fugitive exiſtence elles rentreront un jour: le ſoleil perdra ſa clarté, les étoiles diſparoîtront, la terre ſera réduite en cendres, tout paſſera, tout s'enſevelira dans le cahos: l'homme ſeul, cet homme ſi grand par ſon eſſence, ſurvivra à la nature détruite ſans retour; ſon ame remontera vers Dieu d'où elle eſt immédiatement deſcendue, & dont la jouiſſance fait le centre de ſa véritable deſtinée: tout avoit été créé pour lui; lui ſeul étoit fait pour ſon Créateur; il devoit remplacer les An-

ges apoſtats : & autant que ſur la terre il aimeroit le vice ou la vertu, autant il devoit y avoir dans le Ciel ou de magnificence pour le récompenſer, ou de juſtice pour le punir. Que le preſtige des paſſions ne vous endorme point, ô Cléonime ! ſur une ſi importante vérité ? le charme des plaiſirs vous ſéduit; le penchant vous entraîne ; vous voulez jouir de la vie préſente, puiſqu'elle vous promet des jours délicieux : mais rien de tout cela n'entre dans les conſeils du Dieu qui vous donna l'exiſtence, la ſeule inconſtance de la vanité en eſt la preuve ; ſaiſiſſez la d'une imagination prompte comme je la donne en paſſant. N'avez-vous jamais vu le Courtiſan favori s'ennuyer à la cour ? le Monarque languir ſous le poids de ſa couronne? le Conquérant des provinces mépriſer ſes victoires parce qu'il n'avoit pas encore des royaumes à conquérir ? & vous-même, plus malheureux peut-être, ne vous tourmentez vous point au milieu du plus doux repos ? ne regardez-vous point comme un eſclavage ce poſte qui vous promettoit de ſi beaux jours de liberté? votre renommée ſi chere à votre cœur ne vous eſt-elle pas à charge par l'encens importun que vous prodiguent de

lâches adulateurs? que ſont tous ces écueils de votre bonheur, que des oracles parlans qui vous diſent qu'une ſi noble créature que vous n'eſt point faite pour le ſéjour de la terre; qu'il eſt des plaiſirs ſurhumains qui en ſecret attirent vos penchans; que votre cœur ne ſoupire pas envain, & qu'il faut par conſéquent qu'il exiſte une beauté raviſſante que vous ne connoiſſez pas? Mais j'en dis trop, ce me ſemble; faut-il donc vous prouver qu'il y a de la différence entre la fin de l'homme & la deſtinée des bêtes?

Il ne nous ſuffiſoit pas de ſçavoir que nous étions faits pour une fin ſurnaturelle; il nous falloit de plus un guide pour nous y conduire, & un guide qui véritablement nous fut donné de Dieu. La Philoſophie n'avoit à cet égard ni aſſez de lumiere pour nous inſtruire, ni aſſez d'autorité pour ſe faire écouter. Le Philoſophe étoit un homme qui ſouvent n'étoit diſtingué des autres hommes que par la ſupériorité de l'orgueil: c'étoit lui qui s'érigeoit en interprête des Dieux, & qui ſelon ſa fantaiſie ſuſpendoit leurs oracles: ſon origine, ſa patrie, ſa condition étoient connues: on l'avoit vû naître dans l'infirmité; on

le voyoit mourir dans la misére, quelquefois dans l'opprobre. Ses maximes, sages en certains points, portoient toujours quelque empreinte de ses vices personnels : ou il les développoit d'un style embrouillé, ou il les expliquoit dans un sens contradictoire, ou il les détruisoit par l'exemple de ses foiblesses, & même par l'aveu de son incapacité : combien l'homme étoit-il à plaindre sous de tels auspices, mortel infortuné, cet homme, qui ignoroit sa véritable destinée, ou qui en la connoissant ne trouvoit point de maîtres assez éloquens pour la lui faire aimer ! c'étoit vous, Religion Chrétienne ! qui deviez ici me ramener à mon cœur en me conduisant au terme de ma félicité ! vous fûtes conçue dans le sein de Dieu le Pere ; votre régne a été fondé sur la terre par Dieu le Fils ; votre trône, plus inébranlable que les Cieux, est affermi par la puissance de l'Esprit-Saint : avec quelle joie mêlée d'amour ai-je dû écouter vos oracles que vous puisâtes dans les tréfors de la Divinité ; qui par leur sublimité protestent pour votre céleste origine ; qui dans tout l'univers rendent votre Nom si célébre ; qui en me frayant les routes du vrai bonheur,

me font ſi vivement goûter le plaiſir de mon exiſtence ! Religion ſainte ! quelle idée me donnez-vous de mon ſort à venir ! & que puis-je aimer ſur la terre après vos traits lumineux qui retracent ainſi à mon eſpérance l'éclat des couronnes immortelles !

La divinité de la Religion conduit naturellement à ces impreſſions nobles, vives, touchantes : c'eſt pour nous qu'elle eſt deſcendue du Ciel, par conſéquent c'eſt pour nous qu'eſt réſervée la douceur de ſes attraits. Nous ne ſommes plus, non ſans doute, comme ces peuples fanatiques qui ne ſçavent ni d'où vient leur idôle, ni où va leur encens, peuples hébétés qui ne reſpirent que par le ſouffle d'un cœur animal. Notre ame s'éleve en Dieu à meſure que nous contemplons la Religion qui deſcend de ſon trône : nous marchons avec aſſurance, parce que toutes nos voies ſont applanies par le flambeau qui nous éclaire : nous n'avons plus de doute ſur la vérité de notre culte ; nous ſçavons que le Seigneur préſide dans notre Sanctuaire : la ſageſſe n'eſt plus un tréſor caché, nous connoiſſons ſon ſéjour, ſes beautés, l'ordre & l'eſprit de ſes loix : notre cœur peut ſe pervertir ; mais no-

tre eſprit eſt à l'abri de toute illuſion. Hors de notre Egliſe ce n'eſt qu'erreur, que préjugé ; que menſonge ; les preuves en ſont conſignées dans nos ames. Chez nous tout eſt juſte, Saint, digne de la Religion qui nous inſtruit, & du Dieu qui nous la donna. Point de ſyſtême ſur les ouvrages de la nature, ſur les deſſeins du Créateur, ſur la conſtitution de l'homme : la vérité s'offre à nous ſans ambiguité, & nous épargne le crime d'opinions biſatres & ſcandaleuſes. Le Grec cherche la ſcience, le Juif la proſpérité de ſes jours : le Chrétien n'aime ni la volupté, ni la renommée : tous ſes regards ſont tournés vers l'Etre Suprême que lui propoſe l'Evangile de Jeſus-Chriſt : il ſent dans ſon ame que c'eſt là véritablement l'objet des ſoupirs involontaires que lui arrache l'amour de ſa félicité : il vit parmi les hommes ; mais ſa conſervation eſt dans les Cieux où la Religion qu'il porte dans ſon cœur fixe conſtamment toutes ſes penſées : & ſi quelque choſe altére le repos de ſa vie, c'eſt de ſe voir trop éloigné du terme de l'éternel bonheur où il aſpire.

La matière que je traite, mon cher Cléonime ! n'eſt ni figurée, ni métaphy-

ſique ; elle eſt l'objet ſimple & naïf de la vérité qui malgré vous crie dans votre cœur. La Religion Chrétienne deſcend du Ciel pour faire des heureux ſur la terre ; il eſt donc un bonheur que les hommes ne connoiſſoient point avant ſa deſcente, & qu'aujourd'hui même leur amour déſordonné ne leur permet pas de connoître : mais la corruption des mœurs étouffe-t'elle leurs ſoupirs pour l'attrait des beautés inviſibles ? la vanité des choſes ne leur dit-elle pas en ſecret qu'ils ſont faits pour des plaiſirs moins vuides & plus conſtans ? & par un événement contre leur attente, la créature qu'ils aimoient de l'amour le plus véhément, ne devient-elle jamais le plus cruel tyran de leurs jours ? Dans cet état de langueur & de déſeſpoir où vous réduit la frivolité des délices terreſtres, quelle impreſſion doit faire en vous une Religion qui s'offre à vous ſous les traits les plus divins ? qui vous promet de radoucir l'amertume de votre ame ? qui vous découvre les reſſorts de votre infortune & de votre bonheur ? qui vous invite à réformer en vous le méchant homme, & par-là retourne votre cœur vers l'objet naturel de ſes penchans ? créature noble, admirable, chef-d'œuvre & l'i-

mage d'un Dieu ! que cherchez-vous ſur la terre, vous dit-elle, vous pour qui ſont faites les couronnes de l'immortalité ! je vous ai vû adoptant ſans conſeil les erreurs des peuples gentils ; ſubſtituant à l'encens de la divinité le culte obſcène des idoles de chair ; bornant votre félicité à des plaiſirs frivoles dont la jouiſſance même rebute le cœur humain : n'êtes-vous donc ſi reſpectable par votre rang que pour vous avilir par l'infamie ? ou bien voulez-vous être la ſeule créature qui pour l'opprobre de ſes jours doive rougir de ſon exiſtence ? Fille du Ciel, comme Reine de la terre, exterminatrice de l'erreur & l'organe de la vérité, levez les yeux, mortel ſtupide, & contemplez ma face ! c'eſt vous que d'un œil attentif je ſuivis dans vos égaremens ; c'eſt pour vous que l'Eternel mit ſes oracles dans ma bouche ; c'eſt en vous que je veux repoſer, puiſque ſans moi vous êtes à jamais miſérable ! du fond de votre ame partent des traits d'amour pour le Dieu des beautés qui fit de vous ſon ouvrage ; & c'eſt de ma main que je veux vous conduire au pied de ſon trône où tendent vos ſoupirs : examinez ce que vous êtes ; voyez bien qui je ſuis ; peſez le mérite des créatu-

res; considérez la majesté du Créateur; retracez-vous l'ordre & le décret des destinées : refuseriez-vous d'ambitionner le bonheur du Ciel que vous devriez espérer quand bien-même il ne vous auroit pas été promis en espérance? Remontez, ô homme! à mon origine : sondez votre propre cœur : & voyez ce que vous devez penser de ma descente sur la terre!

Ce ne fut pas envain que dans tous les siécles l'Eglise répéta ces mêmes oracles par la voix de ses Ministres : on comprit enfin que l'homme étoit un ouvrage surnaturel qu'avoit formé une main invisible & céleste; qu'à raison même de l'immensité de ses desirs, il devoit chercher loin de la terre des objets propres à remplir la capacité de son cœur; que les vérités de la Religion Chrétienne étoient entierement conformes à son penchant pour le vrai bonheur. Alors ce fut dans l'univers un changement de culte & de conduite : on brisa les statues des Dieux qui transformoient les mortels, s'il est permis de le dire, moins en adorateurs qu'en bêtes; on détesta les délices de la vie comme incompatibles avec l'amour des biens céleſtes; on ne s'attacha qu'à la vertu,

puiſqu'elle ſeule étoit le prix de la gloire immortelle qu'on préféroit à toutes les couronnes. Delà cette foule de Saints qui ſervirent de ſpectacle aux Anges & aux hommes; ces généreux Martyrs qui couroient au royaume du Ciel par la voie des échafauds; ces Vierges crucifiées qui ſe glorifioient en Dieu, tandis que leur front pâliſſoit ſous la cendre; ces religieux Monarques, ces Reines vertueuſes qui ſe déroboient au tumulte de la Cour pour aller ſoupirer dans le ſecret du Temple : ils ſe détacherent, ces vrais ſages, de tout ce qui étoit capable de leur faire perdre de vûe le grand objet de leur ſalut : ils regarderent la terre de cet œil indifférent dont un étranger qui retourne dans ſa patrie conſidére les villes de ſon paſſage : plus leurs jours s'écouloient avec rapidité, plus leur ame devenoit ſenſible à la joie de leur eſpérance : la mort des juſtes piqua conſtamment leur zèle & leur envie; & ce n'étoit qu'en arroſant de larmes d'amour la pierre de leur tombeau qu'ils tempéroient pour ſe ſoulager les ardeurs de leur noble ambition.

Ce ne ſont pas ici des deſcriptions; c'eſt, mon cher Cléonime, l'hiſtoire du peuple chrétien. N'avez vous pas oui

dire qu'il y eût des hommes qui étonnerent la terre par la ſublimité de leur vertu, ceux-ci dans les déſerts, ceux-là dans les villes, les uns dans le ſanctuaire, & ces autres ſur le trône? Que ces héros d'heureuſe mémoire combattirent ſous l'étendart de la croix juſqu'au dernier ſouffle de leur vie? qu'ils abandonnerent le monde avec toutes ſes pompes, pour ne s'attacher qu'à l'eſpérance du ſiécle futur? qu'ils s'interdirent les plaiſirs dont le mondain s'enivre avec tant de tranſport, l'orgueil, la fortune, l'intempérance, les douceurs de la volupté? La Religion Chrétienne cache donc des attraits ſurnaturels qui élévent l'homme au-deſſus de l'humanité; qui aviliſſent à ſes yeux les charmes de la créature; qui attachent ſa fortune & ſon repos à l'abandon général des vanités du ſiécle; qui tranſportent ſon ame dans une région bienheureuſe que le monde ne connoît pas; qui par une onction ſupérieure à toute joie profane vengent ſon cœur du ſacrifice de ſes penchans? eh n'eſt-ce pas depuis que cette Religion a paru que les enfans de lumiere ont tourné leurs regards vers l'Orient; qu'ils ont quitté ſans retour le climat de l'infidéle Égypte; qu'ils ont fondé tout leur bon-

heur dans la promeſſe du Dieu de Jacob; qu'ils ſe ſont dévoués à la mort dans l'eſpérance d'une vie pleine de jours éternels? Quel ſpectacle que cette Religion aujourd'hui ſi controverſée, deſcendant de la ſuprême région des aſtres; portant ſes regards ſur toutes les contrées de la terre; ſe répandant en oracles les plus ſublimes & les plus conſolans; rendant l'univers ſenſible aux beautés de ſon éloquence divine; diſſipant les preſtiges de l'erreur & du crime; entraînant après elle tous les cœurs par les grandeurs du Dieu qu'elle annonce, par les myſtères du ſalut qu'elle développe, par la gloire d'un royaume éternel qu'elle fait eſpérer! c'eſt le mondain qu'elle déſabuſe de ſes plaiſirs; c'eſt le ſavant qu'elle fait rougir de ſon orgueil; c'eſt la vierge qu'elle arrache avec douceur d'entre les mains de ſes ſoupirans; c'eſt le conquérant qu'elle fait humilier devant Dieu au milieu de ſes lauriers; c'eſt le monarque qu'elle rend inſenſible aux délicieux amuſemens de ſa cour. Point d'obſtacle qui ſuſpende ici l'impreſſion de ſes victorieux attraits, ni les liens du ſang, ni la crainte de la cenſure, ni la délicateſſe du tempérament, ni les attachemens d'un cœur naturellement tendre & ſenſuel:

ſenſuel : l'homme de bien a tout ſacrifié à l'eſpérance de regner un jour, ſa fortune, ſes amis, ſa patrie, la fleur de ſon âge, ſes talens de nature, & tout l'univers ; qu'avoit-il à faire des joies du monde en voyant la Religion qui de toutes parts appelloit à ſa ſuite les élus dont elle devoit former un corps pour l'ornement du céleſte ſéjour ?

Et c'eſt cette impreſſion des attraits de la Religion dans nos ames qui met entre l'homme & l'homme une diſtance infinie. Que font les mortels ſur la terre? Aller, venir, boire, manger, rire, dormir, voilà le plan de leur vie: tracer différens ſyſtêmes d'orgeuil & de renomnée, méditer des projets de fortune, étudier les caractères pour ſe faire des amis & des protecteurs, donner ſa liberté pour acheter la gloire des poſtes & des alliances, voilà les ſollicitudes de leur vie : faire paſſer en revue les vices & les vertus d'autrui, chercher à plaire par les graces de la figure ou les agrémens de l'eſprit, ſe précautionner contre les travaux de l'ame & du corps par l'oiſiveté d'un lâche repos, faire ſuccéder à une occaſion de plaiſir une autre partie de plaiſir, & s'il étoit poſſible, les embraſſer tous, voilà les amuſemens de leur vie: l'avarice, la calomnie, le

luxe, l'injuſtice, la honteuſe & baſſe volupté, voilà les crimes de leur vie. Quel inutile poids de la terre, que cet homme qui ne vit que pour reſpirer! qui jamais ne penſe qu'à ſe réjouir! qui emploie tout ſon tems à s'embellir, à ſe mirer, à ſe donner en ſpectacle à des hommes auſſi vains que lui! qui par les chimères de ſes penſées ſe rabaiſſe au-deſſous des vers, dont il porte arrogamment la ſoie! mais quel ſcandale pour les cieux, lorſque par des jours tiſſus d'iniquité il deshonore ſon Créateur; lorſqu'il fait ſervir à ſon outrage le tréſor de la vie qu'il reçut de ſon ſouffle bienfaiſant! Eſt-il poſſible de peindre, ſans frémir, les horreurs de la nature humaine? Le Chrétien honore par ſa conduite & la Nature & la Divinité. Soumis aux Oracles de la Religion, il régle ſon plan de vie ſur les lumières divines qu'elle lui communique: ſon unique objet eſt d'aller à la fin pour laquelle il reçut l'Etre, & ſans laquelle il ſeroit encore dans le néant. Il ne lui ſuffit pas de vivre, ce ſeroit trop peu pour une créature comme lui: il veut vivre conformément à ſa raiſon & aux deſſeins de Dieu qu'il porte gravés dans ſon ame; tout obéit au premier moteur,

ſe dit-il à lui-même ; Cieux, aſtres, fleuves, plantes, animaux, chaque choſe a ſa loi, & tout ſuit le mouvement que Dieu lui imprime ; ſerois-je le ſeul qui s'écartât de ſes voies, moi qui ſeul ai le bonheur de le connoître ? Que peut contre moi l'exemple des amateurs de la vie ? Eſt-ce la prudence du ſiécle qui doit me ſervir de flambeau dans les routes de ma vie paſſagere ? ma véritable deſtinée ſe fait entendre à l'oreille de mon cœur ; & c'eſt à mon cœur ſans doute à s'impoſer la loi qu'elle me preſcrit. Dans cette certitude d'une fin ſurnaturelle, le Chrétien ſe fait un devoir d'agir en tout ſurnaturellement : la haute idée qu'elle lui donne de ſa grandeur lui inſpire de ne rien faire qui ne ſoit digne de l'homme véritablement grand : dans ſes penſées, dans ſes conſeils, dans ſes entrepriſes, c'eſt toujours un caractère qui porte l'impreſſion de la vertu : il n'aime point la ſageſſe parce qu'elle fait ſa gloire, mais parce qu'elle eſt faite pour lui, & que par elle il remonte au principe d'où il eſt deſcendu : la fortune, les dignités, la protection des Grands, la renommée, rien de tout cela ne le touche qu'autant qu'il ſe rapporte au grand objet de ſon exiſtence : jamais ſon

œil ne perd de vûe la Religion qui lui inſpira tout enſemble & des idées ſi ſublimes, & un ſi noble courage, & de ſi généreux ſentimens : c'eſt moi qui vous appris ce que vous étiez, lui dit-elle ſans ceſſe ; & c'eſt de moi que vous devez apprendre ce que vous ſerez un jour : ô mon fils ! ſi vous pouviez comprendre ce que c'eſt que ce Dieu qui m'envoie vers vous ! mais croyez à ma parole ; mon ſein eſt le trône de la vérité.

Eh ſeriez vous excuſable, ô homme ! de réſiſter ici aux attraits d'une Religion dont les oracles s'accordent ſi bien avec vos penchans ! dès le berceau vous ſentîtes que votre ame avoit ſes beſoins ; vous pouſſâtes des cris plaintifs comme les interprêtes des deſirs qui vous importunoient. Delà dans un âge plus avancé, la raiſon naiſſante vous fit connoître le prix de votre excellence : vous voulûtes que les créatures vous ſerviſſent puiſqu'elles vous paroiſſoient faites pour vos plaiſirs ; votre vanité vous fit mépriſer vos ſemblables, de même que votre envie vous fit tout deſirer ; & ſi l'événement avoit ſecondé vos ſoupirs, vous euſſiez rempli tous les poſtes de l'univers. Dans les

jours de maturité, dans ce tems où les grandes paſſions éclatent, vous avez joui de tout ce que l'homme peut aimer : vous avez porté les plaiſirs juſqu'au rafinement, vos penchans n'en vouloient que de parfaits; vous vous êtes laſſé dans la voie des délices terreſtres ; & malgré les heureux jours que vous fit couler la créature à qui vous donnâtes votre cœur, il vous reſte encore un cœur que vous refuſez à toute créature : c'eſt donc vers Dieu que tendent ces ſoupirs ſecrets que vous portez dans les airs, vers ce Dieu qui réunit ſur ſon front toutes les beautés; qui ſeul peut remplir la vaſte étendue de vos deſirs ; qui n'imprima la tendreſſe dans votre ame que pour vous dire qu'il falloit l'aimer ; qui vous invite à chercher le ſolide bonheur par les dégoûts dont il aſſaiſonne vos attachemens frivoles : trop ennemi de vous-même, pouvez-vous donc vous replier vers la terre tandis que votre eſprit vous porte vers le Ciel ? vous éloigner d'un Dieu qui vous plaît, pour vous rapprocher de la créature qui vous importune ? ſoupirer pour l'immortalité, & vous préoccuper des douceurs d'une félicité paſſagere ? Quel homme êtes-

vous? eh ſerez-vous donc toujours errant dans la carrière de ce monde ſans ſçavoir ce que vous cherchez?

Le preſſentiment qui vous reſte d'une autre vie eſt, ſans que vous le ſçachiez, la plus douce conſolation de votre ame. Que penſeriez-vous ſi toutes vos eſpérances ſe bornoient à la jouiſſance de la vie préſente? verriez-vous d'un œil tranquille la jeuneſſe de l'aigle ſe renouveller tandis que les années terniroient ſans retour le printems de votre âge? les malheurs inſéparables de l'humanité ne vous rendroient-ils pas la lumière odieuſe par la néceſſité où vous êtes de toujours ſouffrir? l'idée de votre prochaine & totale deſtruction ne feroit-elle pas gravée dans le profond de votre ame, & par là même ne convertiroit-elle pas en poiſon vos plaiſirs de chaque jour? vous ne vous prévaudriez plus tant, non ſans doute, de la prééminence de votre rang ſur les autres créatures, qui alors auroient le privilége de ſurvivre à votre anéantiſſement: le lever du Soleil vous perceroit de la plus noire triſteſſe par la comparaiſon que vous feriez de ſon aurore avec votre couchant: vous contempleriez ce brillant

univers de ces yeux effrayés dont le pilote voit la tempête qui avec ſa fortune va l'engloutir dans les eaux : vous n'aimeriez plus alors ni la ſcience qui n'éclaireroit votre eſprit que pour vous humilier ; ni la vérité qui vous paroîtroit d'autant plus épouvantable qu'elle vous deviendroit funeſte ; ni l'humanité qui ne vous eût mis au nombre des vivans que pour vous faire plus cruellement ſentir le malheur d'être à jamais réputé parmi les morts. Mais non, l'opinion que vous avez de vous-même vous épargne tous ces retours cruels & déſeſpérans : vous connoiſſez que vous êtes ſupérieur à tous les êtres viſibles par les prérogatives perſonnelles & d'une nature plus noble & d'une plus glorieuſe deſtinée : vous levez avec plaiſir les yeux vers les aſtres, parce que votre cœur vous dit que le Ciel eſt votre patrie : la vertu dont vous ſecouez le joug, eſt néanmoins pour vous pleine de charmes ; vous ſentez qu'elle eſt le prix du ſouverain bien qui malgré vous captive vos ſoupirs : vos iniquités crient contre vous, mais la confiance qui vous anime appaiſe leur voix de vengeance : l'idée que vous

avez de Dieu vous raſſure ſur ſes miſéricordes ; & malgré tout vous eſpérez qu'il vous placera dans le ſéjour des Bienheureux : rendez donc, mortel ingrat ! rendez juſtice aux attraits d'une Religion qui de concert avec votre propre cœur vous fait ſentir la grandeur de votre origine ; qui ranime l'ardeur de vos nobles deſirs ; qui vous ouvre tous les tréſors de miſéricorde & de paix ; qui de ſa main vous conduit dans les ſentiers du bonheur ſuprême où ſe fixe votre plus belle eſpérance ! Stupide créature ! la Religion ceſſera-t'elle de vous plaire parce qu'elle étale à vos yeux & la dignité de votre être, & les droits de votre naiſſance, & les beautés adorables du plus cher objet de vos penchans ?

Que le Payen prenne les oracles des Démons pour des révélations céleſtes ; que le Muſulman reſpecte dans Mahomet le Prophéte du Dieu des Archanges ; que le Philoſophe faſſe dépendre de ſes ſyſtêmes arbitraires la dépendance & la fin des créatures, la raiſon ſeule accuſe & condamne les impies au tribunal d'un Dieu qui bientôt jugera le Grec & le Gentil. Pour nous, moins en contradiction avec nous-mê-

mes, nous conſulterons une Religion dont les lumieres ſont ſi conformes à l'inſtinct naturel de nos ames; nous la ſuivrons dans ces routes céleſtes qui conduiſent au ſouverain bien où nous entraînent nos ambitieux deſirs; nous ferons toute notre étude de ſes loix de vertu ſi dignes & du ſang qui nous anime, & de la gloire où nous aſpirons. Envain l'incrédule nous accuſera d'illuſion & de folie; l'erreur de l'incrédule repugne à notre eſprit, & dans notre cœur eſt gravée la certitude de notre eſpérance. Nous ſentons que la Religion ne nous trompe point, parce qu'elle nous révéle des vérités que nous aimions ſans les connoître: nous trouvons qu'elle eſt ſouverainement aimable, puiſqu'elle nous conduit à Dieu pour qui nous conſervons malgré nous une préférence d'amour; & ce n'en eſt pas trop après les lumieres douces & pures qu'elle nous communique, de deſirer plutôt de ne pas exiſter que d'ignorer les myſteres dont elle daigne nous inſtruire. Oui, Religion divine! c'eſt vous qui conformément à l'idée que j'avois de mon origine, me faites le plus délicieuſement ſentir la grandeur de ma deſti-

née ! vous, qui malgré la distance du Créateur à la créature me faites entrer en commerce avec la Divinité à qui je souhaitois dans les égaremens mêmes de ma jeunesse de confier les intérêts de ma vie ! de quels traits de feu avez-vous percé mon ame lorsque vous m'avez dit secretement : *Tu regneras, mon Fils ! la gloire immortelle t'appartient par les droits de ta régéneration en Jesus-Christ* ! Alors, alors, je me suis regardé comme un Dieu dans ce monde ; j'ai vû les Cieux s'éclipser devant moi ; j'ai rougi de fixer les beautés de la terre ; je n'ai rien aimé que de raisonnable, que de véritablement juste, que de supérieurement grand ; je me suis interdit tous les plaisirs dans l'idée que je devois goûter un jour toutes les délices : ô Religion ! ne cessez jamais de parler à mon cœur ! ô vous Cieux ! fortifiez de plus en plus mon espérance ! ô vous, mon ame ! puissiez-vous voir bientôt l'accomplissement des célestes oracles !

Il ne nous suffisoit pas de connoître la fin pour laquelle Dieu nous avoit créés ; la Religion devoit nous la proposer sous des attraits propres à nous attacher à un objet si intéressant : que pou-

vions-nous eſpérer, hélas! après ces jours malheureux où il nous importoit peu de ſçavoir ſi nous étions faits pour la terre ou pour le Ciel? Nous ſuivimes l'exemple des hommes ſcélerats dont le ſeul ſouffle infecte le cœur le plus innocent; nous ne voulûmes pour régles de conduite que les maximes d'un ſiécle dont nous aimions les plaiſirs malgré l'amertume qui les empoiſonne; nous nous devouâmes à tout ce que la raiſon condamne par une déférence ſtupide pour notre cœur qui ne vouloit dépendre que de la loi des penchans; la créature nous ſéduiſit par ſes charmes, & nous devînmes les complices & les eſclaves de ſes crimes. Alors nous perdîmes la liberté avec la vertu: le vice gagna ſur nous un aſcendant qu'il nous étoit comme impoſſible de ſurmonter: nous nous livrions à l'iniquité moins par goût réfléchi que par inſtinct brutal. Envain la conſcience cherchoit à nous contenir par l'importunité de ſes remords; notre obſtination dans le mal étouffoit tous ſes reproches: nous nous étions laiſſé maîtriſer par l'appétit ſenſuel; il nous falloit ou vivre de volupté, ou mourir de déſeſpoir. Dans un état ſi

déplorable nous euſſions connu inutilement ſans doute les conſeils de Dieu ſur nous : ſon ſouvenir nous imprimoit la crainte par l'idée de ſes vengeances trop juſtement méritées : nous ne ſçavions s'il reſtoit en lui quelque miſéricorde pour des ingrats qui n'avoient ceſſé de l'outrager : nous doutions qu'il conſervât pour nous quelques ſentimens d'amour après l'excès de notre haine contre lui. D'ailleurs nous étions dans l'eſclavage du péché ; que pouvoient dans l'ordre de la vertu des créatures forcenées, qui preſque ſans le vouloir ne ſoupiroient que pour la turpitude du crime ? Mais les Prophétes du Seigneur avoient parlé à la terre : ils avoient dit que le Dieu d'Iſraël donneroit à ſon peuple une Religion pleine de tendreſſe & de magnificence ; que le péché de Juda l'avoit irrité, mais qu'il lui réſervoit toujours une place dans ſon cœur ; que la force étoit cachée dans ſon bras, & qu'il ne lui falloit même qu'un regard pour briſer les chaînes de ſon iniquité ; qu'il écoutât les oracles de cette Religion l'interprête fidéle de ſes volontés, & qu'il éprouveroit ce que peut & le Dieu d'amour & le Dieu des victoires. En effet ſa promeſſe

s'eſt accomplie ; l'impreſſion des attraits de la Religion Chrétienne dans nos cœurs en eſt la preuve ; Religion aimable qui avec autant de force que d'onction pénétre nos ames de la douceur de ſes charmes, *ſpiritus enim meus ſuper mel dulcis, & hæreditas mea ſuper mel & favum.* Eccleſiaſti. c. 24.

SECTION SECONDE.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans la douceur & la force de ſon amour.

VOus aviez un cœur, ô homme! dont les ſoupirs appartenoient à Dieu l'auteur & l'arbitre de vos jours. Mais ou la vertu vous touchoit peu par ſes attraits; ou la vanité vous plaiſoit trop par ſes charmes: l'éternelle beauté ne s'offroit à vos yeux que ſous des traits foibles qui remuoient à peine vos penchans. Le Tout-Puiſſant vous intimoit ſes volontés par des oracles terribles plus propres à vous imprimer ſa crainte que ſon amour. Le Ciel & l'abîme vous crioient de l'aimer; mais ils vous laiſſoient ignorer les ſecrets de ſa tendreſſe pour vous: vous ne ſçaviez ni s'il étoit aſſez bon pour s'abaiſſer juſqu'à vous, ni ſi vous étiez aſſez grand pour vous élever juſqu'à lui: vous n'oſiez ſoupirer pour une Majeſté ſi ſuprême: une voix céleſte mais tendre devoit animer la confiance de votre ame chancelante & trop timide. Dans la néceſſité où vous

étiez d'aimer, la créature uſurpa ſur votre cœur des droits qui n'étoient réſervés qu'à Dieu ſeul : vous vous attachâtes à la bagatelle, car hors de Dieu vous n'étiez vous-même que vanité. Mais vous ſentiez toujours qu'il étoit un bonheur inviſible qui vous attiroit en ſecret : du milieu des voluptés terreſtres vous pouſſiez des ſoupirs pour des plaiſirs moins vains que vous vouliez aimer, mais que vous ne connoiſſiez pas : vous repoſiez en terre par ſtupidité ; & vous tourniez vos regards vers le Ciel par penchant. Quelle eût été votre joie, ſi quelque voix céleſte vous eût dit, que cherchez-vous, ô homme! loin de Dieu, votre Seigneur, votre Pere, votre ami? Eh! qui plus que le Dieu des beautés mérite le tribut de votre amour! que la grandeur de ſon Nom ne vous épouvante pas : il vous regarde comme un autre lui-même : venez ; la poſſeſſion de votre cœur fait les délices de ſon ame & le triomphe de ſa divinité. Vous êtes deſcendue, Religion Chrétienne! & de cette voix qui diviſe la flamme, vous avez dompté la réſiſtence de mon cœur : vous m'avez dépeint le Dieu de mes jours ſous des traits vraiment propres à me le faire reſpecter & chérir : vous

Jerem. c. 31.

m'avez dit de ſa part qu'il étoit tems enfin de chercher mon vrai bonheur : vous m'avez conjuré de nē pas m'oppoſer aux deſſeins de miſéricorde & de ſalut que vous aviez ſur moi : vous m'avez pris par la main ; ſuivez-moi, m'avez-vous dit ; mes voies ſont ſemées de fleurs & conduiſent à l'immortalité ! ô, que vos attraits ont eu de pouvoir ſur mes ſens, Reine des graces ! qui déployâtes à mes yeux l'éclat des beautés éternelles ; qui favoriſâtes les ſoupirs de mon cœur pour la félicité des Bienheureux ! la créature pouvoit-elle me plaire à l'aſpect de tant de charmes ? & m'étoit-il poſſible de réſiſter à vos oracles dont la douceur pénétroit le plus intime de mon ame d'une onction toute céleſte ?

Envain l'homme eût attendu des Dieux des Gentils ces témoignages de protection tendre & familiere ; le ſeul Dieu d'Iſraël pouvoit établir ce doux commerce entre les mortels & la Divinité : que fit donc la Synagogue lorſqu'elle ravagea la vigne du Seigneur, & que dans ſa haine elle fit mourir le
Math. c. 21. fils du pere de famille qui l'avoit plantée ? Quelle fatalité pour le peuple Juif d'avoir à expier ſon crime par le plus

terrible des malheurs, la privation de ſon propre héritage ! depuis long-tems ſon infidélité le préparoit à cette diſgrace. Porté à l'Idolâtrie dès ſon enfance, combien de fois n'irrita-t-il point le Dieu jaloux, en lui donnant pour rivaux Aſtaroth & Baalim ! il ne rougit point de placer la ſtatue des Dieux inſenſés ſur ces ſacrées collines où éclatérent ſi ſouvent la puiſſance & la tendreſſe de ſon Dieu : il arracha du Sanctuaire ſes enfans Nazaréens qu'il ſacrifia aux démons ſur l'Autel de l'infâme Pſal. 105. Béelphégor : qu'alloit-il chercher, le perfide Apoſtat, parmi des peuples eſclaves d'une idôle inanimée, ſans bras, ſans cœur, ſans ſentiment ? La ſupériorité de ſon culte ſur la Religion des Nations incirconciſes le rendoit inexcuſable ſans doute, aux yeux des même Gentils. Rappellez vous, mon cher Cléonime ! l'opprobre du genre humain ſous l'empire des fauſſes divinités. D'abord c'étoit de bois ou de pierre que l'Idolâtre formoit la majeſté de ſon Dieu : l'Artiſte couchoit la maſſe informe ; & de ſon ciſeau lui donnoit une figure vivante. Le marbre, changé en Divinité dans ſa boutique, étoit porté en triomphe dans un Sanctuaire préparé : l'idole étoit pla-

cée : alors le peuple s'abattoit ſur la face ; il adoroit le jaſpe taillé qui n'avoit pas même des yeux pour voir fumer l'encens : il invoquoit à hauts cris l'Oracle ſourd, qui ſans amour lui-même, ne pouvoit par conſéquent exaucer les ſoupirs : combien ne devoient pas être ſtériles les attraits de ſi biſarres Divinités ! l'idolâtre ſe dégoutoit bientôt de ſon Dieu inſenſible : il adoptoit le plaintif Crocodile : deux jours aprés, effrayé de ſon culte, il rentroit dans ſa maiſon, & choiſiſſoit ſon idole parmi ſes animaux domeſtiques. Plus il ſoupiroit pour une Religion, moins il trouvoit des Dieux à ſa fantaiſie : eh ! qu'étoit l'idolâtrie avec l'encens même de ſa vertu, que le monument de la plus haute extravagance de l'eſprit humain !

Iſraël jouiſſoit ici de tous les avantages. Il ne doutoit plus que ſon Dieu ne fût le Dieu des vertus : il étoit en poſſeſſion de ſon arche, dont la ſeule préſence imprimoit dans ſon ame la joie, le courage, l'eſpérance. Son Temple lui étoit toujours ouvert, Temple de paix & de miſéricorde où ſon cœur ne pouſſa jamais envain des ſanglots. Tout l'invitoit à s'attacher au Dieu d'Abraham, le protecteur de ſon ſalut : il

pouvoit s'adreſſer à lui avec confiance; il n'ignoroit pas qu'il en fût conſtamment exaucé dans ſes jours de tribulation & de repentir. Que fit Iſraël en abandonnant le culte de ſes peres, la plus aimable, la plus ſainte, la premiere Religion de l'Univers ! ſon bonheur cependant étoit imparfait : les ſources de la grace ne couloient pas encore avec abondance ; les plaies de Jeſus-Chriſt pouvoient ſeules les répandre par torrens. Il trouvoit d'ailleurs dans ſon Lévitique des loix de rigueur qui lui rendoient le joug onéreux : & c'eſt cette imperfection du Code Moſaïque qui fut pour Iſraël le prétexte de ſon idolâtrie.

Joan. c. 1

Actus Apoſt. c. 15.

Vous ſeule, Religion Chrétienne ! deviez être l'attrait du cœur humain ; & par le pouvoir de vos charmes devenir la favorite Religion de la terre ! je deſcends enfin ; me voici, dit-elle : & c'eſt dans vos ames, ô mortels ! que je viens établir mon trône. Depuis longtems je méditois la conquête de vos cœurs : vous le ſçavez, mon régne parmi vous remonte à l'origine des ſiécles : mais au commencement vous ſécouâtes mon joug ; & ce n'étoit qu'au milieu des années que devoit réfleurir mon ai-

Eccleſiaſt. c. 24.

mable empire. Voici donc votre Reine, ô vous, mon peuple choisi! & d'abord
Idem. c'est au Dieu de votre enfance que je vous rappelle. Descendu du Ciel, fils du Ciel fait pour le Ciel, voyez, les nuages se dissipent; le Firmament se découvre; ma main tire le voile qui cachoit à la terre le Soleil de justice: vous refuseriez-vous à l'éclat de ma lumière
Idem. qui porte dans vos regards les plus purs rayons de la Divinité? le Dieu qui m'envoie (1) est le Dieu d'amour: fille de son cœur je brûle de la même flamme; & c'est de mes feux divins que je cherche à vous embraser. Lisez dans mes yeux; consultez l'esprit de mes loix: c'est en faisant de vous des enfans d'amour que je veux vous faire connoître la douceur & la force de la mere qui en

(1) La Religion Chrétienne est une Religion d'amour. Si le Pere envoie son Fils; si le Fils s'offre pour victime; si l'Esprit Saint descend sur la terre, c'est l'amour qui dirige toutes ces opérations divines. C'est cet esprit d'amour qui fait la différence entre les deux testamens: la loi de Moyse par elle-même ne faisoit que des esclaves; l'Evangile fait des enfans: » je » n'ai point vécu avec vous » comme avec des serviteurs, mais comme avec » des amis, disoit Jesus-» Christ à ses Apôtres. O » heureux amour, s'écrie » saint Bernard, qui m'enchaîne avec tant d'attrait & de gloire! » Qu'est-ce qu'une Religion qui, rapprochant le Ciel de la terre, établit comme un commerce d'amour entre les mortels & la Divinité!

ce jour vous enfante. Oh! nation royale, ma couronne & ma joie! qu'à jamais vous repoſiez entre mes bras! c'eſt pour vous que ſont cachés dans mon ſein les plus riches tréſors de l'éternité. Idem.

Jamais les hommes n'avoient rien oui de ſemblable : ce fut comme un cri céleſte qui réveilla toute la nature. On vit alors d'un œil plus lumineux les beaux jours de la grace dans toute leur ſplendeur : on ouvrit l'oreille de ſon cœur à la voix de ſi touchans oracles : on ne fut plus partagé entre l'idole de Molocq, & le Dieu des Chrétiens qui par un chemin ſemé de fleurs conduiſoit à la ſuprême félicité : on goûta dans la douceur de ſa loi un plaiſir divin qui effaçoit tous les plaiſirs de la terre : la Religion Chrétienne fut le triomphe de l'humanité ; Iſraël ſeul fut inſenſible ; & dans la joie dont on ſe ſentit pénétré, on ſe crut heureux pour toujours en vivant ſous le regne de Jeſus-Chriſt.

Combien en effet ne dût point paroître adorable cette Religion dont le pouvoir enchaînoit ſi adroitement tous les cœurs ! les traits de ſon amour étoient peints dans les écritures d'un ſtyle le plus touchant : que cette ame étoit heureuſe qui devoit reſſentir l'impreſſion

de ſes feux céleſtes ! toujours la ſageſſe couloit de ſa bouche ; & par elle ſa loi devoit faire des heureux. Elle s'exprimoit en des paroles douces, vives, tendres, divines. Elle étoit jalouſe du cœur de l'homme, puiſque l'homme lui appartenoit à titre même de criminel. Elle l'invitoit à ſon amour par careſſes, par
Eccleſ. c. 24. promeſſes, par ſon propre intérêt : je ſerai votre mere, & vous ſerez mes enfans : ſoyez remplis de mon eſprit ; chériſſez la vertu de mes loix, comme j'aime le bonheur de votre deſtinée : votre amour affermit ma gloire & votre félicité dans la génération des ſiécles.

C'en étoit trop ſans doute pour de viles créatures ; eh falloit-il que Dieu nous parût aimable pour nous apprendre à lui obéir ? mais la tendreſſe du Calvaire avoit ſuccédé aux foudres de Sinaï : c'étoit moins par autorité que par amour qu'il vouloit nous faire comprendre combien il étoit adorable. Il vient à nous, non comme un Monarque pour nous aſſervir ; mais comme un ami pour nous combler de ſes faveurs : il nous conjure par tout ce qu'il a d'entrailles de nous rendre attentifs à ſa voix : c'eſt vous que je cherche, nous
Jerem. c. 31. dit-il, vous que j'aimai dès le commen-

cement : mon royaume, mes délices, mon éternité, mon ſang, tout eſt à vous ; & pour tant de miſéricordes je ne vous demande qu'un cœur ſoumis à ma loi ; refuſeriez-vous de ſoulager la ſoif qui me dévore ? & n'oppoſeriez-vous que la rigueur aux empreſſemens d'un Dieu que vous aimeriez peut-être s'il avoit moins de charmes ! L. Joël. c. 2.

Ne ſoions point ſurpris de ces tendres effuſions de la Divinité : l'empire de Dieu ſur nous devoit être le regne des cœurs ; il l'avoit ainſi réſolu : regne d'amour qui remua tous les reſſorts de ſa tendreſſe ; qui mit comme en œuvre la toute-puiſſance de ſon bras ; qui fit éclater toutes les pompes de ſa magnificence. Dès l'éternité il choiſit l'homme pour l'objet de ſes délices, cet enfant chéri (1) qu'il préfére à ſes Ché-

(1) Le privilége de la nature humaine jointe à la nature divine en la perſonne du Verbe l'emporte infiniment ſur la gloire des Séraphins, puiſqu'il eſt vrai de dire que l'homme eſt Dieu. Nous ne devons donc plus être ſurpris ſi Dieu diſtribue aux hommes des graces qu'il a refuſées aux Anges apoſtats ; c'étoit là le conſeil privé de ſon cœur en faveur de notre humanité : ce qui fait dire à ſaint Gregoire, » que les Anges reſpectent » en nous notre nature » qu'ils voient transfor- » mée en la Divinité dans » la perſonne du Fils de » Marie, » *timet Angelus adorari ab humanâ naturâ quam videt in Deo ſublimatam.*

rubins : il imprime ſes propres traits ſur ſa face, car il veut que l'homme ſoit ſon image : il embellit ſon ame de plus de beautés que les aſtres n'ont de vives ſplendeurs : il lui donne l'Ange de ſa droite pour ſoutien, pour protecteur, pour flambeau : il lui met en main le ſceptre de ce vaſte univers fait pour ſes plaiſirs, puiſque ſes plaiſirs ſont ſa propre félicité : terre, mer, étoiles, animaux, tout eſt créé pour le bonheur de l'homme, le théâtre de ſes miſéricordes ; Dieu ſe réſerve l'homme comme le trône de ſon amour : & lorſque le péché l'arracha d'entre ſes bras, quels efforts de ſa part pour réparer cette perte ! il ſe précipite du haut de ſa gloire, ce Dieu des ſoupirs, ſur la terre des enfans des hommes : il cherche ſous la figure d'un Paſteur ſa brebis errante, le ſujet de ſa douleur comme l'objet de ſa tendreſſe : il ſe plaint à Iſraël coupable d'Iſraël ſon bien aimé ; comment ô mon peuple ! bleſſâtes-vous mon cœur par un endroit ſi ſenſible ! parens, repos, patrie, lumière du jour, juſqu'au ſang de ſes veines qu'il ſacrifie au bonheur de l'homme perdu ; & c'eſt alors qu'il goûte les délices d'un Dieu Sauveur, quand remontant au Ciel il voit cet ami favori reprendre

Jerem. c. 2.

reprendre ſa place parmi les Anges: n'en ſoions pas ſurpris ; c'eſt un Dieu qui aime.

L'Homme ne pouvoit point réſiſter à tant d'amour ſans doute, comme nulle part il ne pouvoit trouver (1) une Divinité ſi adorable. Quel avantage retiroit-il de ſon culte ſacrilége ? ſon Dieu lui préſentoit toujours la même face ; toujours froid, toujours immobile, toujours ſtatue. Il n'apprenoit de lui ni l'art de bien penſer, ni celui de bien vivre. Envain reclamoit-il la protection de ſon bras ; ſon idole l'abandonnoit à ſa foibleſſe dans les diſgraces de la vie, dans l'incertitude de ſon ſort. Il ignoroit ſi l'odeur de ſes victimes lui étoit agréable, s'il en étoit aimé ou s'il en étoit haï : il étoit idolâtre : quel attrait pouvoient avoir pour lui des Dieux d'argile & de bronze ? L. 3. Reg. c. 18.

La Religion Chrétienne s'offre à la terre ſous un aſpect tout différent. Elle

(1) C'eſt la penſée de S. Thomas : l'Euchariſtie en eſt la preuve. Quel prodige d'amour en effet qu'un Dieu ſe cache ſous une hoſtie pour plus familiérement ſe communiquer aux hommes ! où ſont les Dieux qui honotent ainſi leurs adorateurs d'un tendre commerce ? Nous ſçavons que les Romains ne juroient que par leur Jupiter ; mais nous ne trouvons point que jamais Jupiter ſoit deſcendu en eſprit d'amour ni autrement de l'Olympe au Capitole.

propose le culte d'un Dieu dont la majesté est visiblement peinte sur la face du Soleil : elle fait entr'ouvrir les cieux pour lesquels l'homme malgré lui soupire : elle prescrit des loix qui par des degrés sensibles remontent à la loi suprême : elle encourage l'ame par les motifs les plus pressans, & la fortifie d'une vertu secrette à qui rien ne peut résister : faut il s'étonner si sa renommée vola bientôt dans l'univers ? si tous les peuples s'empressérent de la connoître ? si ses autels furent dressés sur les débris des temples profanes ? faut-il s'étonner si son Sanctuaire imprime le respect & l'amour ? si ses ennemis mêmes rendent gloire à son Christ ? si toute la terre retentit de l'éloge de ses grandeurs, & du bruit de ses victoires ? faut-il s'étonner si le Chrétien triomphe sous ses auspices bien plus qu'un Roi couronné d'un diadême? vous reserviez à mon ame ces ineffables délices, Religion trop aimable ! oh quels furent mes transports à ce moment où mes yeux s'ouvrirent à la grace ! où vous me fites connoître le Dieu de mon salut ; où conduit de votre main j'entrai dans les voies de ma glorieuse destinée ! vous parlâtes à mon cœur ; & vous lui arrachâtes des soupirs surhumains, de ces

ſoupirs qu'inſpire la Divinité : le Dieu des vertus s'offrit alors à mes regards : j'apperçus cette éternelle beauté dont j'avois tant ouï parler, mais que j'affectois de ne vouloir point connoître : j'entendis une voix céleſte qui diſoit à mon ame, venez, ma bien aimée! c'eſt vous que je cherche. Combien s'avilit à mes yeux la créature que j'avois aimée juſqu'alors! je vous connus, ô vous l'auteur de ma vie ! Je me ſentis épris d'amour pour vous ; & mon cœur deſſécha de triſteſſe de ne pouvoir vous aimer comme vous vous aimez vous-même! oh jours! jours infortunés! jours de crime & de ſang! où la Religion de mon Dieu me fut inconnue! que ne puis-je vous effacer de l'hiſtoire de ma vie en vous noyant dans mille océans de douleur !

Ces myſtères d'amour, de douceur, de pouvoir ſurnaturel, ſont cachés, mon cher Cléonime! dans le Sanctuaire de la Religion Chrétienne. C'eſt à cette ſource de victoires que les Héros du Chriſtianiſme ont été puiſer le courage contre les efforts du monde, de la chair, du Démon. N'avez-vous pas ouï dire que dans tous les ſiécles l'Egliſe eut ſes Martyrs, ſes Vierges, ſes Con-

feſſeurs ? que l'attrait du plaiſir ne pouvoit rien ſur leur cœur ſoumis au doux empire de la grace ? qu'ils préféroient infiniment la cendre & le cilice aux délices des voluptés terreſtres ? qu'ils couloient dans les ombres de la ſolitude, bien plus que les Rois ſur leur trône, des jours céleſtes & bienheureux ? Or ce triomphe de la vertu ſur la vanité, c'eſt
1. Corinth. 15. par Jeſus-Chriſt, mon cher Cléonime! qu'il couronne les combats de l'ame Chrétienne : par cet homme Dieu qui donne le pouvoir de combattre & de vaincre ; qui marche à la tête de ſes Athlètes ; qui fortifie leurs pas timides & chancelans ; qui de ſa main arrache
2. Corinth. 4. les traits qui les bleſſent ; qui pour un moment de réſiſtance leur aſſure des lauriers immortels : quels tranſports, ô Cieux! que les ſaiſiſſemens d'une ame (1)

(1) La Religion Chrétienne n'offre, ce ſemble, que des rigueurs par les loix de vertu qu'elle propoſe : les mondains portent à cet égard le préjugé juſqu'à plaindre, de mauvaiſe foi ſans doute, l'homme de bien ſous le joug de Jeſus-Chriſt. Saint Paul auroit dû les guérir de cette erreur de compaſſion lorſqu'il leur a dit que l'homme animal ne connoiſſoit point les choſes de l'Eſprit de Dieu ; & que par conſéquent ils auroient dû ſuſpendre leur jugement ſur une matiere qu'ils n'entendoient pas. Saint Auguſtin paſſa de la vanité des ſens aux délices de la vertu, cet eſclave de la chair qui ne trouvoit rien de comparable au plaiſir de la débauche. Que nos

dont la grace touche le cœur ! que le Dieu d'amour pénétre de ſes charmes ! qui pour la premiere fois ſe ſent inondée de l'onction de l'Eſprit divin ! qu'êtes-vous alors, beautés de la terre ! Eh ! quelle ſurpriſe pour elle de vous avoir aimées un ſeul jour ! C'eſt alors, oui, qu'elle change de cœur & de penchans ; que le monde entier diſparoît à ſes yeux ; que le ſouvenir du Ciel enflamme ſes ſoupirs ; que l'accès de ſes deſirs la perce d'une douce langueur ; qu'elle s'élance avec ardeur vers le Dieu qui l'attire ; & qu'elle gémit agréablement de ne pouvoir l'aimer plus encore ! Non non, l'eſprit de Dieu eſt trop fort ; le cœur humain ſuccombe d'amour & de plaiſir ſous la puiſſance de ſes attraits.

Ce n'en étoit pas aſſez pour la Religion de ſe rendre aimable par ſon aſcendant ſur les cœurs ; il falloit qu'elle ſe rendît recommandable par des opérations ſenſibles qui annonçaſſent ſon

Cenſeurs compatiſſans liſent dans ſes ouvrages la différence qu'il fait de l'une à l'autre volupté. Ils ceſſeront de plaindre le ſort de l'ame Chrétienne s'ils penſent que ſa joie ſpirituelle eſt l'ouvrage de la grace ; & que ſi l'on gôûte dans la créature des douceurs qui tranſportent le ſentiment, on en doit goûter ſans doute de bien plus ineffables en Dieu, la fin, la ſource, le centre de tout plaiſir.

pouvoir ſur la nature ; ainſi Dieu l'avoit réſolu pour la diſtinguer des ſectes infidéles à la face de toute la terre, pour rendre les hommes inexcuſables s'ils combattoient ſa foi, pour inſpirer à ſes Elûs la confiance qu'ils devoient avoir dans ſa puiſſante protection. Il étoit des cas où la cauſe de Jeſus-Chriſt ſe trouvoit intéreſſée ; où la calamité menaçoit d'opprimer le peuple Chrétien ; où pour ſauver l'ame il falloit conſerver le corps ; alors c'étoit à la Religion à favoriſer avec éclat les nobles projets & à prévenir les fâcheux événemens : elle devoit interrompre le cours ordinaire des choſes, puiſque leur action naturelle devenoit trop funeſte : & c'étoit alors qu'elle paroiſſoit véritablement grande ; que ſon nom ſe rendoit célébre ; qu'en méritant l'éloge du juſte & de l'impie elle ſe concilioit tous les cœurs. En ſignalant ainſi ſon pouvoir & ſon amour, les nations infidéles rougiſſoient de l'impuiſſance de leurs ſectes ; l'incrédule, ſans ſçavoir que répondre, voyoit tous ſes argumens confondus ; le Chrétien ſe ſentoit pénétré pour elle de plus vifs ſentimens de tendreſſe & de confiance ; il lui donnoit généreuſement ſon cœur par-là même qu'elle lui prouvoit par des

prodiges que le ſien étoit à lui ; il ne craignoit plus les accidens de la vie, parce qu'il ſçavoit qu'elle étoit toujours prête à voler à ſon ſecours ; & lorſqu'il paroiſſoit devoir ſuccomber, c'eſt alors que ſous ſa protection il étoit & plus courageux & beaucoup plus tranquille : ne ſerez-vous jamais ſincérement Chrétien, ô Cléonime ! vous qui dans vos beſoins de chaque jour ne ceſſez d'invoquer quelque Génie tutélaire ? Quelle perte pour vous que l'indifférence pour une Religion dont la main qui renferme la toute-puiſſante vertu conduit ſes enfans dans des voies larges & aſſurées, *in me ſpes omnis viæ & virtutis* ! Eccleſ. c. 24.

SECTION TROISIEME.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'étendue de ſon pouvoir.

IL ne ſuffiſoit pas à l'homme d'avoir une Religion, il lui en falloit une qui eût le pouvoir de le rendre heureux en ſecondant ſes projets raiſonnables & ſes légitimes deſirs; pourquoi la vertu ne jouiroit-elle pas de ce qu'on appelle bonheur temporel? Qu'avoit-il à faire d'un culte qui ne contribuoit en rien à la félicité de ſes jours; qui l'abandonnoit à l'excès de ſa propre foibleſſe; culte infirme & miſérable qui loin de le ſecourir dans les beſoins preſſans de la vie, le laiſſoit cruellement ſuccomber ſous le poids de ſes malheurs? ainſi vivent les peuples qui affectent de mécoinoître la Religion du Dieu des Forts. ils ne ſçavent de quel côté ſe retourner dans certains événemens qui demanderoient un ſecours prompt & une protection puiſſante: envain ils font des invocations dans leur Sanctuaire profane, leur Dieu eſt auſſi inſenſible à

leurs ſoupirs que la pierre du Temple ; tous leurs ſacrifices enſemble ne pourroient faire tomber du Ciel une goutte d'eau pour arroſer leurs campagnes deſſéchées : tout eſt modéré par l'Auteur de la nature, quel autre Dieu pourroit interrompre ſon cours en faveur ſurtout d'indignes mortels ? N'eſt-il pas juſte plutôt que tous leurs conſeils ſoient confondus par la nature & la Divinité ?

Je ne parle pas ici du courage que la Religion Chrétienne inſpire dans les malheurs de la vie ; je traiterai ailleurs cette matiere : je parle de ce pouvoir que Dieu lui a donné de ſuſpendre quand il le faut la malignité des cauſes ſecondes, ou de les maintenir dans l'ordre de leurs opérations naturelles. Qui ne voit que l'homme eſt expoſé à tous les accidens de la vie ? que lorſqu'il croit marcher avec plus d'aſſurance, c'eſt alors que l'abîme s'entrouvre ſous ſes pieds ? que les élémens lui préparent tour à tour quelque diſgrace, & le frappent en effet de coups terribles ? ici c'eſt la foudre qui le menace ; là l'injuſtice qui le perſécute ; & bientôt un ennemi qui cherche à l'aſſaſſiner ? que d'ailleurs il médite ſouvent des projets honnêtes & intéreſſans dont l'exécution exige des

lumieres & un courage au-deſſus de ſes forces ? ne fûtes-vous jamais dans le cas, vous Cléonime, de trembler pour la ſûreté de vos jours ? de redouter les attentats d'un ami perfide ? de vous livrer au déſeſpoir par la douleur de voir toutes vos eſpérances s'évanouir ? N'aviez-vous donc oui dire qu'il y avoit une Religion dont le pouvoir que le Dieu vivant lui confia, évoque les morts du fond de leurs ſépulchres ? que ne m'eſt-il poſſible de vous retracer ici tout ce que l'hiſtoire nous a tranſmis des merveilles de ſa puiſſance ! je citerois par milliers les Chrétiens ou qu'elle doua d'une prudence admirable, ou qu'elle anima d'un courage terrible, & même qu'elle couronna de gloire au milieu de leur opprobre. J'offrirois l'exemple de captifs ſans nombre dont elle briſa miraculeuſement les fers ; de Vierges qu'elle arracha d'entre les bras de l'eſprit immonde ; de Pilotes qu'elle ſauva du milieu des tempêtes. Vous verriez des guerriers en déroute qui en ſon nom renverſerent ſur la pouſſiere l'ennemi vainqueur ; des Magiſtrats calomniés dont l'intégrité fut conſtatée par le ſupplice du détracteur perfide ; des Rois chancelans ſur le trône qui ébranlerent

l'empire des puiſſances ou injuſtes dans leurs prétentions, ou trop fieres de leur proſpérité. Je vous ferois voir des incendies ſubitement éteints, des inimitiés amoureuſement étouffées, des infirmités incurables promptement guéries, des larcins ſurabondamment réparés : ce ſeroit l'épouſe rendue à ſon époux, le pere irrité ratifiant l'héritage de ſon fils ingrat, le Seigneur ſe laiſſant fléchir ſur le crime de ſon vaſſal, le ſujet rebelle rentrant dans la dépendance de ſon ſouverain. Tant d'événemens ſinguliers vous ſaiſiroient d'admiration ; & vous avoueriez malgré vous que la Religion Chrétienne cache la vertu du Très-Haut ; qu'elle a le pouvoir de tout ébranler pour affermir le repos de ſes enfans ; qu'il en coûte moins d'obtenir ſon ſecours que d'acquérir les diſpoſitions avec leſquelles il faut le lui demander : vous l'aimeriez cette Religion à qui rien ne réſiſte, & avec elle vous éprouveriez que tout va bien lors même que tout ſemble perdu.

Cette puiſſance de la Religion à faire céder même la nature aux beſoins de l'homme chrétien, eſt une participation de l'autorité ſuprême de ſon fondateur, Dieu de Dieu, à qui le Pere a

donné toute puiſſance ſur la terre & dans le Ciel. Tout ce que vous demanderez, nous dit-il, vous ſera accordé ;
Joan. c. 16. mais ſouvenez-vous que c'eſt en mon nom que vous devez faire toutes vos demandes. A cette invocation il n'eſt pas de faveur qui ne deſcende du trône de ma grace : alors votre joie ſera parfaite, la généroſité de mon amour mettra le comble à tous vos deſirs. Votre confiance jointe à la vertu de la foi produira les effets les plus ſurprenans : vous vous ſentirez animés d'un eſprit tout
Marc. c. 16. divin ; vous tranſplanterez les montagnes ; maladies, bêtes farouches, Démons, tout vous ſera ſoumis ; vous avalerez le poiſon, & il ne fera en vous aucune impreſſion dangereuſe. Quoiqu'élevé au plus haut des Cieux, je vous ſerai néanmoins toujours préſent : je vous laiſſe mon Egliſe à qui j'ai
Matth. c. 16. confié les clefs de la mort & de l'abîme ; vous ferez vos vœux au pied de ſes autels ; ſes prieres ont une vertu ſecrette qui peut tout ; c'eſt mon épouſe qui diſpoſe de mon cœur, & à qui j'ai même remis mon corps la ſource des tréſors céleſtes ; elle eſt le canal par où mes faveurs doivent paſſer juſqu'à vous, comme c'eſt par elle ſeule que vous

pouvez entrer dans mon royaume.

Quel bonheur pour l'homme de vivre dans une Religion que Dieu établit l'arbitre de ſa puiſſance ſur la terre ; qui meut & qui dirige les reſſorts de ſa providence ; qui dans un beſoin enchaîne la nature pour ſoulager la vertu ! l'homme Chrétien en fut bien convaincu lorſque dans tous les ſiécles il confia entre ſes mains le ſalut de ſes jours. Ses projets les plus importans étoient combattus par des obſtacles qu'il lui étoit impoſſible de ſurmonter : dans cet état de perplexité il tourna ſes regards vers cette médiatrice ſouveraine, la protectrice de ſa vie ; il entra dans ſon temple où repoſe la vertu céleſte qui prépare tous les événemens ; il conjura ſes Miniſtres de reprendre les fonctions de leur miniſtère qu'accompagnent toujours des bénédictions ſpéciales ; quel fut alors le fruit de ſes ſoupirs religieux (n'ayez pas ici de doutes, Cléonime ! toute la terre crieroit contre vous.) Il éprouva que le Chrétien peut tout & dans l'Égliſe qui le protége & dans le Dieu qui le conforte : il reçut un ſecours qu'envain il eût attendu des hommes, ou cherché dans la force de ſon bras : ſa ſanté reprit une vie dont la mort alloit éteindre le der-

nier ſouffle ; ce fut une main inviſible qui au milieu du carnage détourna les traits de deſſus ſa tête ; en un inſtant il vit l'heureuſe fin d'un procès qui depuis longtemps dévoroit ſa ſubſtance & troubloit ſon repos : hé ! ne lui arriva-t'il jamais de voir à ſes côtés ſon Ange tutélaire ! de traverſer les mers ſur les aîles des vents ! de marcher impunément au milieu des flammes ! de conſerver tous ſes cheveux ſous les débris des remparts écroulés !

Quel triomphe pour l'Egliſe que la confiance des peuples malheureux dans la protection de ſon amour ! que ſont de notre part ces ſanglots redoublés dans l'enceinte de ſes Temples pour éloigner le danger ou des légions ennemies qui menacent de ſaccager nos villes ; ou de la famine qui brûle nos entrailles ; ou de la peſte qui remplit nos maiſons de morts ? ne voyons-nous pas chaque jour la créature miſérable faire fumer l'encens ſur ſes autels, l'épouſe qui craint de perdre ſon époux ; le Pere de famille qui cherche à ſe conſoler de l'extinction de ſa race ; l'innocent que l'injuſtice opprime ; l'homme même ſcélérat qui ne peut ſoutenir plus longtemps le poids de ſes remords ? triomphe d'au-

tant plus glorieux pour elle aux yeux des nations, qu'en effet ſa main bienfaiſante détourne les malheurs publics & perſonnels : à ſa parole une roſée bénite arroſe nos moiſſons, nous en fûmes cent fois les témoins ; l'air reprend ſa température ; les eaux ſe retirent vers leur centre ; les affligés ſont ou délivrés de leurs maux ou intérieurement conſolés ; l'impie effrayé ſent diſparoître l'horreur de ſon déſeſpoir, il eſpére le pardon, il pleure ſon péché, il trouve le ſalut : eh, qui de nous eſt aſſez aveugle pour ne pas voir couler les torrens de bénédictions dont la Religion Chrétienne arroſe la ſurface de la terre ?

Nous ne nous écrierons donc point avec les peuples incirconcis : *Les Dieux ſont inſenſibles à nos malheurs ; la terre nous dévore ; nos campagnes ſont deſſéchées par les autans ; la mort nous inveſtit de toutes parts, & les Cieux ſont tranquilles* ! nous dirons que notre Dieu a toujours l'oreille attentive aux cris de notre infortune ; que nous éprouvons la protection de ſa droite lors même que nous ne la cherchons pas ; que par une providence faite pour nous il tourne à notre profit, même temporel, les coups dont il nous humilie. Nous di-

rons que nous ne ſçaurions faire de faux-pas en marchant ſous les auſpices de notre Religion ; que nous ſentons l'impreſſion de ſa main protectrice lors même que nous dormons ; que par ſon admirable vertu à nous venger de nos diſgraces, c'eſt un bonheur pour nous d'eſſuyer les malheurs de la vie. Nous dirons à l'homme qui cherche un azile, à quoi penſez-vous de vous faire un appui des puiſſances de la terre qui ont elles-mêmes beſoin de ſoutien, & eſt-ce par des ſecours humains que vous prétendez guérir des plaies au-deſſus des remèdes de la nature ? tout ici bas vous eſt contraire ; le moment préſent eſt pour vous un ſupplice ; & vos jours paſſés ne forment qu'une chaîne de douleurs : ignorez-vous donc qu'il eſt en Iſraël une Religion qui protége les malheureux, & que l'abîme & tous les élémens ſont ſoumis au pouvoir de ſes loix ? Voyez la tranquillité de l'homme juſte : c'eſt elle, mortel inſenſé, qui dreſſa le lit de ſon repos. La vertu ſeule attire ſes regards, & vous concilie ſon cœur ; en eſt-ce trop pour vous d'acheter à ce prix les faveurs de ſon amour ? aimez, créature déjà trop miſérable, aimez une Religion qui vous comble de

bénédictions ſur la terre, & vous conduit à la gloire de l'immortalité ! penſez y bien, ô homme ! un ſoupir vous ſuffit pour reſſentir les effets de ſa puiſſance !

Heureuſe vous, ô mon ame ! & comprenez-vous bien toute l'étendue de votre bonheur ? vous ne ſentez plus ces allarmes que vous imprimoient les fantômes de votre imagination, ou même les preſſans dangers de la vie ; la Religion a diſſipé toutes ces mortelles frayeurs. A l'ombre de ſes aîles vous allez & venez d'un pas ferme au milieu des horreurs de la profonde nuit ; d'un ſigne de croix vous chaſſez la foudre dont l'éclair ſeul devoit vous renverſer ; le courage vous accompagne juſques dans le ſein des tempêtes qui tournent la tête au Pilote épouvanté ; vous croyez & vous l'avez éprouvé, que rien n'eſt capable de vous nuire, puiſque la Religion vous dit en ſecret qu'avec elle vous n'avez rien à craindre : marchez toujours, ô mon ame ! marchez avec aſſurance ! en vertu de la foi qui vous anime, la terre s'écrouleroit, & vous demeureriez ſuſpendue.

Et ne nous imaginons point qu'il ſuffiſe d'implorer ſon ſecours pour faire deſcendre ſes bénédictions ; ſon cœur Joan. c. 9.

ne ſe laiſſe toucher que par la vertu ou le deſir de la vertu. Quelle prétention auroient à ſes faveurs des hommes qui s'obſtinent dans la prévarication de ſes loix, ou qui ne reclament ſa protection que pour abuſer avec moins de contradiction d'une criminelle liberté? ainſi rejette-t'elle chaque jour les offrandes du pécheur endurci comme des victimes de rebut : auroit-il à ſe plaindre d'une rigueur ſi bien méritée? ou bien voudroit-il que la Religion lui départît des bienfaits qui ne ſerviroient qu'à le rendre plus méchant? Que me demandez-vous, lui dit elle, vous dont la langue flétrit ſans ceſſe la gloire de mon nom, à moi qui porte ſur mon front l'impreſſion de vos outrages? ignorez-vous donc que le Dieu dont je ſuis l'organe eſt le Dieu de ſainteté, & qu'il n'exauce que la prière des hommes qui ſouhaitent au moins de trouver une place parmi les Saints? cherchez avant
Luc. c. 12. le Royaume du Ciel, trop indigne ſuppliant! alors mon accès auprès de ſon trône vous obtiendra tout ce que vous demandez!

Et c'eſt pour faire des heureux, même ſur la terre, que l'Egliſe recommande à ſes enfans l'obſervance

ſur-tout de ſes loix de vertu : tout ce qu'elle leur enſeigne eſt vertu ; elle les conduit par mille routes dans les ſentiers de la vertu ; & le bien dont elle cherche principalement à les enrichir, c'eſt la vertu : preſſons un peu la matiere : voyons ce que fait pour eux cette mere de la belle dilection, la dépoſitaire des plus riches tréſors, *in me gratia omnis virtutis & veritatis.* Eccleſiaſti. c. 24.

SECTION QUATRIEME.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans la ſurabondance de ſes tréſors.

J'AI déjà dit que la vertu rehauſſoit l'éclat de la Religion Chrétienne; mais je l'ai écrit d'une plume trop rapide: j'ai voulu dire, mon cher Cléonime! que le Chriſtianiſme conduit l'homme des ſens à l'eſprit; qu'il rapporte toutes les actions de la vie humaine au ſalut des mortels, à la gloire de la Divinité; qu'il fait de la terre un ſéjour de Saints par les fleuves des graces qu'il ne ceſſe d'y répandre: quelle foule d'objets préſente ici la Religion! & dans l'amour que vous porte cette mere tendre, ne pourrez-vous donc vous réſoudre à prendre place parmi ſes enfans? Le caractère du Chrétien, c'eſt la vertu; cette Fille du Ciel que chercherent envain les peuples des nations. Elle n'étoit ni dans les idoles qu'ils encenſoient; ni dans les ſyſtêmes de ſageſſe qu'ils enfantoient; ni dans la volupté de l'eſprit ou du cœur dont ils étoient eſclaves. Elle étoit en

L. Job. c. 28.

Dieu, ce Dieu de gloire & de majeſté dont ils pervertirent le culte: quel pouvoit être le mérite de leurs encens dans la profeſſion qu'ils faiſoient, les impies, d'être les ennemis de la vraie Divinité ? La ſeule Religion Chrétienne a fait la découverte de cet ineſtimable tréſor ; & par le lien d'amour qui l'attache aux hommes, les a mis dans le cas de s'en enrichir. Venez à moi, leur a-t'elle dit ; & je vous remplirai de l'eſprit du Dieu qui m'anime : ainſi que le Soleil ramene le printems, je ferai renaître les jours de votre premiere jeuneſſe : ma main vous remettra dans les voies de la juſtice que vous abandonnâtes à l'exemple de vos peres : j'expoſerai à vos yeux l'excès de votre miſére, les néceſſités de votre ame, le remède convenable à vos infirmités ; & par les ſoins que je prendrai de vous, je vous rendrai plus grands & plus heureux que vous ne fûtes miſérables. Acceptez, ô homme ! les bienfaits que vous offre la généroſité de mon cœur : un retour de votre part vous met en poſſeſſion de la Divinité (1).

(1) Les Philoſophes Payens ont fait les plus magnifiques éloges de la vertu. Mais ils croyoient preſque tous que l'homme ne devoit l'aimer que par rapport à elle-même, & par ce ſyſtême la dépouil-

L'effet a répondu à de ſi belles promeſſes, jettez les yeux, Cléonime! ſur la face du monde Chrétien. Là, dans
Marc. c. 16. l'Egliſe de Jeſus-Chriſt coule une eau céleſte qui guérit la plus funeſte playe du genre humain; Fonds Baptiſmaux où l'ame eſt renouvellée en Dieu; où ſont rétablis les droits de ſon innocence; où l'eſpérance réveille ſes ſoupirs & reclame ſes couronnes: l'onde ſacrée diſtille: tout-à-coup ſur les ruines de l'Enfer ſont dreſſés les trophées de l'enfant de Satan régénéré en Jeſus-Chriſt. Là, ſont édifiés des Autels où fume l'encens du plus pur amour ſoit du côté du Pontife, ſoit de la part du peuple. Tous les genoux ſont humblement repliés devant la victime qui s'immole; Dieu lui-même s'y
Luc. c. 21. offre en ſacrifice: mille bouches font retentir la voûte de ſes cantiques: & ce n'eſt pas trop dire que le digne Adorateur s'y transforme en Séraphin. Là, ſont érigées des chaires d'où avec les
Marc. c. 16. oracles de la vérité brille l'éclat de l'au-

loient de ſes prétentions à la vie éternelle. Saint Auguſtin combat cette erreur par un argument tout naturel; » c'eſt que Dieu » eſt juſte, & que par con» ſéquent il doit récom» penſer à la mort l'homme qui n'a ceſſé de le » ſervir pendant la vie: » donc, conclud ce Pere, » la vie bienheureuſe eſt » une ſuite néceſſaire de la » pratique de la vertu, » *virtutem neceſſario ſequitur.* S. Aug.

guſte vertu. L'Apôtre déploie tour à tour la nobleſſe de l'homme, la dignité des Anges, les grandeurs de la Divinité. Il s'arme d'un noble courroux contre les prévaricateurs de la loi : ſon front pâlit à l'aſpect du Dieu de juſtice ; & tout l'auditoire pouſſe des ſanglots vers le Dieu de miſéricorde. Là, le ſalut eſt à la tête de toutes les entrepriſes, comme la ſageſſe préſide à tous les conſeils (1). L'époux donne ſon cœur à l'épouſe à la face des Autels, & promet de l'aimer à jamais en Dieu comme un autre lui-même. Le Magiſtrat s'aſſeoit en trem-

(1) Le Chrétien met tout à profit, & tout lui tourne en bien, dit l'Apôtre. Les devoirs de ſon état, la gloire & même les douceurs de ſon poſte lui ſont méritoires devant Dieu lorſqu'il les rapporte à ſon affaire principale, qui eſt le ſalut. S'il s'engage dans le commerce, s'il prend le parti de la guerre, s'il épouſe ; c'eſt parce qu'il lui faut un état où il puiſſe ſe rendre utile en ſervant Dieu & l'humanité. Alors tout ce qui dans l'ordre légitime eſt du reſſort de ſa condition tourne à l'avantage de ſon ſalut : c'eſt être Magiſtrat vraiment Chrétien que de bien étudier les loix pour apprendre à diſtribuer la juſtice : c'eſt être guerrier Chrétien que d'emporter les dépouilles de l'ennemi vaincu : c'eſt être artiſan Chrétien que de ſe délaſſer de ſes travaux par d'innocens plaiſirs : c'eſt être époux Chrétien que d'aimer ſon épouſe, que de châtier des domeſtiques infidéles, que de pourvoir à la félicité des enfans ; ainſi dans la Religion Chrétienne les choſes les plus naturelles ſont élevées juſqu'à l'ordre divin. » Vous ſerez ſauvés, » diſoit ſaint Jean-Baptiſte » aux ſoldats ; mais ne » commettez point d'exac- » tions & ſoyez contens de » votre ſolde & *contenti* » *eſtote ſtipendiis veſtris*, »

blant ſur ſon tribunal ; & proteſte avec ſerment de peſer tous ſes arrêts au poids du Sanctuaire. Le Souverain craint de pécher dans ſes juſtices ; & met humblement ſon ſceptre aux pieds de Jeſus-Chriſt, le diſpenſateur des trônes. C'eſt dans tous les états une émulation de vertu qui fait rentrer l'homme dans ſon néant ; qui le détâche de tous les objets terreſtres ; qui l'attache au ſalut de ſon ame comme l'unique motif de ſon exiſtence : & ſi la Religion ne réforme pas en lui tous les défauts, c'eſt que l'expérience de ſa foibleſſe eſt peut-être quelquefois plus propre pour le contenir dans les bornes de l'humilité.

Il ne ſuffit point d'avoir de la vertu, on doit y perſéverer ; & c'eſt ce que le Chrétien ne fait pas toujours. Il ne faut ſouvent qu'un regard indiſcret pour porter la mort dans ſon ſein : le deſir criminel lui échappe ; c'en eſt fait ; le voilà en état de damnation. Mais eſt-ce à dire que tout ſoit perdu ? & ne lui reſte-t'il donc que le déſeſpoir ? Vous ſerez vengée, vertu ! encore un moment ; votre édifice en poudre va s'élever ſur les ruines de l'iniquité.

Ce n'en étoit pas aſſez pour Jeſus-Chriſt d'attendre le pécheur du milieu de

de ſes autels : il charge ſes Miniſtres de lui annoncer de ſa part le myſtère de la réconciliation : il leur donne le pouvoir de pardonner ſans diſtinction d'âge, d'état, de forfait : il veut qu'ils ſollicitent l'âme criminelle au repentir, par amour, par careſſes, par compaſſion : remettez les péchés, leur dit-il, telle eſt la volonté de mon Pere & la mienne. Il établit à cette fin des Sacremens qui par les mérites de ſa croix produiſent l'eſprit & la vie, Sacremens des vivans, Sacremens des morts, Sacrement à l'âge adulte, Sacrement en ſanté, Sacrement à l'agonie : & pour nous prouver que ſa miſéricorde eſt exaltée au-deſſus des aſtres, il recommande expreſſément à Pierre de pardonner ſeptante fois ſept fois, c'eſt-à-dire toujours, *uſque ſeptuagies ſepties.* Math. c. 18.

Le Dieu des Chrétiens n'eſt donc pas une Divinité implacable, puiſqu'il donne ſon ſang pour l'expiation des attentats. Nuit & jour nous pouvons fléchir ſa juſtice, car ſon amour nous invite ſans ceſſe au repentir. Ses Miniſtres vivent au milieu de nous, & ſont toujours prêts à nous recevoir en paix. Ces confeſſionaux ſont conſtamment ouverts, tribunaux propices où par la vertu des

clefs l'impie passe tout-à-coup au nombre des Saints : Religions profanes ! vos adorateurs obtiennent-ils ainsi le pardon aux genoux de vos Pontifes ? & la main de vos Prophétes scella-t'elle de même l'indulgence de leurs crimes ! le seul Fils de l'Homme a le pouvoir de re-
Marc. c. 2. mettre les iniquités de la terre ; quel Ange du Ciel voudroit s'arroger ce droit de la suprême Divinité ? ô attentat ! ô frappant sacrilége ! des hommes fanatiques & scélérats, Ante-Christ du blasphême, monstres dont l'Enfer eût horreur, qui usurpant l'autorité de l'Eglise, font les médiateurs entre Dieu & l'homme, & levent sur la tête des peuples imbécilles une main souillée d'un encens adultere ! vous l'avez vû du haut de votre trône le Ministre de Bélial, ô vous, le Dieu des dieux d'Accaron ! & dans votre fureur vous avez juré de précipiter la vengeance sur le Prêtre, sur le peuple, sur l'autel, sur les victi-
Jerem. c. 44. mes, sur toute la race des impies.

Ce pouvoir de lier & de délier les péchés que n'ont pas même les Chérubins, la Religion catholique, mon cher Cléonime, le possede dans toute son étendue. C'est à ses Ministres que J. C. a confié la dispensation de son sang, à ces

hommes fragiles comme vous, mais par leur caractère au-dessus des Anges. Leurs foiblesses n'infirment en rien l'autoriré qu'ils ont sur le peuple Chrétien; le caractère sacré dont ils sont revêtus n'en est point affoibli; & malgré leurs défauts les Peuples & les Rois sont également soumis à leur puissance dans l'ordre spirituel.

C'est donc dans cette Eglise que sont dressés ces trônes de paix & de réconciliation où la créature s'humilie devant Dieu, & où Dieu s'abaisse jusqu'à la créature. Sur un siége qu'érigea l'Architecte des Cieux est assis le Prêtre, les clefs du Ciel & de l'abîme en main: un monstre s'étoit abbatu à ses pieds; il a parlé; & trois paroles de sa bouche ont fait subitement un Saint. Vous en souvenez-vous, ô mon ame! de ce jour fortuné où l'absolution sacramentale vous enleva du milieu des Enfers? vous souvenez-vous, de ce poids énorme qui, accablant votre conscience, aggravoit jusqu'à vos pas licencieux? qu'étiez-vous alors, ô mon ame! & qu'êtes-vous aujourd'hui? ingrate! pécheriez-vous encore contre un Dieu qui sur le couchant de votre âge criminel fait ainsi

renaître en vous le printems de la vertu?

C'eſt dans cette Egliſe, oui, que coulent les eaux de la piſcine probatique dont la vertu purifie toutes les iniquités. Là, que l'ame noircie par les horreurs du crime ſe couvre de la blancheur des lis. Là, que pour une larme de repentir les Cieux laiſſent couler des fleuves de paix & de juſtice, la vérité, l'innocence, la gloire, l'eſpérance, l'immortalité. Là, que les paſſions s'amortiſſent, que notre liberté s'affranchit, que les Démons s'enfuient, que le Royaume de Dieu approche, que le Ciel nous couronne comme ſi nous n'avions point péché: & puiſque le ſujet m'entraîne; c'eſt là que par la vertu des Sacremens tant de Saints ont fait pour ainſi dire de leurs forfaits la matiere de leur triomphe; Paul de ſa rage homicide; Madelaine de ſes foibleſſes; Auguſtin de ſon libertinage; Marcellin de ſon impiété; mille & mille bienheureux, autrefois ſuppôts d'Enfer, mais aujourd'hui l'ornement de l'Egliſe triomphante: ô! les attraits du Chriſtianiſme ſont trop preſſans! non non, la vertu de Jeſus-Chriſt préſide auſſi réellement dans nos temples que dans le Ciel même; & ſi

l'univers connoît ſon véritable intérêt, l'univers d'un bout à l'autre doit s'empreſſer de devenir Catholique.

La vertu eſt le premier devoir de l'homme, ſon plus cher intérêt, ſon unique & grande affaire, c'eſt ſa plus riche fortune : quel bonheur pour le Chrétien de naître & de vivre dans une Religion qui pourvoit à tous les beſoins de ſon ame ? qui lui montre la route du Ciel ! qui ranime ſon courage dans les combats du ſalut ! qui le réleve de ſes chûtes ! qui d'une main attentive, prompte, toute-puiſſante, fortifie ſes pas dans la carrière de ſa vie mortelle ! dans quels tranſports doit-il célébrer, cet homme, le jour de ſa naiſſance ? & que peut-il ſouhaiter ſur la terre ou dans le Ciel après la gloire de ſervir Dieu en bon & parfait Chrétien ? Religion ſainte ! mere de grace ! miroir de toute juſtice ! quel trône dreſſez-vous ici dans mon ame ! qu'étois-je hélas ! dans cet âge malheureux où le charme de la bagatelle ſéduiſit ma jeuneſſe ? où la vanité me tenoit lieu de vertu ! où loin de mon Dieu, je faiſois de l'amour des créatures les délices & le bonheur de ma vie ! (1) inſenſé ! je

Hymn. Ariſt. ob laud. virtu.

(1) Comment les enfans ne ſeroient-ils point pervers

ne ſçavois pas que mon cœur avoit une autre deſtinée, & que c'étoit par vous que je devois tant aimer aujourd'hui ce que j'avois réſolu de ne pas même connoître. O! que je me ſouviendrai longtems de vous, Religion ſainte! qui avec tant de précaution & de magnificence préparez les reſſorts de mon éternelle félicité! oui, toute la terre par impoſſible abjureroit votre culte, le genre humain entier ſeroit hérétique ou payen; moi ſeul, ô Reine de mon ame! combattrois pour la gloire de votre Chriſt & la défenſe de vos loix! les Cieux m'en ſont témoins, moi-ſeul ſerois Chrétien.

Les larmes de cette mere tendre couleront en abondance, puiſque la plaie faite en ſon cœur par les peuples incirconcis eſt encore toute ſaignante. La

avant l'uſage même de la raiſon attendu l'éducation qu'on leur donne? Quel crime dans les parens que leurs enfans ſçachent les ſurnoms de leurs triſaieux, tandis qu'ils ignorent la grandeur de la mere qui les enfanta en Jeſus-Chriſt! qu'ils ayent comme un catalogue de leur fortune expectative, ſans que jamais on leur ait fait ſentir l'avantage qu'ils ont d'être Chrétiens! Si ſelon S. Paul ce maître eſt pire qu'un infidele qui n'a pas ſoin de ſes domeſtiques, que ſont les pere & mere qui par leur négligence préparent leurs enfans aux ſupplices de l'éternité? Falloit-il tant ſoupirer pour le mariage qui cache des écueils ſi terribles?

verrons-nous ſans douleur la terre déſolée par l'idolâtre ſacrilége & le ſchiſmatique forcené, Payen, Déiſte, Mahométan, Calviniſte, Luthérien ? Les nations, à quelques Elûs près, ne préſentent qu'un ſpectacle de crimes & de réprobation ; mortels infortunés pour qui l'Enfer brûle, ſous qui l'abîme de perdition s'entrouvre chaque jour. Comment la juſtice d'un Dieu ſe réſerve-t'elle tant de victimes ! eh ! les réprouvés ne ſeroient-ils donc faits que pour affermir par leurs ſupplices le trône de ſes vengeances ! les jugemens de Dieu, mon cher Cléonime ! ſont juſtifiés par eux-mêmes : il eſt bon ; il eſt juſte : quelle créature voudra ſe plaindre d'être punie de l'abus ſacrilége qu'elle aura fait de ſes miſéricordes ?

1. Corinth. c. 6.

Pſal. 18.

Mais des objets plus conſolans occupent ici l'homme Chrétien ; c'eſt l'Evangile du ſalut qui le diſtingue du Grec & du Gentil ; qui détourne de deſſus lui l'anathême dont Jéruſalem même eſt encore frappée. Aujourd'hui preſque toute la terre eſt donc couverte des ombres de la mort ; l'ingrate Sion eſt enſevelie à nos yeux dans les ténébres de l'incrédule Egypte : ſur votre tête, ô Chrétien ! s'ouvre un Ciel cal-

me & ſerein. L'Egliſe plus reſplendiſſante que la colonne de feu, éclaire vos pas dans les routes de votre pelerinage. Plus d'obſcurité pour vous dans les énigmes de la grace & de la nature : vous voyez comme dans un grand jour contre le Déiſte la néceſſité d'une Religion ; contre le Matérialiſte la certitude d'une autre vie ; contre l'Origéniſte l'étendue de la juſtice d'un Dieu, & le pouvoir du libre arbitre contre le Calviniſte. Le ſceptre, la houlette, tous les états trouvent ici des moyens aſſurés de ſalut, la femme dans ſon ménage, le négociant à ſon comptoir, le magiſtrat ſur ſon tribunal, le politique dans ſon cabinet, le guerrier dans les combats. (1) Toujours en tout & par tout,

(1) Chez les infidéles l'homme eſt malheureux dans toutes les conditions de la vie. Comme il prend ſon parti ſans conſulter Dieu ; Dieu qui ſe réſerve le droit de gouverner les hommes, l'abandonne à toutes les rigueurs de ſon état, c'eſt bien juſte : ſans compter que pour punir ſon attentat à ſecouer le joug de ſa providence, ſa juſtice lui téſerve bien d'autres châtimens. Le Chrétien interroge le Ciel ſur le choix de ſon état de vie, & ne paſſe enfin contrat avec le monde ou la Religion qu'après s'être bien aſſuré de ſes volontés. Alors la grace l'accompagne par-tout, dit S. Thomas d'après l'Apôtre, je veux dire la grace reſpective aux devoirs de ſa charge. Magiſtrat, Artiſan, Pere de famille, Célibataire, Vigneron, Potentat, il eſt toujours dans ſa place parce que Dieu l'y a mis, & par là même la grace de ſa vocation lui donne le pouvoir de ſurmonter tou-

l'Egliſe a l'œil ſur ſon enfant, dans les diſgraces, dans la proſpérité, à Rome, à Pékin, dans ſon berceau, au printems de ſon âge, ſur le déclin de ſes jours. Quand la mort l'abat ſur ſon lit de langueur, tout-à-coup ſes entrailles s'émeuvent : elle vole au ſecours du Chrétien moribond & pénitent : alors elle ouvre le Ciel ſur ſa tête par la vertu des clefs apoſtoliques, & ferme de même l'Enfer ſous ſes pieds : elle arrache d'entre les mains du Dieu vivant le glaive meurtrier pour la ruine des impies : elle leve ſur la victime expirante une main propice d'où part à l'inſtant la rémiſſion des péchés : elle oint ſes reins, ſes yeux, ſes levres d'une huile myſtérieuſe que le Dieu des armées réſerva pour ſes athlètes au jour du terrible combat : ô Cléonime ! la Religion Chrétienne ne fit-elle qu'aider à bien mourir, quel attrait pour vous dans cette mere tendre qui recueille ainſi le dernier ſoupir de

tes les peines de ſon état : il ſe ſanctifie dans le mariage comme Elzéar, à la guerre comme Romain, dans le barreau comme Yves, dans le cloître comme Bernard, ſur le trône comme Venceſlas. Cette vérité ne doit point paroître ſuſpecte : des épouſes malheureuſes du côté des époux, du côté des enfans, du côté de la fortune, telles que nous en voyons chaque jour qui néanmoins vivent contentes de leur ſort, en ſont la preuve vivante.

ſes enfans ! vous me viſiterez donc dans mon lit de douleur, Miniſtres de Jeſus-Chriſt ! & par une indulgence pleniere vous déchargerez mon ame du poids de ſes forfaits ! vous viendrez à mon ſecours, Dieu des forts ! & vous me ſervirez de viatique dans mon paſſage à l'effrayante éternité ! & vous Onction divine ! vous ſanctifierez mes ſens éperdus, ſens criminels, hélas ! pendant trop longtemps ouverts aux vanités inſenſées ! Religion Chrétienne ! que vous dirai-je à la vue de tant de miſéricordes que votre amour me prépare ! ô puiſque vous conduiſez au ſuprême bonheur ; que c'eſt dans le Ciel que vous couronnez la vertu ; qu'en mourant entre vos bras on meurt dans le baiſer de Jeſus-Chriſt ; que je meure, oui, ô vous l'arbitre de mes jours, vous Dieu de mon cœur, pour qui j'ai réſolu de ne jamais ceſſer de vivre, *eia moriar ut videam* ; & lorſque je ne ſerai plus, ô vous, mere tendre ! ſouvenez-vous toujours de la deſtinée de votre enfant..... Ici, Cléonime, s'offrent des réflexions touchantes ; eh ! tout eſt touchant dans la Religion pour un cœur capable de ſentir ! quel contraſte dans nos ames d'averſion, d'envie, d'horreur, de compaſſion, & même d'amour

à l'aſpect d'un mort! la frayeur qu'il nous inſpire (frayeur qu'imprime en nous l'idée de notre propre deſtruction) fait bientôt place aux ſentimens de commiſération : nous plaignons un homme que nous voyons dans le cas du plus grand malheur qui pût lui arriver : il n'eſt plus; quelle perte pour lui ! il eſt aſſez à plaindre ſans doute pour mériter nos regrets ſur ſon infortune. Mais il avoit une ame, cet homme; & naturellement elle n'a pû être détruite par la diſſolution de ſon corps, qu'eſt-elle devenue ? & puiſque dans l'homme tout eſt plaiſir ou douleur, eſt-elle dans l'autre monde heureuſe ou malheureuſe ? cette incertitude de deſtinée fut pour les Payens même un objet de zèle le plus ardent pour le repos de leurs morts : ils conjuroient les Dieux de jetter un regard propice ſur leurs tombeaux; ils offroient pour eux des victimes de propitiation; ils interrogeoient leurs cendres ſur l'inquiétude ou la tranquillité de leurs mânes; & ſi leurs ames étoient en effet tourmentées, ils euſſent donné de leur ſang pour les ſoulager. (Je dois parler ailleurs du bonheur du Chrétien à la mort; ce que je dis ici ne dérange point ſans doute l'ordre des matieres :

je n'ai pas dû passer sous silence dans cet article la commémoraison des fidéles défunts, puisque les trésors de l'Eglise en sont le sujet) elle n'ignore pas, cette Eglise, que le sort des mortels flotte entre deux éternités ; qu'un supplice sans fin doit être le prix de l'iniquité, & une gloire immortelle la récompense de la vertu ; que puisque rien d'impur n'entrera dans le royaume du Ciel, il faut par conséquent que les justes soient purifiés de toute souillure avant de voir & de jouir d'un Dieu souverainement saint : que d'ailleurs les châtimens dont une justice suprême punit sont terribles ; & que par conséquent leur ame victime du péché doit endurer des tourmens dignes des outrages faits à la divine majesté. Dans cet esprit de foi, cette Mere admirable a élevé son cœur vers le Ciel pour glorifier le Seigneur dans les conseils de son amour pour ses enfans ; elle a institué des fêtes pour célébrer la mémoire de ceux qui regnent dans le céleste séjour : alors elle a chanté la gloire de leurs triomphes ; elle a répandu des fleurs sur leurs autels ; du haut des tribunes elle a publié à la face de l'univers l'éloge de leurs vertus. De là elle est descendue en esprit dans ces lieux téné-

breux où les autres ſont détenus captifs: ſon cœur s'eſt attendri ſur leur malheur extrême quoique paſſager : elle a voulu que ſes Miniſtres fuſſent gémir ſur leur tombeau ; qu'ils béniſſent leurs cendres; qu'ils fléchiſſent les genoux pour ſuſpendre la main vengereſſe qui les frappe : elle a exhorté les fidéles vivans à ſoulager leurs freres morts par tout ce qu'ils avoient d'amour, de reconnoiſſance, de généroſité : ô tendreſſe ! ô mere adorable ! elle a fait deſcendre entre ſes mains le Dieu vengeur & propice, le Chriſt ſon époux, & l'ami protecteur de ſes rachetés : elle l'a conjuré d'appaiſer ſon courroux par les entrailles de ſa charité, par le ſouvenir de ſes miſéricordes, par les mérites de ſa mort, par la vertu de ſes ſerviteurs ſouffrans : elle a fait monter le prix de ſon ſang juſqu'au trône de Dieu le Pere ; pardonnez, Seigneur ! lui a-t'elle dit ; voici que votre fils vous tient lieu de victime pour vos Elûs bien-aimés, pour ſes diſciples fidéles, pour mes chers enfans ! la certitude de leur délivrance a ſoulagé ſon cœur ; mais le ſouvenir de leurs maux paſſés fait encore couler ſes larmes. O homme ! ſi vous aimez la vie ; ſi l'idée du trépas vous imprime la crainte ; ſi dans l'igno-

rance où vous êtes de ce que vous ſerez après la mort, vos jours ſont mêlés de triſteſſe & de frayeur, que faites-vous en abandonnant une Religion qui dans le tems & pour l'éternité comble les mortels de tant de bénédictions? parcourez toutes les régions de la terre; examinez généralement toutes les ſectes; embraſſez tour-à-tour tous les cultes ſans diſtinction; trouverez vous de Religion qui veille ainſi ſur le bonheur de votre deſtinée? qui vous attache à la vertu ſans laquelle tout eſt perdu pour vous? qui guériſſe les plaies de votre ame plus funeſtes à votre repos que les infirmités du corps? qui pendant la vie convertiſſe en douceur l'amertume de vos jours, & après la mort faſſe naître l'eſpérance & la gloire du déſeſpoir de votre tombeau? croyez-vous donc vous donner des fers en ceſſant d'être vicieux, vous que le crime accable & tyranniſe? ou bien craignez-vous de vous deshonorer en devenant ſage, vous qui chaque jour faites l'éloge de la ſageſſe? dites-nous, infidéle! êtes-vous raiſonnable d'abjurer la vertu qui fait des bienheureux? n'êtes-vous pas inſenſé d'aimer le vice qui de votre propre aveu ne ſert qu'à vous rendre miſérable?

Les vertus qui compoſent le parfait Chrétien ſont ſans nombre, & chacune a ſes dégrés qui la conduiſent à ſa perfection. L'Homme avec tous ſes pieux deſirs trouve toujours qu'il lui manque quelque choſe : ou c'eſt Dieu qu'il n'aime pas d'un amour aſſez ſouverain ; ou la créature qu'il regarde d'un œil trop complaiſant ; ou bien lui-même pour qui il conſerve des ſentimens trop humains. Il veut le bien, mais il ne le veut pas tout ; il le fait par habitude, par devoir de juſtice, ſans goût, avec indolence. Delà c'eſt de la part de Dieu une ſouſtraction des faveurs privilégiées, de ces graces qui rendent la vertu incorruptible en tout ; qui l'animent d'un zèle toujours prompt & toujours fervent ; qui lui font regarder comme un crime juſqu'aux apparences de la foibleſſe ; qui la pénétrent de cette onction délicieuſe dont la douceur enleve les ſentimens. D'ailleurs cet homme a des fautes à expier devant Dieu : ſes ſacrifices ne répondent pas à tout ce que ſa vengeance a droit d'exiger : ſes bonnes œuvres perdent une partie de leur mérite ou par le défaut d'intention, ou par la ſtérilité du cœur, ou par la précipitation de l'eſprit : il eſt juſte ; mais il n'obſerve pas

dans toute leur étendue les loix de la juſtice. Ce vice d'imperfection ne s'accordoit ni avec les deſſeins de Dieu, ni avec la ſainteté de ſon Evangile ; l'homme étoit toujours imparfait à ſes yeux : heureuſement la Religion corrige en lui ce défaut en le rendant participant de la vertu & du mérite de ſes Elûs. Admirons, Cléonime ! cette héritiere du Seigneur qui ſupplée à l'indigence du Chrétien en l'enrichiſſant de la plénitude même de ſes Saints, *& in parte Dei mei hæreditas illius, & in plenitudine Sanctorum detentio mea.*

Eccleſiaſti. c. 24.

SECTION CINQUIEME.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans le droit qu'elle donne à la Communion de ſes Saints.

QU'eſt ce que le culte des Peuples infidéles en concurrence de la Religion Chrétienne ? j'en ai fait, ce me ſemble, ſentir la différence ; mais je m'apperçois que je n'ai pas tout dit. Des Dieux que la haine diviſe & que la volupté réconcilie : des Prêtres impoſteurs qui n'ont pour oracles que l'ambition & la cupidité : des Sanctuaires où la ſuperſtition préſide, & où les vapeurs de l'iniquité tiennent lieu d'encens : des peuples féroces qui, ſoufflant la diſcorde, prennent le glaive en main pour aller adorer : tels ſont les cultes des générations profanes. Là, les eſprits ſont partagés de Religion ſelon la diverſité des climats : autant de nations, autant de Divinités : ici c'eſt le Soleil, là l'étoile du matin, ailleurs la nature, par-tout c'eſt la chimère. Point de concert entre les proſélytes d'Accaron & les diſciples de Béel-

phégor : le Leſtrigon joue ſur le théâtre le Dieu du Scythe, tandis que le Scythe jette dans un bucher ardent l'Idole du Leſtrigon. Celui-ci prépare au crime ſon religieux voiſin, tandis qu'un troiſième dévoue ce premier aux Enfers. Les vivans ne peuvent rien pour le ſoulagement de leurs morts, & ne remuent ſouvent leurs cendres que pour les flétrir d'opprobre. La jalouſie, l'inimitié, la cenſure, le divorce, l'ingrate perfidie, tout cela compoſe le caractère des adorateurs incirconcis : quel culte miſérable!

La Religion Chrétienne offre dans la communion des Saints (1) le plus pompeux & le plus édifiant ſpectacle. Je vois Jeſus-Chriſt dont le regne embraſſe tous les ſiécles & avec eux les juſtes de toutes les générations. Seul arbitre, ſeul Ré-

S. Aug. de Catech. rudib. c. 19.

(1) La Communion des Saints eſt une communication mutuelle des biens ſpirituels entre les membres qui compoſent le corps de l'Egliſe, la triomphante, la militante & la ſouffrante. Cette communication ſe fait par les prieres, les ſacrifices, les Sacremens, les aumônes, les jeûnes, & généralement par toutes les bonnes œuvres. L'Eſprit de Jeſus-Chriſt en eſt le principe comme l'ame dans le corps communique la vie & les eſprits à toutes les parties du corps. Elle a la foi pour guide, & la charité pour union. C'eſt cette Communion des Saints dont il eſt parlé dans le Symbole des Apôtres, & qui fait un des principaux articles de notre foi, *Communionem Sanctorum.*

dempteur de l'univers, toutes les nations vraiment religieuſes ſont réunies dans ſa foi & combattent ſous ſes étendarts. Son Egliſe, partagée entre le tems & l'éternité, ſe diviſe en trois corps qui cependant vivent du même eſprit : du profond de ſon cœur part un feu d'amour qui, ſe communiquant à ſes Elûs, les fait tous brûler de la même flamme : c'eſt un concert de ſoupirs & de ſacrifices qui réunit le peuple choiſi, ou combattant ſur la terre, ou ſouffrant dans les limbes, ou triomphant dans le Ciel. Point de Grec ſous ce Dieu des Grecs & des Gentils, point de Juif, point de Barbare; en Jeſus-Chriſt le Cafre eſt Chrétien : il eſt tout en tous, & tous en lui ne compoſent que la même famille. Son eſprit qui ſe communique à tous, forme dans ſon corps comme des vaiſſeaux de communication qui conduiſent réciproquement de membre en membre les eaux de ſa grace. Rien d'impur dans cette Egliſe que le feu de la pénitence ne purifie; elle fut fondée par le Dieu des vertus : ſa doctrine eſt ſainte, ſes loix ſont ſaintes, ſes Sacremens ſont ſaints, ſes enfans ſont ſpécialement conſacrés à la ſainteté. Sageſſe, concorde, eſpérance, communion des Saints, tout

S. Ambroſ. l. 3. off. c. 21.

S. Aug. l. 4 de trini. c. 7.

Epi. ad Coloſſ. c. 3.

Epi. 1. ad Corinth. c. 12.

cela conſtitue le corps myſtique de Jeſus-Chriſt, attendant que tous les membres ſoient unis au Chef dans le ſéjour de l'immortalité : quel vaſte, mais réligieux empire !

S. Aug. l. 4 de tri. c. 7.

C'eſt bien ici, ô mon ame ! que dans un glorieux tranſport vous devez bénir l'auteur de votre gloire qui vous ſépare ainſi des enfans d'opprobre. Contemplez s'il eſt poſſible la beauté de ce corps à qui vous avez l'honneur d'appartenir ; la toute puiſſance du modérateur qui dirige ſon action & vos mouvemens ; la ſplendeur des Saints qui vous éclaire de ſes rayons ; la grandeur des Sacremens qui par leur vertu vous élevent ſi ſupérieurement au-deſſus de la nature ! tournez vos regards de la terre au Ciel, & du Ciel vers l'abîme. Voyez ces millions d'Elûs qui conſtamment ont les yeux ſur vous ; qui pouſſent pour vous les plus tendres ſoupirs ; qui vous tendent une main protectrice ; qui font mémoire de vous dans leurs prières, dans leurs cantiques, dans leurs entretiens ; qui chaque jour préparent vos voies dans les ſentiers de la vertu, cette fille céleſte, l'amour & la couronne des immortels : ô mon ame ! quel bonheur pour vous d'être aggrégée à un

corps ſi illuſtre ; d'avoir pour Roi un Monarque ſi auguſte ! de poſſéder le cœur de ſi puiſſans amis ! de partager les lauriers de ſi grands Héros ! de puiſer dans les tréſors d'un ſi reſpectable Sanctuaire ! célébrez, ô mon ame ! célébrez le jour de votre divine affiliation ! & que vos cantiques paſſent au bout de l'univers !

Un corps d'une ſi vaſte étendue, d'une ſtructure ſi admirable, d'une ſi pompeuſe harmonie, frappe oui ſans doute, étonne, éblouit, enleve, comme le plaiſir d'en être le membre tranſporte le ſentiment. Quelles ſeroient les effuſions de cœur d'un ſujet d'obſcure naiſſance que le Roi choiſiroit pour ſon favori ? qu'il nourriroit des délices de ſa propre table ? qu'il feroit le dépoſitaire de ſes ſecrets & de ſes tréſors ? qu'il établiroit diſpenſateur de ſes graces ſelon les beſoins de chaque Province ? le titre de vrai Chrétien, ô Cléonime ! vous honore de toutes ces prérogatives. De vil eſclave du Démon, vous devenez le bien-aimé de Jeſus-Chriſt : vous fixez les regards & l'admiration de ſes Anges : vous mangez à ſa table le pain de ſon amour : vous poſſédez & pour vous-même & pour les autres les

dons de ſon Saint-Eſprit : vous avez un droit acquis au mérite de ſes Saints, & vous partagez avez eux la gloire de leur ſainteté : n'auriez-vous, ingrat ! qu'un cœur de glace pour un Dieu qui vous comble de tant de faveurs ? mais quel malheur pour vous de perdre par votre infidélité des titres dont la perte ne ſçauroit être réparée par la poſſeſſion du monde entier ! (1)

Quelles prérogatives ! quelle communion ! quelle Egliſe ! là coule par torrens la plénitude des graces dans l'eſprit

(1) Les Chrétiens ſont unis à l'Egliſe par des liens intérieurs & extérieurs. Les intérieurs ſont la participation du même Eſprit, la dépendance du même Chef inviſible, la communication des graces, l'Eſprit de charité. Les extérieurs ſont la profeſſion d'une même foi, d'une même eſpérance, la participation aux mêmes Sacremens, l'obéiſſance aux mêmes Paſteurs, la dépendance d'un même Chef viſible. Le Chrétien en état de péché mortel ne participe à cette Communion que très-imparfaitement ; il n'a que la foi morte ; il tient à ce corps comme un membre paraliſé, toujours cependant attaché au corps par les liens extérieurs. Et alors il ne laiſſe pas d'avoir part en pluſieurs choſes à la Communion du corps quoiqu'il ne ſoit point membre vivant du Corps de Jeſus-Chriſt : il reçoit pluſieurs ſecours intérieurs & extérieurs pour ſa converſion : en quoi il a plus d'avantage que l'hérétique & le ſchiſmatique qui ne tenant nullement à ce corps, ne peuvent recevoir aucune influence de ſon Eſprit, *nec in hæreſi aut ſchiſmate conſtitutum Sanctorum orationes, id eſt illius columbæ unicæ gemitus, poterunt adjuvare.* S. Aug. de baptiſ. contra donat. c. 17.

des prophéties, dans le genre des langues, dans l'intelligence de la ſageſſe, dans le don des miracles. Le Chrétien ſans talens ſurnaturels ne perd rien de la dignité de ſon rang ; ſa condition l'aſſocie à la gloire des hommes miraculeux : il prophétiſe dans les Voyans ; il prêche dans les Apôtres ; il triomphe dans les Martyrs ; il ſacrifie dans les Pontifes. Preſſé par la charité de Jeſus-Chriſt, ſa vertu lui rend comme perſonnels les malheurs qui affligent la terre ; il déplore le ſort des impies ; il gémit de l'affliction des juſtes ; il pâlit de douleur à l'aſpect du pauvre languiſſant, de la veuve éplorée, de l'orphelin opprimé. Il deſcend en eſprit dans cette région de ténébres où ſes freres défunts ſouffrent en eſpérance ; & c'eſt ici que ſa pieuſé tendreſſe cherche à ſe ſignaler. Prieres, larmes, jeûnes, aumônes, il emploie tout auprès de Dieu pour hâter leur délivrance. Il conjure le prêtre d'offrir pour eux l'Agneau ſans tache en eſprit de propitiation : il punit leurs foibleſſes dans ſon corps, dans ſon eſprit, dans ſa volonté, dans ſes penchans : il s'offre lui-même en ſacrifice pourvû que la juſtice épargne le ſang de ces infortunées victimes. Delà paſ-

S. Greg. in regiſt. l. 6. c. 201.

S. Aug. Epiſt. 121 ad pro.

ſant au ſéjour de la gloire, il honore Dieu dans ſes Saints; il chante les cantiques de leur Rédemption; il partage avec eux les tranſports de leur félicité; il leur confie le ſoin de ſa propre deſtinée. Ainſi préoccuppé du ſalut de ſes freres, triſte, humilié, triomphant, tout agité de l'Eſprit-Saint, ô commerce divin! ô Communion céleſte! il voit l'Egliſe à ſon tour répandant pour ſon ſalut ſon cœur dans le Sanctuaire! repréſentez-vous, ô Chrétien! cette Reine toute-puiſſante qui, regnant d'un pole à l'autre, porte dans ſon ſein tous les tréſors de l'immortalité: or c'eſt cette Egliſe immenſe, tendre, magnifique, puiſſante auprès de Dieu & de ſes Anges, qui nuit & jour s'occupe de votre bonheur; qui ſans ceſſe a pour vous les mains levées vers le Ciel; qui pour expier vos offenſes s'épuiſe conſtamment en prières, en larmes, en ſoupirs. Ici le ſang de Jeſus-Chriſt coule, là ſe font des Communions ferventes; ici les ſanglots font retentir les forêts, là le deuil inveſtit & fait pâlir le cloître; ici la Vierge pleure, là ſous la cendre & le cilice le Confeſſeur humilie ſon front. Au levant, au couchant, ſous tous les climats, c'eſt pour vous un étalage de ſacrifices,

S. Ambr. l. 5. in c. 5. Lucæ.

pour vous unir plus intimement à Dieu; & pour fortifier vos pas dans la vertu; & pour vous aſſurer le don de la perſévérance. Animés du même eſprit, les Saints vos amis, vos freres, vos concitoyens, ſollicitent également pour vous au pied du trône de l'Eternel : ils le conjurent au nom de ſon amour d'avoir pitié de ſon ouvrage; de ne pas abandonner au pouvoir du péché votre ame bien-aimée; ils lui retracent la grandeur de ſes deſſeins ſur vous, les miſéricordes de ſon cœur, le mérite de ſon ſang, les larmes de ſon Egliſe ſuppliante, le caractère de ſon enfant qu'il grava d'une main ſi tendre dans votre ame & ſur votre front : alors alors, ô Corps myſtique de Jeſus-Chriſt! l'Egliſe vous affermit dans le ſalut comme un membre ſauve un autre membre : elle offre à Dieu pour votre compte les bonnes œuvres de ſes enfans. Alors les vertus d'autrui deviennent comme votre patrimoine : (1) vous gémiſſez par le

S. Hilar. in comm. ſup. Math. c. 15.

Epi. 1. ad Corinth. c. 12.

S. Greg. l. 6. indic. 15. c. 201. poſt med.

» (1) Delà que vous êtes » membre d'un corps qui » parle toutes les langues, » croyez que comme lui » vous les parlez toutes, » *credè tè loqui omnibus* » *linguis*, ainſi raiſonne » S. Auguſtin, eſt-ce donc » que l'œil voit pour lui-» même, continue ce ſaint » Docteur? Ne voit-il » point pour les mains, » pour les pieds, & pour » tous les autres membres

Chrétien pénitent ; vous priez par le Chrétien en oraiſon ; vous communiez par le Chrétien à la table ſacrée ; vous ſacrifiez par le Chrétien célébrant les myſteres ; vous vivez en eſprit religieux par le Chrétien en odeur de ſainteté : quels fleuves de bénédictions doivent couler de tant de ſources de ſalut ! quel amas de lauriers couronneront un jour la foule de tant de vertus !

Et ſans cette Communion de l'Egliſe verroit-on des ſuppôts de Satan ſe transformer tout-à-coup en des Anges de Dieu ? Marcher à pas de géant dans la voie des divins préceptes ? s'enrichir en peu de jours du tréſor de ces vertus ſublimes qui font les plus grands Saints ? Avant leur converſion l'Egliſe ne pouvoit que ſolliciter les miſéricordes d'un Dieu : aujourd'hui elle leur applique

» ſur qui il porte le regard » ſelon le beſoin d'un chacun ? L'Egliſe de Jeſus-Chriſt eſt un corps » dont vous êtes le membre, *in hoc corpore membrum es* : ſi vous aimez » l'unité de ce corps ; alors » tous les autres membres » ont pour vous ce qu'ils » ont pour eux-mêmes ; ce » que j'ai eſt à vous, & ce que » vous avez m'appartient, » *& meum eſt quod habes.* » La charité cimente l'union des membres, conclud-il ; & alors les membres parlent par l'unité » comme ſi ce n'étoit » qu'une ſeule & la même » bouche qui parlât, *unitas enim membrorum charitate concordat, & ipſa unitas loquitur quomodo tunc unus homo loquebatur.* S. Aug. in Evang. Joann. tract. 22. »

tout le prix de ſon ſang ; elle les admet à la participation de tout ce qu'elle a de conſeil, de force, d'amour, de zèle, d'humilité : elle veut même que tandis qu'ils dorment ils ayent part au mérite de ſes veilles ſacrées, puiſque c'eſt pour la paix de leur ame qu'elle ſurmonte le ſommeil : & ſi quelquefois elle a la douleur de faire des ingrats, au moins a-t'elle aux yeux de l'univers la gloire d'avoir généralement prodigué ſes bienfaits.

Quel corps, ô mon ame ! où vous aſſocia la miſéricorde de votre Dieu ! & qu'aviez-vous fait pour occuper un rang au milieu de ſes Saints ? marchez donc en aſſurance ſous les auſpices de tant & de ſi puiſſans défenſeurs : acceptez en eſprit de reconnoiſſance la généroſité de leurs vœux pour le bonheur de votre éternité. De votre côté rendez leur amour pour amour : adorez en vérité la majeſté du Chef qui fit de vous un membre ſi glorieux ; célébrez les triomphes des juſtes qui de leurs mains préparent vos éternelles couronnes ; implorez nuit & jour l'aſſiſtance du Dieu des armées en faveur de l'Egliſe militante qui combat ſi généreuſement pour vous : en eſt-ce trop d'honorer les Juſ-

tes du Ciel & de la terre, ô vous mon ame ! qui fixez les regards & l'amour de la terre & des Cieux ?

Mais où eſt donc cette Religion qui fait tant de bruit dans le monde, & dont le Chrétien ſent les attraits s'imprimer dans ſon cœur ? Seriez-vous aſſez aveugle d'eſprit, Cléonime, pour ne pas voir ce qu'apperçoivent des yeux moins clairvoyans que les vôtres ? elle eſt, cette Religion, dans l'éclat de la majeſté qui brille dans le Sanctuaire ; dans les Orateurs Chrétiens qui font retentir les chaires de la ſublimité de ſes oracles ; dans le Vicaire de Jeſus-Chriſt dont le pouvoir s'étend ſur tous les enfans du peuple choiſi ; dans cette foule de nations ſaintes qui d'une mer à l'autre combattent en eſprit d'amour ſous l'étendart de la croix. Appellez-vous chimère, ces Temples ſuperbes où le Prêtre offre le plus reſpectueux encens pour le bonheur des Rois & des peuples ? ces Héros apoſtoliques qui d'un zèle tout divin prêchent dans toutes les contrées l'Evangile de paix & de vertu ? ce corps immenſe de gens de bien qui ſous un ſeul Chef revêtu de gloire & de puiſſance forment le plus illuſtre Royaume de l'univers ? ce ſont

là des traits ſenſibles de ſes ſplendeurs au dehors qui malgré vous vous frappent & vous éblouiſſent : n'avez-vous donc jamais ſenti l'attrait de ſes graces à la vue de la magnificence de ſes pompes, tandis que l'extérieur des cultes profanes attiroit vos mépris ? Non, autant que le cédre du Liban l'emporte ſur l'arbriſſeau, autant elle ſurpaſſe toutes les Religions en grandeur, en magnificence, en beautés ; *quaſi cedrus exaltata ſum in Libano, & quaſi cypreſſus in monte Sion.* Eccleſiaſti. c. 24.

SECTION SIXIEME.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'éclat de ſes beautés.

Num. c. 24. O Iſraël ! que vos tentes ſont belles ! Egliſe militante, peuple fortuné ! quel éclat vos tabernacles répandent dans l'univers ! je vous ai vue, tranquille ſous vos pavillons, aſſiſe comme le cédre ſur les bords des ruiſſeaux, plus brillante qu'un jardin de fleurs le long
Ibid. v. 6. des rives enchantées, *ut horti juxta fluvios* Le Ciel dévorera ſes tyrans, foibles ennemis de la plus puiſſante Reine. Elle a dormi, cette Egliſe, comme une
Ibid. v. 9. lionne, *quaſi læena*, dont le ſommeil même imprime le reſpect & la terreur ; & jamais nul mortel ne troublera impunément ſon repos. Du pied de ſon trône couleront pour toujours les eaux de bénédiction ; trône éclatant qu'entourent la juſtice, la puiſſance, (1) la

(1) Les richeſſes ni la pauvreté n'ajoutent ni ne diminuent rien de la puiſſance & de la gloire de l'Egliſe, dit ſaint Jerôme ; la croix de Jeſus-Chriſt eſt ſon ſceptre. Il eſt vrai que Conſtantin, Pepin & Charlemagne l'enrichirent ; ſans préjudice de ce qu'elle re-

majeſté. Ses ſujets ſont autant de ſouverains. La victoire précede ſes étendarts, car le Dieu des armées marche à la tête de ſes légions, & ſoutient l'effort de ſes combats. Périſſe le faux Prophétes qui mépriſe ſes oracles, qui dans ſon vertige cherche à flétrir la gloire de ſon Nom, *qui maledixerit tibi, in maledictione reputabitur.* Ibid.

Cette deſcription cauſe ſans doute en vous l'impreſſion d'un attrait ſurhumain : comparez-là, Cléonime ! avec l'extérieur de ces Religions profanes dont le ſeul nom doit faire rougir leurs ſectateurs ; qu'eſt-ce qu'une ſecte dont l'impoſture traça les loix d'une main impure & ſacrilége ? là, où le vrai Dieu eſt inconnu ; où ſon culte eſt célébré par des cantiques ſuperſtitieux. L'obſcurité de ſes Autels répond à l'indignité

çut dans la ſuite de la généroſité des Rois & de la libéralité des ſujets particuliers, & voilà le centuple que Jeſus-Chriſt lui avoit promis. Mais ce n'eſt pas là ce qui compoſe ſon éclat : c'eſt la ſupériorité du rang qu'elle occupe ſur la terre ; le pouvoir ſuprême qu'elle a ſur les ames ; le dépôt de la vérité & de la vertu que Dieu lui confia ; c'eſt le tréſor des graces qu'elle cache dans ſon ſein pour le bonheur de ſes enfans. » Le Chriſtianiſme » a procuré plus de lauriers à Rome que ne firent » tous ſes guerriers conquérans, dit le grand S. » Leon. » Eh ! quel triomphe pour elle que le Sacrement Euchariſtique caché dans le propitiatoire de ſes Temples !

de ſon encens : elle eſt cachée, cette Religion, dans un coin de la terre : à peine les Provinces voiſines ſçavent quels ſont ſes Temples & ſes ſacrifices. Le Pontife n'a rien qui le diſtingue des autres hommes : il eſt ſouvent & plus ignorant que le peuple, & plus voluptueux que le mondain, & plus vil que le roturier. Ses fêtes ont moins l'air de ſolemnités que de bacchanales : alors l'orgueil déploie tout ce qu'il a de luxe; l'intempérance de débauche ; les jeux, les ris de libertinage & de fureur. L'adorateur tourne des regards curieux vers le Sanctuaire, tandis que le Prêtre ſe moque & de l'adorateur qui l'admire & du Dieu qu'il encenſe. Les Autels ſont embellis ; mais c'eſt moins pour honorer la Divinité qui y habite, que pour donner de la jalouſie à l'étranger qui paſſe : c'eſt la Religion des nations infidéles : qu'il faut avoir l'ame ſtupide pour ſe glorifier d'un culte qui deshonore même l'humanité !

Lactanci L. 1. s. 1.

La Religion Chrétienne offre le plus beau ſpectacle de l'univers. Le Dieu qu'elle adore, c'eſt le Dieu du Ciel, Dieu de miſéricorde qui réunit dans un même eſprit d'amour & de vérité tous les peuples ſenſés de la terre. Son Nom,

plus fameux que celui de la nature, devient reſpectable aux Anges mêmes : il vole de l'aquilon au midi, des aſtres au profond abîme. La ſainteté eſt gravée ſur le frontiſpice de ſes Temples qui ſont & plus nombreux que les forêts, & plus majeſtueux que la ſale des Sénats, & plus magnifiques que les palais des Souverains. Tous ſes myſteres ſont des ſacremens de vertu qui contribuent à la gloire de l'Etre ſuprême & au bonheur des humains. Les deſcendans de Céſar ne ſont que des hommes auprès de ſes Pontifes dont la généalogie remonte à l'ordre de Melchiſedech : ce ſont les Chriſts du Seigneur : leur miniſtere l'emporte ſur toutes les dignités de la terre, & leur couronne efface le diadême des Potentats. Elle a ſes ſolemnités, cette Religion ; mais ſes pompes ſont le triomphe de la Divinité même : alors elle étale tout ce qu'elle a de grandeur & de majeſté par ſes Miniſtres à l'autel, par ſes Chantres aux tribunes, par ſes Apôtres en chaire. Ses enfans alors oublient la terre pour ne s'occuper que du Ciel : ils réuniſſent tout ce qu'ils peuvent avoir de reſpect, d'amour, de zèle, de vertu : c'eſt le jour du Sabath, c'eſt-à-dire le jour de

S. Chryſ. de digni. ſacer. c. 2.

leur Seigneur Dieu, ſpécialement fait pour ſon culte & leur ſanctification : en eſt-ce aſſez, ô homme ! pour élever ici votre ame, pour intéreſſer les penchans de votre cœur en matiere de Religion ?

Ce n'eſt donc pas ici une de ces Religions ténébreuſes qui rougiſſent, ce ſemble, de la Divinité qu'elles révérent ; qui ſous un voile myſtérieux cachent leurs cérémonies ; qui, craignant de montrer la face, ſe trouvent n'avoir rien de reſpectable que leur obſcurité. La Religion Chrétienne s'offre à la terre ſous les ſplendeurs de l'épouſe vraiment céleſte, avec douceur, avec confiance, avec une noble ſimplicité. Plus on la contemple, plus elle paroît naïve, aimable, belle, divine. Ses myſtères ſont conſolans, ſublimes, ineffables. En tout ce qu'elle eſt, qu'elle apprend, qu'elle repréſente, elle dépeint les traits de la majeſté du Dieu qu'elle adore : c'eſt la Reine de l'univers. Son pouvoir, ſa ſageſſe, ſon regne, tout en elle eſt grand, pompeux, magnifique, admirable. Son origine ſurtout donne à ſes beautés le plus brillant éclat ; c'eſt la fille de l'ancien des jours : (1) & ſi elle

(1) Parmi tant de Religions & de ſectes qui ont paru juſqu'ici, il n'en eſt pas une qui ait eû une liai-

deſcend ſur la terre, ce n'eſt que pour ſuſciter des Anges en la perſonne des hommes. Les ſectes adulteres ne peuvent donc point diſputer avec elle de gloire & de puiſſance : que ſont les Sanctuaires des Dieux infâmes ? Qu'eſt-ce qu'un Temple dont le pavé eſt ſouillé de l'abomination du peuple ? qu'un Pontife immonde dont la bouche à la place des oracles exhale les vapeurs du vin ? qu'un encens homicide, répandu d'une main encore fumante d'un ſang parricide ? eh ! qu'eſt ce qu'une Religion qui par les horreurs dont elle infecte l'humanité, devient le ſcandale de la terre & des Cieux ? que vous inſpire, Cléonime, le goût naturel à la vûe d'un tel parallele ?

La gloire de la fille du Roi eſt cachée au-dedans ; ſa beauté cependant éclate Pſal. 44.

ſon réelle, ni même apparente avec les ſiécles qui l'ont précédée. La ſeule Religion Catholique embraſſe tous les tems par un enchaînement admirable : elle remonte ſans interruption de Clément XIII aujourd'hui régnant juſqu'à ſaint Pierre ; d'où en reprenant les Pontifes de l'ancienne loi elle va juſqu'à Aaron & Moyſe ; de là juſqu'aux Patriarches, & juſqu'à l'origine du monde. » Ainſi l'Egliſe » que Jeſus-Chriſt a fon- » dée ſur la pierre, & où » les ſucceſſeurs de ſaint » Pierre doivent préſider » par ſes ordres, ſe juſtifie » elle-même par ſa propre » fuite, conclud M. de » Boſſuet, & porte dans » ſon éternelle durée le » caractere de la main de » Dieu. »

au-dehors : les Prophétes l'avoient dépeinte avec tous ſes charmes ; & tout Juif ſans diſtinction mouroit avec le regret de ne l'avoir point vue. Ici elle étoit comparée à un char de triomphe portant les dix mille vainqueurs parés de leurs couronnes : là, à une montagne ſublime dont la cîme s'élevoit juſqu'aux Cieux, tandis que l'émail de ſes fleurs & l'harmonie de ſes oliviers attiroient les regards de la terre. Tantôt, c'étoit un fleuve majeſtueux qui, ſe diſtribuant en ruiſſeaux, portoit par-tout l'abondance & la joie : tantôt, une douce roſée qui animoit le roſeau languiſſant : & tantôt, un Soleil lumineux qui de ſes rayons bienfaiſans réjouiſſoit le cœur de la nature. Toujours elle avoit des lauriers en main ; la douceur étoit peinte dans ſes yeux, & la majeſté ſur ſon front : ſon bras étoit tout-puiſſant, ſon trône inébranlable, ſon royaume devoit être éternel : ſa beauté captivoit tous les cœurs ; & les Rois de la terre devoient ſoumettre leurs couronnes à l'empire de ſes graces : qu'aviez-vous fait, ô homme ! pour naître dans les ſiécles Chrétiens ? mais quel triomphe pour vous de vivre & de mourir ſous le regne de cette incomparable ſouveraine !

Pſal. 67.

Iſaï. c. 2.

Eccleſiaſti. c. 4.

Oſeæ. c. 6.

Malach. c. 4.

Jerem. c. 31.

Ce n'étoit donc pas envain que les Patriarches, les Prophétes, les Potentats, ſoupiroient pour les jours du Meſſie; qu'ils déſiroient de voir la maiſon de Jacob dans ſa gloire : l'arche de la nouvelle alliance étoit faite en effet pour ravir les eſprits & les cœurs. Puiſſante, victorieuſe, pleine de grace & de magnificence, voyez-la, Cléonime! cette Egliſe triomphante ſur ſon trône que lui prépara le Roi des Anges. Voyez ſon Chef auguſte tenant en main le ſceau des deſtinées éternelles; portant le regard d'un pole à l'autre ſur l'univers moral ſoumis à ſa puiſſance; liant & déliant l'impiété des mortels par les arrêts de ſa bouche, choiſie de Dieu pour être ſon oracle ſur la terre. Voyez ces reſpectables Pontifes que la ſcience & la vertu éleverent à la ſouveraine ſacrificature; qui par l'intégrité de leurs mœurs ſont l'ornement du Sanctuaire, tandis que le zèle de leur foi lui ſert de remparts; qui, prenant d'une main habile les rênes des Provinces Chrétiennes, maintiennent dans toute ſa ſplendeur le royaume de Jeſus-Chriſt. Mais encore tournez la tête, quel ſpectacle frappe vos regards! voyez ces pieux Monarques qui dépoſent humblement

leur ſceptre aux pieds du Crucifix ; cette foule de Vierges que la vertu conſacre dans le cloître, ſervantes, filles, illuſtres épouſes du plus beau d'entre tous les enfans des hommes ; ces Religieux pénitens qui ſous la cendre & le cilice s'enivrent nuit & jour de pleurs pour les péchés du monde ſcélérat ! plus belle que le jour, cette Religion, qui compoſe la plus brillante Monarchie de l'univers par le nombre de ſes ſujets, par la foule de ſes Provinces, par la magnificence de ſes pompes, par la ſageſſe de ſon gouvernement, par l'immenſité de ſes tréſors : & puiſque nous parlons de grandeur & de majeſté, quel éclat n'offre pas aux yeux de votre eſprit la gloire de nos tabernacles ! voyez Jeſus-Chriſt, appuyé ſur ſes Cherubins, deſcendant ſur le trône de ſon amour : Dieu le pere commandant à toute créature de rendre hommage à ſon fils dans l'auguſte ſacrifice de ſon Corps & de ſon Sang : les Puiſſances céleſtes, la face abbatue, frémiſſant de reſpect devant cet Agneau divin qui créa les principautés ! voyez la terre à l'aſpect de ce Soleil s'embellir de l'aurore au couchant : les enfans de l'Egliſe ſe transformer en autant de héros par le courage qu'ils puiſent dans

ce Sacrement de victoire : tout le monde Chrétien, Anges, mortels, Démons, contempler avec étonnement le ſpectacle d'un Dieu qui converſe parmi les hommes ! oh ! ſi tant de beautés n'ont pas pour vous de l'attrait ; ſi au milieu de tant de feux, vous êtes encore tout de glace ; ſtupide créature ! que pouvez-vous donc aimer, ſi vous n'avez que de l'indifférence pour ce qui eſt ſouverainement aimable ? convenez au moins que dans cet état de cruelle inſenſibilité vous n'avez ni réflexion, ni ſentiment, ni ame, ni conſiſtence. Interrogez, cœur incirconcis, interrogez l'homme vraiment Chrétien ; il vous répondra que le Chriſtianiſme l'accable ſous le poids de ſa gloire ; que ſes prérogatives nobles, éclatantes, divines, triomphent de ſon amour, allument dans ſon ame des flammes infiniment plus céleſtes que nos deſcriptions n'ont de juſteſſe & de vivacité.

Le ſpectacle étoit ici trop frappant : le cœur humain ne pouvoit point tenir ſans doute contre l'amas de tant de beautés. Que pouvoit il aimer dans l'ordre divin, cet homme, s'il étoit inſenſible aux attraits d'une Religion qui retraçoit, pour ainſi dire, la ma-

jeſté de Dieu d'une maniere ſenſible? ne trouvoit il pas dans le Chriſtianiſme tout ce que le culte ſuprême peut avoir ſur la terre de gloire & de magnificence? (1) le ſeul nom de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt n'étoit-il point plus reſpectable à ſes yeux, que les pagodes & les moſquées où ſont placées les ſtatues des Prophétes impoſteurs? & puiſque les nations ſe glorifient de la célébrité de leurs ſectes; ne devoit-il pas, du moins par honneur, eſtimer une Religion qui par ſa puiſſance, qu'accompagne la renommée, porte la loi dans les deux mondes?

Cette puiſſance de l'Egliſe qui s'étend

(1) L'extérieur du culte chez les Nations infidéles n'approche pas à beaucoup près de celui du peuple Chrétien : qu'eſt-ce que le Moufti précédé de ſes Imans en comparaiſon du Pape pontifiant à la tête des Cardinaux? Que ſont les offrandes du Muſulman à Medine auprès des tréſors de Nôtre-Dame à Laurete? Et combien n'a point perdu de ſa ſplendeur l'Egliſe de ſainte Sophie à Conſtantinople depuis qu'elle eſt devenue la matrice moſquée de la Religion Mahometane? les vétitables beautés de la Religion Chrétienne ne conſiſtent pourtant pas dans cet appareil extérieur; la majeſté de ſes graces n'eſt ſenſible qu'aux yeux de l'eſprit. » Il le faut ce-» pendant, reprend ſaint » Auguſtin : la pompe des » ſolemnités de l'Egliſe » doit être proportionnée à la grandeur du Sacerdo-» ce, & à la ſublimiré de » ſes myſtères, » *quia tanto plus habet neceſſe Eccleſia dignitatis, quanto ſacerdotale officium plus honoris.* S. Aug.

au-delà même de la terre, eſt la puiſſance de Jeſus-Chriſt même. C'eſt par la vertu de cet homme Dieu que l'etendart de la croix a été planté dans toutes les contrées; que les peuples les plus impies ont adoré ce ſigne de notre ſalut; que tout l'univers a voulu être Chrétien, puiſque la divinité du Chriſtianiſme s'offroit aux mortels ſous les traits les plus ſenſibles. C'eſt par ſa vertu que la Religion jouit d'une victoire qui étonne les vivans, mais que le ſeul Dieu des armées pouvoit lui mériter; je veux dire ſon triomphe ſur toutes les ſectes du monde. Aujourd'hui, non ſans doute, plus de Jupiter, plus de forêts, plus de crocodiles. Elymas, Porphyre, Spinoſa ſont morts : leur doctrine qui faiſoit tant de bruit, eſt cachée ſous terre avec leurs oſſemens; ou n'eſt reçue que dans les cercles des hommes inſenſés. Plus inébranlable que les montagnes du ſiécle, la Religion Chrétienne reſpire au milieu de ſon empire. Elle eſt aujourd'hui ce qu'elle étoit dans ſon berceau, pure, innocente, fidéle, pleine de graces, de ſageſſe, & de foi. Le tems qui altere tout, n'a rien changé de ſa conſtitution : ſes temples, ſon encens, ſes ſacrifices, ſont

les mêmes : elle adore le même Dieu, elle croit les mêmes myſtères ; elle vit du même eſprit, elle combat pour les mêmes couronnes. Ses enfans qui dans les premiers ſiécles firent la gloire de l'humanité, ſont encore de nos jours le plus bel ornement de la terre. C'eſt par eux que le nom de Dieu eſt glorifié parmi les nations ; que la ſageſſe ſe perpétue dans les familles des enfans des hommes ; que les Souverains & les peuples jouiſſent d'une paix parfaite : ils adorent en eſprit & en vérité ; ils affermiſſent le regne de la vertu ; ils rempliſſent par leurs devoirs de juſtice les deſſeins de la nature & de la divinité ; & par une heureuſe courſe qui fixe leur deſtinée, ils paſſent de la terre au Ciel où ils groſſiſſent en leur perſonne les conquêtes de l'Egliſe triomphante. Ici Cléonime ! élevez votre eſprit ; les beautés de la Religion Chrétienne tranſportent le ſentiment. Plus terrible que l'enfer, elle a proſcrit l'impiété, cette Religion, de la ſurface du monde : elle a ſoumis les peuples à la loi du Dieu qui aſſigne leur place aux élemens : & par les victoires qui ſuivirent conſtamment ſes combats, elle eſt devenue la plus illuſtre ſouve-

raine des siécles. Mais qu'est-ce pour elle que la possession des provinces? le bonheur des mortels dans l'éternité, voilà son véritable regne: & c'est ce regne dont la gloire, même dans le temps, éclate sur son front. Représentez-vous, Cléonime! cette auguste assemblée de Saints qu'elle a fait passer de la terre aux célestes tabernacles! ces armées de martyrs qu'elle couronne de lauriers éternels! ces légions de vierges qu'elle embellit des fleurs de l'immortalité! ces millions de créatures humaines qu'elle a placées comme de sa main sur les trônes des Séraphins apostats! ô pouvoir! ô grandeur! ô triomphante victoire! qu'est ce donc que cette Religion qui dispense ainsi les couronnes dans le royaume d'un Dieu! quelle seroit à vos yeux, ô mon ame! la gloire d'une république qui donneroit à l'univers des Héros en génie, en courage, en vertu pour gouverner ses vastes empires? insensée! n'admirerez-vous donc point une Religion qui choisit au Monarque des Cieux les Princes qui composent sa cour! Religion adorable! jamais beauté n'éblouit ainsi mes regards! je ne sçais ce que vous êtes; tant d'éclat m'opprime & me confond: mais

je ſens que mon cœur eſt à vous, comme vous êtes faite pour mon cœur: puiſſé-je vous connoître autant que je dois vous aimer, ô fille du Prince, épouſe ſacrée du Roi des Rois! puiſſé-je vous aimer au-deſſus de ce que j'eſpére vous connoître!

Que l'Ecrivain Déiſte cache donc ici ſon pinceau, & tire le rideau ſur ſes odieux portraits: eſt-ce donc de la main des monſtres que ſont peintes les beautés? jamais, non ſans doute, il n'effacera de l'ame chrétienne les traits divins qu'y grava la Religion; ces traits que laiſſerent échapper les ſplendeurs d'un Dieu; que ſon fils adorable fit briller ſur la terre; que ſa grace imprime en des caractères de feu dans le cœur de ſon humble créature: hé! quel objet plus digne de nos hommages & de nos ſoupirs, qu'une Religion tendre, belle, chaſte, ſainte, Religion auguſte qui porte la gloire gravée ſur ſon front, & qui dans ſon ſein cache tous les tréſors de la Divinité!

Bayle, T. 1. P. 35.

Mais cette Religion eſt-elle comme ces Sectes profanes qu'on voit diſparoître ſi-tôt après leur fondation? qui ſe laiſſent emporter par l'effervescence du zèle, & puis après tombent en lan-

geur ? qui tout-à-coup n'ont paru s'élever que pour descendre avec plus d'éclat dans le tombeau de l'oubli ? la Religion Chrétienne commença avec les siécles, & se fit entendre au cœur de l'homme au commencement des siécles (je l'ai déja dit, mais ce n'est qu'en passant) elle ne cessa de l'instruire de ses devoirs, de lui faire sentir le plaisir qu'on goûte dans la soumission aux volontés de Dieu : elle a constamment triomphé de ses ennemis, qui pour la détruire firent tout servir à leur haine, l'imposture, la fureur, l'homicide, les forfaits : son regne embrasse le passé, le présent, & même l'avenir : quelle Secte pourroit s'arroger ces nobles titres de grandeurs? *ab initio & ante sæcula creata sum*, & *usque ad futurum sæculum non desinam.* Eccles. c. 24.

SECTION SEPTIEME.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'invariable éclat de ſes beautés.

QUoi de plus grand qu'une Religion où la Divinité ſe laiſſe appercevoir d'une maniere ſenſible ; où ſe développent les myſtères de la grace avec tout ce qu'ils ont de ſublime & de touchant ; Religion adorable, qui avec autant de généroſité que d'amour, comble ſes enfans de toutes ſes bénédictions ! tant de beautés réunies à tant de tendreſſe, euſſent fait ſans doute moins d'impreſſion dans l'ame du Chrétien, ſi cette Religion n'avoit pas toujours été également revêtue de gloire & de magnificence ; ſi ſes oracles avoient perdu de leur ſublimité par les différentes révolutions des ſiécles ; ſi le tems, qui conſume tout, avoit terni l'éclat & la douceur de ſes charmes ; ſi d'un côté ſes lumières n'avoient pas été auſſi vives, tandis que de l'autre ſes attraits euſſent paru moins raviſſans. Son cœur alors eût été moins frappé ſans doute de la majeſté de ſes graces : il

n'eût pas tant aimé une Religion qui par ſon inconſtance pouvoit elle même ceſſer de l'inſtruire & de l'aimer : elle auroit été à ſes yeux beaucoup moins aimable ; il auroit été à ſon égard beaucoup plus indifférent. Mais quelle impreſſion dans ſon cœur, lorſqu'il a vû que cette Religion avoit triomphé de la barbarie des ſiécles ! que le ſouffle de l'impoſture n'obſcurcit jamais la gloire de ſon nom ! que ſes myſtères de miſéricorde & de ſalut furent toujours reſpectables & conſolans ! que le bonheur de l'homme lui fut également cher, & qu'elle le fortifia conſtamment dans les voies de ſon heureuſe deſtinée ! comprenez, Cléonime, ce que je veux dire : ou les attraits de la Religion Chrétienne doivent toucher votre ame, ou vous êtes la plus ſtupide & la plus indigne des créatures.

Que ſont les Sectes de l'Univers ? un aſſemblage d'hommes ignorans qui ne ſçavent ni ce qu'il faut croire ni ce qu'ils doivent adorer ; qui n'ont pour régle de mœurs & de foi que l'inſtinct d'une raiſon égarée, & d'une funeſte liberté ; qui dans l'incertitude de leurs penſées embraſſent & chériſſent l'erreur comme ſi c'étoient les oracles de l'Eternel. Peuples

inconſtans que l'extravagance de leur culte retourne au gré des plus bizarres opinions : aujourd'hui Gnoſtiques de bonne foi, & demain Pyrrhoniens par caprice ; tantôt prétendant être les membres de la véritable Egliſe, & bientôt combattant toute Egliſe & tout ſanctuaire. Nations malheureuſes, à qui le Ciel refuſe avec juſtice ſa lumière ; qui jamais n'entendirent de la bouche de leurs Miniſtres, une parole certaine de vie éternelle ; & qui après une vie toute contraſtée de préjugés, de diſputes, de factions, de menſonges, & d'illuſoires vérités, deſcendent dans le tombeau avec leur monſtre de Religion qui ne reparoit plus. O homme ! que faites-vous d'un culte que nous vîmes naître du ſein de l'impoſture ? que le vertige emporte à tous les vents de la doctrine ? & qui après vous avoir abuſé pendant la vie, vous abandonne à la mort au malheur de votre deſtinée ?

La Religion Chrétienne remonte au premier âge, d'où ſur la promeſſe d'un Dieu elle deſcend juſqu'au jour préſent, & d'ici à la conſommation des ſiécles. Elle puiſa dans le Ciel ſes oracles dont elle fit retentir la terre, ſur-tout depuis la mort de Jeſus-Chriſt : ſon amour embraſſe

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans le troiſieme Tome ſuivant l'ordre des Chapitres & des Sections.

CHAPITRE PREMIER.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans l'excellence de ſes loix.

Le culte de Dieu eſt l'objet principal des loix Chrétiennes. 12

Il n'eſt pas naturel à l'homme de déſirer de vivre ſans loi. 12 & 13

La Religion Chrétienne paroît aimable par là-même qu'elle condamne les mauvais penchans. 13 & 14

PREMIERE SECTION.

L'attrait de la Religion Chrétienne dans la conformité de ſes loix avec la raiſon.

La raiſon eſt un écoulement de la loi éternelle. 15
Conformité des loix Chrétiennes avec les maximes des ſages Philoſophes. 17 & 18
Les ſages maximes des Philoſophes étoient dictées par la raiſon. 19 & 20
Les loix de la Religion Chrétienne perfectionnent celles de la raiſon. 20 *& ſuiv.*
L'Evangile eſt l'abrégé de tout ce que l'eſprit humain peut concevoir d'utile & de conforme à l'humanité. 23 & 24
La grace fortifie l'homme dans l'obſervance des loix Chrétiennes. 24 *& ſuiv.*
Ce que c'eſt que le peuple Chrétien ſous l'empire des loix de Jeſus-Chriſt. 28 & 29
Les loix Chrétiennes furent pour le Payen même un ſujet d'admiration. 30 & 31
Sentimens de l'homme qui vit dans l'obſervance des loix Chrétiennes. 31 *& ſuiv.*

mais vos attentats ne prévaudront pas contre mon cœur; je ſurmonterai votre haine par mes bienfaits!

Comment l'homme raiſonnable réſiſteroit-il aux attraits d'une Religion qui avec tant d'amour & de conſtance prépare les reſſorts de ſa félicité? il l'a vue deſcendant du Ciel comme s'il eût été l'unique objet de ſa deſcente; faiſant paſſer juſqu'à lui ſans la moindre altération ſes myſteres de grace à travers les ſiécles de l'impiété; confondant chaque jour l'erreur attentive à ſon tour à ſéduire ſa foibleſſe; lui reprochant ſa révolte de cette voix tendre dont elle l'invitoit à ſon amour dans ſes jours d'innocence: puis-je refuſer mon cœur, s'eſt-il dit, à une Religion qui depuis ſi longtems me cherche, & dont la magnificence eſt tracée ſur la ſurface de la terre? ſa beauté ſoumit au pouvoir de ſes charmes les grandes ames qui eurent le bonheur de la connoître: elle ſurmonta les tyrans qui jurerent par leur trône de l'exterminer ſans retour: je vois ſous mes yeux le méchant homme qui frappé de ſon éclat ſe rend aux attraits de ſa puiſſance & de ſon amour: n'y auroit-il que mon cœur

qui fût insensible, moi qui l'aimerois peut-être si elle étoit moins jalouse de ma félicité? le préjugé m'attache à des sectes dont j'ignore & l'origine & l'esprit, & même le danger : mais ai-je donc résolu de périr ? puis-je embrasser un culte moderne & profane, tandis que j'abandonne une Religion dont tous les siécles respecterent la Divinité? Non, non, les traits de son histoire & les intérêts de ma destinée sont trop pressans : les sectes sont des héréſies du cœur humain; la Religion Chrétienne est l'oracle & le charme de mon ame!

Eh de bonne foi ! cet homme pourroit-il ne pas se laisser entraîner par le poids de son amour ? c'est ici cette Religion si auguste qui fit l'admiration de l'antiquité la plus reculée. Avant la descente du Messie son Nom étoit célébre parmi les nations même idolâtres : la renommée de son Sanctuaire voloit dans toutes les Provinces : autant que les Rois sont au-dessus des sujets, autant Israël son enfant s'élevoit au-dessus de tous les peuples par la divinité de son culte. Dans le tems de la nature réparée elle s'est montrée au monde avec encore plus de majesté. Les nations ont

prêté l'oreille à la voix de ſes ſublimes oracles, comme tout l'univers a reſpecté en elle la vertu du Très-Haut. Jamais ſa gloire n'a rien perdu de ſon éclat : l'impiété qui s'efforça de l'obſcurcir, ne ſervit qu'à la rendre plus illuſtre en ſe couvrant elle-même d'un opprobre éternel. Enfin après ſix mille ans de regne, malgré les révolutions de tous les empires, après avoir comblé de bénédictions toutes les générations des ſiécles religieux, elle paroît aujourd'hui cette Religion dont le ſeul nom attendrit le cœur humain : la vérité, caractère ſenſible de ſon culte, conſtate évidemment l'erreur de toute ſecte ſans diſtinction : chaque jour l'homme ſenſé adore dans ſon Sanctuaire, car la raiſon humaine ſuccombe ſous les preuves de ſa Divinité : dans l'excès du plus tendre amour elle propoſe aux mortels le royaume de Dieu pour conquête, ce royaume dont elle ouvre tour à tour l'entrée aux Elus des familles ſaintes : mérite-t'elle nos hommages cette Religion dont le trône eſt ainſi fondé ſur les montagnes de l'éternité ? qui pour le bonheur de ſes enfans diſſipe tous les preſtiges de l'erreur ? qui nous offre des

lauriers immortels de la main même dont elle couronna tant de prédestinés ? qui devient ce semble plus généreuse & plus tendre par la résistence que nous opposons à ses charmes ? vous l'avez vue, Seigneur ! notre insensibilité ; & vous avez vu en nous des créatures misérables !

Et c'est par ces attraits de la Religion que les défenseurs de la foi réfutoient les argumens des impies. Sondez, leur disoient-ils, l'origine des siécles ; c'est là que remonte la Religion en qui nous croyons, & que vous prenez pour une secte naissante de vos jours ! Les grands Rois d'Israël dont vous respectez la mémoire, les saints Patriarches, les Prophétes fidéles, tous ces personnages si illustres par leur vertu, sont des justes qui appartiennent à notre Eglise, parce qu'ils ne furent sanctifiés que par sa foi. Nous avons pris un autre nom ; mais nous conservons l'esprit de la même loi : confrontez nos maximes avec leurs préceptes, ou plutôt la raison avec nos maximes, ne sont-elles pas l'expression même du décalogue que dicta l'humanité dans l'état de la nature innocente ? Nous vivons donc aujourd'hui sous cette

Religion dont le Paganiſme même reſpecta le Sanctuaire : elle a même en ce jour & plus de grandeur & plus de beautés ; voyez comment elle eſt répandue ſous tous les climats, quel aſcendant elle prend ſur le cœur des Monarques, dans quels tranſports tous les peuples s'empreſſent & ſe félicitent d'être Chrétiens ! voudriez-vous que nous fermaſſions l'oreille à la divinité de ſes oracles pour vous écouter, vous, qui ne ſçavez quel eſt le génie qui vous inſpire ? nous n'appellerons point vos ſectes une Religion ; la Religion vient de Dieu & ſe rapporte à Dieu ; l'idôle des paſſions, voilà votre culte. N'eſt-ce pas vous ou bien des hommes comme vous qui avez interpreté l'Evangile au gré de vos déſirs ? & ne prétendez-vous point que ſes maximes ſoient ſubordonnées aux loix de vos penchans ? Quelle eſt votre Divinité ? où puiſâtes-vous les régles de votre foi ? quel encens fume ſur vos autels ? n'êtes-vous pas les Proſélites de mortels infâmes qui deshonorerent la nature, & dont l'hiſtoire fait l'opprobre de leur ſépulchre & de votre front ? montrez-nous votre cœur pour décider le point de no-

tre controverſe ! infidéles créatures ; n'eſt-ce pas dans ce cœur que ſe nourriſſent les monſtres d'irréligion ?

Quel triomphe pour le peuple chrétien que cette ſupériorité de ſa Religion ſur tous les cultes de la terre ! Religion indéfectible qui conſerva tout ſon éclat dans les ſiécles hérétiques & payens ; qui ne ceſſe d'enrichir ſes enfans de l'inépuiſable fécondité de ſes tréſors ! Qu'eſt-ce que le Talmud ? qu'eſt-ce que l'Alcoran ? que ſont toutes les ſectes philoſophiques, que des monumens authentiques de l'extravagance de l'eſprit humain ? (1) Jeſus-Chriſt notre lé-

(1) Les incrédules peuvent-ils en honneur nous oppoſer les progrès & l'étendue de la Religion Mahometane, comme ſi la force des armes & l'attrait du libertinage pouvoient conſtituer l'eſprit du culte ? Mahomet fut un homme qui toute ſa vie réunit la ſcélérateſſe à l'impoſture. Ses premiers diſciples étoient des voleurs aſſaſſins qui ne reſpectoient ni la nature ni la Divinité. A ceux-ci ſe joignirent d'autres ſcélérats qui paſſoient au fil de l'épée quiconque ne recevoit point ſa loi, d'ailleurs accommodée aux ſenſualités du corps. La terreur de ſes armes jointe à ſon Alcoran voluptueux entraîna les Arabes qui de leur côté ſémerent la contagion parmi les autres peuples, voilà l'hiſtoire du Mahométiſme ; que les incrédules la confrontent avec celle de la Religion Chrétienne ? il s'enſuit tout au plus de ces conquêtes de Mahomet qu'il y a des nations timides, ou eſclaves des plaiſirs de la vie. N'a t'on pas honte de combattre le Chriſtianiſme par de tels argumens ?

giſlateur étoit hier, aujourd'hui, avant tous les ſiécles : ſon Evangile eſt comme l'ame de l'univers qui ne fut créé que pour la gloire de ſon nom : d'abord après la création la terre entendit ſa voix qui lui fit connoître la néceſſité de ſa dépendance : c'eſt lui qui dans le Paradis de volupté preſcrivit la loi du Dieu vivant qu'il ratifia ſur la montagne de Sinaï, & qu'il perfectionna ſur les rives du Jourdain. Elle eſt venue juſqu'à nous, Peuple Chrétien, qui de pere en fils portons dans nos veines le plus pur ſang d'Abraham : le Corps que nous compoſons en eſprit eſt un corps ſaint, immuable, éternel : les autres Religions ont péri avec les ſiécles, elles étoient l'ouvrage des hommes; les ſectaires dorment dans le ſépulchre, & les ſectes vivent dans la honte ou ſont enſevelies dans le néant. Notre Religion, plus incorruptible que les aſtres, eſt encore revêtue de tout l'éclat de ſon origine. Nous adorons aujourd'hui ce que le premier homme adora dans la terre d'Éden, & ce que nos deſcendans adoreront juſqu'à la fin des ſiécles. Du haut des Cieux notre Redempteur a conſtamment l'œil ſur nous comme nos Ep. ad Hæbr. c. 13.

yeux ſont également tournés vers lui : chaque jour il parle à nos cœurs avec cet amour dont il s'entretenoit avec les Apôtres nos peres & ſes confidens : il nous renouvelle les mêmes promeſſes qu'il leur fit ; il nous propoſe l'obſervance des mêmes préceptes ; il nous offre les mêmes couronnes. L'impiété peut bien combattre notre foi ; mais elle ne ſçauroit l'ébranler, moins encore la détruire : la mort de l'impie approche ; & c'eſt nous qui ſans reſpect pour ſes cendres franchirons la pierre de ſon ſépulchre. Si quelqu'un de nous tombe ; auſſi-tôt la grace le releve, ou bien un autre prend ſa place : ainſi notre Religion eſt toujours la même, toujours belle, toujours tendre, toujours victorieuſe : elle nous comble de bénédictions dans le tems, & bientôt elle nous placera dans le ſéjour de l'immortalité. Religion adorable ! quel mortel peut vous dépeindre, ô vous épouſe & fille du Dieu des beautés ! mais que peut ambitionner l'homme, que fait-il de ſon cœur s'il ne vous aime pas ? & moi-même, Chrétien avant l'uſage de la raiſon, ſçavois-je bien d'où me venoit cet auguſte titre ? ou plutôt ne croyois-

je point que ma régénération en Jeſus-Chriſt remontoit tout au plus à la foi de mes parens? ô, que mes yeux ſe ſont ouverts depuis que vous daignâtes m'honorer de vos regards ! je vous ai vue préparant le bonheur de ma deſtinée lorſque la ſageſſe éternelle arrangeoit l'harmonie des Cieux ; confiant aux voyans d'Iſraël les oracles qui devoient me ſervir de guide & de flambeau ; remettant entre mes mains le dépôt de la foi tel que vous l'aviez puiſé dans le ſein du Dieu de miſéricorde ! quels ont été mes raviſſemens lorſque j'ai vû la vertu de l'homme innocent s'infuſer dans mon cœur ! mon eſprit éclairé de cette lumiere céleſte qui inſpira les Prophétes ! le courage des Héros de Juda paſſant dans mon ame, & fortifiant mon bras dans les combats de ma vie militante ! je vous connois, Religion ſainte ! je jouis même du plaiſir de vous aimer ; & ces traits de lumiere & d'amour retracent dans mon ſein la félicité des Anges ! quels torrens de délices dans une ame ſi reſſerrée ! ſerai-je plus heureux lorſque j'augmenterai le nombre de vos Elus glorifiés ? Prover. c.

Et puiſque la Religion Chrétienne

cache des attraits si divins, quelle doit être notre douleur lorsque nous voyons les hommes n'oppoſer à ſes charmes que l'inſenſibilité, embraſſer en inſenſés les ſectes les plus miſérables, renoncer aux droits de la vertu pour ne fonder leurs titres que ſur la jouiſſance de voluptés inſenſées ! vous ne nous entendez pas, Cléonime, lorſque nous vous diſons que l'amour de la vérité fait des Dieux : nous vous comprenons bien moins encore lorſque vous vous obſtinez à ne pas nous écouter ; que vous ne voulez pas être d'accord avec vous-même ſur la néceſſité du culte ; que vous adoptez légerement toutes les opinions ; qu'en vous privant du plaiſir de connoître Dieu vous vous jettez en aveugle dans tous les précipices que cache l'incrédulité. Vous nous vantez les ſectes profanes : mais eſt-ce à des novateurs ſans caractère à vous diriger dans les voies du ſalut ? la philoſophie moderne, née de vos jours, a-t'elle le pouvoir de vous rendre heureux ſur la terre, ou de détourner les malheurs qui vous menacent ? des erreurs biſarres, encore dans leur berceau, peuvent-elles donc preſcrire contre la vérité qui brilla

dans tous les ſiécles ? & puiſque nous vous diſons ce que nous penſons de nous, voudriez-vous bien nous dire ce que vous penſez de vous-même ? eſt-il vrai que l'inconſtance dans la foi a des charmes divins ? que Dieu ſe communique à vous par le commerce le plus intime ? que vous goutez intérieurement des plaiſirs ineffables ? que le jour vous marchez avec aſſurance, & que la nuit vous dormez en paix ? que votre ame eſt tranquille ſur les ſiécles à venir, puiſque vous ſçavez que tout ira bien pour vous ? enfant de contradiction ! pouvez-vous donc balancer à nous imiter, vous qui convenez qu'il eſt plus avantageux d'être heureux du moins par imagination que miſérable comme vous êtes dans toute la réalité ?

Eh ! ne fût-ce que la certitude de la vérité de notre Religion, notre ſort ne ſeroit-il pas toujours digne de votre envie par le plaiſir que nous goûtons à la connoître ? la connoiſſance de la vérité eſt la paſſion dominante de l'homme raiſonnable ; n'en ſoions point ſurpris, elle eſt l'objet naturel de ſon eſprit & de ſon cœur. Avec quelle ardeur l'antique Philoſophe ne la chercha-t'il

S. Aug. tract. 26. in Joan.

point ; ce ſage Payen qui dans ſon ame la préféroit à toutes les couronnes ? ce deſir véhément s'eſt accrû depuis qu'elle eſt viſiblement deſcendue ſur la terre : quel empreſſement de la part des peuples pour voir & entendre Jeſus-Chriſt, qui eſt la vérité elle-même ? *Nous vous ſuivrons, Seigneur*, lui diſoient-ils, *vos paroles ſont des paroles de vie éternelle* ! quoiqu'elle ait été combattue, elle n'a pas perdu pour cela ſes droits ſur le cœur même de ſes ennemis. On en a vû qui l'adoroient en ſecret, tandis qu'au-dehors ils cherchoient à la détruire : leurs attentats furent ſuivis du plus amer repentir ; & du moins avant de mourir ils lui rendirent gloire par une réparation éclatante. Aujourd'hui même quels remords dans l'ame des incrédules ! ne les entend-on jamais ſe plaindre du bandeau qui leur cache la lumiere du Ciel ? & ſi par une contradiction étonnante ils ne ſe mettent pas en devoir de la chercher, n'eſtiment-ils pas heureux l'homme qui l'a trouvée ? ce bonheur, mon cher Cléonime, étoit réſervé au peuple Chrétien. L'authenticité des Ecritures jointe au témoignage des ſiécles a fait paſſer la vérité dans

Joan. c. 6.

notre eſprit d'où elle eſt deſcendue dans nos cœurs. Nous ſentons le prix de ſes attraits par les lumieres vives, plus encore par l'onction céleſte dont elle nous pénétre : jamais nous n'avons aucun doute ſur les myſteres de ſa foi, parce que nous goutons toujours le plaiſir de la connoître & de l'aimer. Les raiſons que nous oppoſe l'incrédulité ſont des frivolités dignes tout au plus de nos gémiſſemens & de nos mépris : nous écoutons les objections de l'impie ; mais nous jettons au vent les argumens de ſon impiété. Ainſi libres de tout préjugé & à l'abri de toute ſéduction, nous jouiſſons en paix de notre tréſor : nous conſidérons d'un œil avide & triomphant ce que nous ſommes dans le tems & ce que nous ſerons dans l'éternité : nous contemplons la Divinité avec d'autant plus d'admiration que tout ce que nous y voyons eſt majeſtueux, ſublime & conſolant : notre joie eſt le plaiſir même de la vérité ; en eſt-il ſous le Ciel de plus délicieux ?

Dans ce ſiécle où l'incrédulité tiranniſe les ames, quel bonheur pour moi de connoître, Seigneur ! que mon culte fût le culte des ſiécles vraiment reli-

gieux, de ces hommes admirables dont le monde même profane conſacre le nom à l'immortalité! de quel œil ai-je dû conſidérer cette Religion ſans laquelle j'étois perdu, dreſſant ſon trône ſur les ruines de toutes les ſectes! étouffant tour à tour les monſtres qu'enfanterent le libertinage & l'erreur! renfermant dans ſon ſein tout ce que votre miſéricorde fit jamais de prédeſtinés! alors, Seigneur! j'ai connu tout le prix des victoires de ma foi : je me ſuis élevé dans mon ame au-deſſus du ſuperbe Philoſophe, tandis que mon cœur gémiſſoit de ſon orgueil incrédule : votre vérité a diſſipé ces doutes cruels qui me tenoient autrefois ſuſpendu : *dois-je craindre de m'égarer*, me ſuis-je dit ? *la voie où je marche n'eſt-elle pas la route de tous les Saints* ? J'ai goûté ſans méfiance le plaiſir de la vertu, parce que je ſçavois, ô mon Dieu! qu'en obſervant ſes préceptes, j'obéiſſois aux oracles de vos volontés : ô nation chrétienne, nation fortunée, l'héritiere & l'héritage d'un Dieu ! puiſſent les peuples infidéles connoître les myſteres de votre Religion ! puiſſe ma bouche célébrer les cantiques de vos ſolemnités !

puiſſe mon cœur abondamment partager les délices dont l'Eſprit Saint récompenſe vos vertus !

Telle eſt donc la Religion Chrétienne dont les attraits tranſportent en Dieu l'homme qui ſçait juſtement les apprécier. C'eſt par elle qu'il eſt pleinement inſtruit des conſeils de ſa divinité tendre & propice ; que ſous l'appareil de ſa Majeſté ſuprême, il apperçoit une bonté qui ſurpaſſe infiniment la grandeur de ſa miſére & l'excès de ſa malice. Elle lui repréſente ce Dieu faiſant ſervir à l'accompliſſement de ſes deſſeins ſur lui tout ce qu'il a de puiſſance & de miſéricorde ; deſcendant amoureuſement de ſon trône pour le relever de la profondeur de ſon humiliation ; portant ſur ſon corps ſes propres infirmités dont la plaie cachoit la mort éternelle ; remettant entre ſes mains ſa Divinité comme un dépôt pour gage des récompenſes qu'il lui réſerve dans ſon céleſte ſéjour. Et pour ſe concilier plus adroitement ſon cœur, elle s'offre à lui ſous les traits les plus vifs & les plus touchans : elle lui retrace toute la grandeur de ſon origine & de ſa deſtinée ; elle le conjure par l'amour

le plus tendre de ſe laiſſer conduire de ſa main dans les ſentiers de ſon vrai bonheur ; elle déploie à ſes yeux tout ce qu'elle a & de ſageſſe pour l'éclairer, & de force pour l'encourager, & de tréſors pour l'enrichir : elle étoit mere ; ce titre ſuffiſoit à ſon cœur pour ſuivre, au moins par plaiſir pour elle-même, tous les mouvemens de la tendreſſe pour l'homme ſon enfant. Tant d'ardeurs divines ont dû ſans doute allumer en vous, Cléonime, quelques étincelles de feu céleſte : n'auriez-vous donc qu'un cœur de glace pour une Religion d'ailleurs adorable qui brûle pour vous de la flamme la plus pure ; qui pour votre bonheur met comme en mouvement & la terre & les Cieux ; qui révele à votre ignorance les plus ſublimes oracles de la vérité ; qui d'une main vous ſoutient dans vos combats, & de l'autre vous prépare des couronnes ? vous convenez qu'elle eſt aimable : enfant de contradiction que vous êtes ! quelle atteinte ne portez-vous pas aux droits de l'amour, lorſque contre la nature même des penchans il conſte qu'en effet vous ne l'aimez pas ? vous vous obſtinez à vous montrer inſenſible

à ſes attraits ; & c'eſt votre propre cœur qui vous fait un crime de votre inſenſibilité. Quelle violence ne faites-vous point à ce cœur, lorſque vous étouffez ici ſes ſoupirs les plus tendres & les plus véhémens ? que vous combattez les projets de ſa noble ambition en le dérobant à l'objet de ſa naturelle deſtinée ? qu'en l'empêchant de s'élever vers Dieu où ſon poids l'entraîne, vous l'attachez à la créature dont les plaiſirs mêmes ſont ſon ſupplice ? vous ne ſçavez point, Cléonime, où ſe trouvent vos véritables intérêts ; croyez-en du moins à ceux qui les connoiſſent : aimez une Religion qui vous conduit à la félicité parfaite dont vous êtes ſi jaloux ; un peu plus d'amour pour vous-même vous rend le plus heureux des hommes.

Les enfans d'une mere telle que la Religion Chrétienne devoient aimer la ſageſſe ſans laquelle il leur étoit impoſſible d'arriver au terme de leur immortelle deſtinée ; cet amour pouvoit-il être onéreux à l'homme qui jamais ſans doute ne goûtera de vrai plaiſir que dans la vertu ? c'étoit là certainement lui impoſer un joug bien doux : pouvoit-il, cet homme, trouver péſan-

tes les chaînes de Jesus-Christ, ce Seigneur trop aimable qu'il est plus glorieux de servir que de regner ? Me sera-t'il possible, mon cher Cléonime, de vous faire sentir la douceur de cet heureux esclavage ?

Fin du second Tome.

BIBLIOTECA NAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

356

ERRATA

du ſecond Volume.

Page 86, *ligne* 8, dans ſon corps, *liſez*, ſon ſein.

Pag. 87, *lig.* 4, de ſa gloire, *liſez*, de la gloire.

Pag. 176, *lig.* 22, les chefs de la mort, *liſez*, les clefs de la mort.

Pag. 313, *lig.* 1, pour vous unir, *liſez*, & pour vous unir.

La note qui eſt à la *page* 322 eſt déplacée, on la trouvera à la *page* 337.

MAG 20179

LABORATORIO L. GOTTSCHER
VIA DEL BOSCHETTO 87 - ROMA
1969